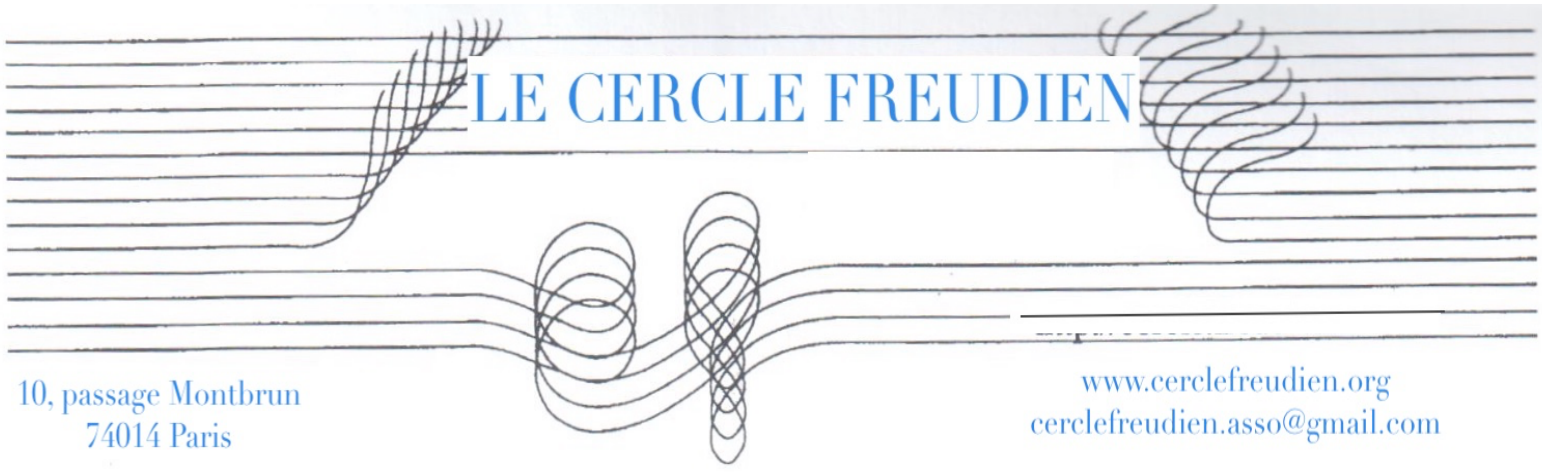




LE CERCLE FREUDIEN

10, passage Montbrun
74014 Paris

www.cerclefreudien.org
cerclefreudien.asso@gmail.com

Lettres du Cercle freudien

- :- :- :- :-

Numéro 1
Janvier 2022

Sommaire

Ouverture

- | | | |
|-----------------------|---|------|
| - Avoir des lettres ? | J. - Cl. Adida
P. Boismenu
D. Weiss | p. 5 |
|-----------------------|---|------|

Travaux au Cercle

- | | | |
|--|--------------------|-------|
| - Groupe d'où réinventer la psychanalyse aujourd'hui ? L'actuel : À partir de <i>Tensions – Abstentions</i> de Jacques Hassoun | P. Boismenu | p. 7 |
| - La créativité du rêve | M. Tricot | p. 17 |
| - Ombre et Créativité | F. Delbary-Jacerme | p. 27 |

Débats

- | | | |
|--|-----------|-------|
| Le sexe aujourd'hui... | | |
| - À propos du <i>Sexe des modernes</i> d'Éric Marty (I) | A. Deniau | p. 45 |
| - À propos du <i>Sexe des modernes</i> d'Éric Marty (II) | D. Weiss | p. 47 |

Invitations

- | | | |
|---|----------------|-------|
| - D'une zone à l'autre : À propos de <i>Chers collègues inconnus</i> de Patricia Janody | J. -Y. Broudic | p. 53 |
| - Chers collègues pas tous inconnus : À propos de <i>Chers collègues inconnus</i> de Patricia Janody | P. Boismenu | p. 57 |
| - Rencontre avec Suzanne Ginestet-Delbreil
<i>Petite histoire du désir au féminin</i> , Introduction | J.-Y. Broudic | p. 61 |
| - En finir avec l'éternel féminin
À propos de <i>Petite histoire du désir au féminin</i> | D. Weiss | p. 69 |

... et de quelques autres

- | | | |
|--|---|----------------------------------|
| Le Cercle à l'Inter-Associatif : | | |
| - Cartel « Le féminin des hommes et des femmes » | S. Collaudin | p. 77 |
| - Cartel « Trouble dans le consentement
Consentement au trouble » | P. Boismenu
P. Pennel
M. Weiss-Vierling
I. Lemaire | p. 81
p. 85
p. 89
p. 93 |

Da capo

- | | | |
|-----------|---|------|
| - Relance | J. - Cl. Adida
P. Boismenu
D. Weiss | p.97 |
|-----------|---|------|

Ouverture



Avoir des lettres ?

Le Cercle dispose aujourd'hui de différents espaces de travail et d'échanges ayant chacun sa spécificité. Mais existe une difficulté, constatée depuis longtemps et souvent évoquée : faire savoir ce que nous faisons, et d'abord au sein même de notre association.

À l'initiative de l'une d'entre nous, Jeanne-Claire Adida, nous proposons d'adjoindre une publication interne aux différents lieux d'écriture qui existent déjà ; publication à destination des membres du Cercle, mais qui pourrait aussi concerner certains de nos partenaires de travail. À l'instar de ce qu'était autrefois le bulletin, il s'agit d'essayer de favoriser un autre style d'échanges et de circulation de nos écrits. Son adresse ne se veut pas tout à fait la même que la revue *Che Vuoi ?* et elle souhaite accueillir différents types de textes, n'ayant pas forcément la forme, la teneur, et l'exigence, d'articles destinés à une revue. Il ne s'agit pas non plus d'un lieu de réactions instantanées, comme peut l'être de forum d'échanges par mail.

L'expérience que nous voulons tenter consiste à proposer un reflet de ce qui se fait au Cercle, comme l'est, dans une certaine mesure, le site, mais qui, envoyée à chacune et chacun, serait plus immédiatement accessible.

La dénomination *Lettres du Cercle freudien* que nous avons modestement choisie, rappelle la filiation dans laquelle le Cercle s'inscrit depuis toujours, et, à l'heure où toutes et tous s'envoient des « messages », la référence aux lettres, ne nous semble pas superflue.

Ce périodique, dont la fréquence de publication n'est pour l'heure pas fixée, se veut un lieu d'après-coup et de relance, de ce qui reste, trop souvent en suspens entre nous. Faute de temps et d'espace pour débattre discuter, repenser à ce qui s'est dit ou écrit ici ou là au Cercle, beaucoup constatent une difficulté à poursuivre, reprendre, prolonger ce qui a pu être avancé par l'un, l'une ou l'autre, qu'il s'agisse du thème de l'année, des exposés du mercredi et des samedis, des articles parus dans *Che vuoi ?* ou dans d'autres revues, des ouvrages qui auront

OUVERTURE

intéressé certains d'entre nous. Ces *Lettres du Cercle* nous paraissent également le lieu tout spécialement destiné à accueillir nos réflexions sur les effets, dans la pratique analytique, de l'actuel, de ce qui arrive, et nous arrive. C'est évidemment également le lieu qui convient pour faire connaître les travaux des groupes auxquels nous participons.

Cette liste n'est évidemment pas exhaustive. Tout texte propre à produire une relance de nos échanges, une circulation entre nous, un débat, est le bienvenu dans les *Lettres du Cercle*.

On trouvera dans ce numéro initial différents types de traces écrites : participation à un séminaire collectif, exposés lors d'un samedi du Cercle, interventions à l'occasion de l'accueil d'invités, lectures en lien avec les formes contemporaines du malaise, contributions aux débats qui traversent la communauté analytique, élaborations dans le cadre d'un séminaire de l'Inter-Associatif...

Tout cela dans la perspective de faire savoir, mais pas sans retours attendus...

Jeanne-Claire Adida

Pierre Boismenu

Daniel Weiss

Janvier 2022

Travaux au Cercle

*

L'actuel A partir du texte de Jacques Hassoun, « Tensions-abstentions »

Pierre Boismenu

Au moment de passer à d'autres textes de Jacques Hassoun (« De la désertion » et « Au commencement était la déchirure ») et à la suite de la séance que notre groupe a consacré à son texte « Tensions-abstentions », j'éprouve la nécessité de faire un saut à l'écrit, c'est-à-dire d'en écrire quelque chose qui fasse trace de ce qui a pu s'en dire et en lire, non dans la prétention de faire synthèse des propos entrecroisés que nous avons tenus mais plus singulièrement d'en « revenir » pour mon compte en formulant quelques remarques fragmentaires rendues possibles par notre rencontre qui a fécondé et renouvelé ma lecture de ce texte de J.Hassoun, et en retenant, des multiples pistes qu'il ouvre, celles qui me semblent le plus nourrir le questionnement que notre groupe de travail tente de soutenir.

L'actuel. C'est un des termes qu'il emploie le plus dans ce texte et qui fait directement signe vers la question de « l'aujourd'hui » de notre pratique. Pas facile à appréhender car il concentre ou condense à mon sens la forte exigence que Jacques ne cesse de soutenir, et qu'il est peu dissociable d'autres signifiants-clés originaux de ce texte, en particulier *tension*, *événementiel*, *inaugural*, *transmission* ... sans parler d'autres qu'on retrouvera dans d'autres textes, comme *exil*, *désertion*, *etc...*

L'actuel, ce n'est évidemment pas simplement « l'actualité », surtout au sens journalistique c'est-à-dire « spectaculaire », même si ce qui a lieu aujourd'hui dans l'histoire en est partie prenante et doit être pris en compte pour que transmission il y ait: « *Transmettre suppose donc la prise en compte de l'actuel, c'est-à-dire de ce qui, **répercuté**, entre en **résonnance** sur un mode manifeste ou latent, avec l'actualité immédiate* » (p71). Ce qui peut faire écho à la formule de Lacan que la psychanalyse doit résonner avec ou dans le « contemporain » (je ne me souviens plus de la formule exacte, Lacan ne dit pas « résonner » mais il me semble que ça y ressemble). Ce qui est clair en tout cas, c'est que ce n'est pas « l'actualité immédiate » en elle-même qui constitue l'actuel, c'est ce qui *entre en résonnance avec* l'actualité, avec ce qui se passe aujourd'hui, de l'ordre de l'événementiel ou de « l'époque ». Ce qui se passe (aujourd'hui) mais aussi comme on le verra, ce qui

ne se passe pas (ou ne passe pas) dans l'actualité du monde, à savoir « *quand l'événementiel est marquée de silence, de non symbolisé* » (p 172). Ce qui passe ou passe pas de « *ceux-là, de ce que l'analysant a hérité* » (p 18) de ce qui informe son contexte familial mais aussi plus largement historico-social, « culturel » et a fortiori politique, pour autant qu'il retentit sur l'être-au-monde de « *celui-ci* », c'ad l'individu - alors plus assujetti que sujet quand dans l'actualité « ça passe pas », qu'il n'y justement pas d'actuel. *L'actuel* en effet est non pas simplement le présent, mais ce qui résonne au présent de ce qui vient de l'héritage et qui trouve au présent à *s'actualiser*, à ce qu'il en soit pris ou fait *acte*, de telle sorte qu'il y ait transmission, càd *reprise et déplacement* (termes inséparables) dans les conditions du présent de ce dont on a hérité, conditions qu'on peut *alors seulement* dire « actuelles », et dont il y aura de ce fait « effet-sujet ». C'est dire que la nécessaire « *prise en compte de l'actuel* » (p 169) écarte une double impasse :

. celle d'un imaginaire nostalgique de l'ancestral voire de l'originel dont restaurer la sacralité, de ce qui aurait été « de toujours » et devrait perdurer en l'état - qui fait les sujets « *assujettis à ce qu'il est convenu d'appeler leurs racines... avec un imaginaire qui tenterait de ressusciter sur un mode funeste les vieux emblèmes, les croyances les illusions, bref les ancêtres dans leur férocité* » (p 172).

. celle à l'inverse de l'imaginaire fanatique d'un à-venir utopique dont précipiter l'avènement, et qui de fait, à promouvoir le pur devenir, fait du surplace, la dite actualité (dite par exemple de nos jours « modernité » voire « post-modernité ») ne cessant d'effacer et recouvrir l'actuel et « *fabriquer des masques blancs sur des peaux noires* » (formule reprise de Frantz Fanon)..

. Les deux pouvant d'ailleurs faire cercle.

Au risque de trahir en traduisant en mon style, je dirai que l'actuel est ce qui *a lieu*, mais en son *double sens* : 1. L'actuel *a son lieu, son site*, dans l'espace du présent, *l'ici-maintenant* (de l'époque, de l'événement, ou de la séance), mais 2. l'actuel est ce qui y arrive, y advient, s'y produit véritablement comme événement, càd comme *mouvement*, à la fois déplacement et trans-formation (*Entstellung* freudien) ; on pourrait dire alors peut-être que l'actuel est une *actualité qui s'offre à l'acte*, un présent « activé » par le temps, « *temps où cela fait trace* » (p169). Càd non pas où l'on trouve ou retrouve des traces déjà là, mais où on les *fait*, les « invente ». L'actuel se joue donc *entre la surface* du présent (de ce qui s'offre « actuellement » comme espace) et le *temps* qui s'y écrit - ou pas - et d'où se subjective, se produit un effet-sujet : « **L'actuel consisterait donc dans les effets mêmes de subjectivation que l'espace transférentiel offre** » (p171). Faute de quoi, l'humain n'est que « machiné » : « *Une axiomatique qui ne prendrait pas en compte l'actuel (jusques et y compris celui qui intervient dans la cure) représenterait une **machinerie** propre à susciter une aliénation sinon une interdiction à penser l'événement* » (p169).

J'ai tenté de le dire jusqu'ici de manière abstraite, disons philosophique, pour essayer de pointer la force et l'originalité de ce terme *d'actuel* tel qu'il l'utilise, de le « conceptualiser ». Mais justement Jacques Hassoun quant à lui le dit toujours *en situation*, non pas comme un « concept » prétendant à la nudité du sens, mais comme ce qui opère effectivement dans différents contextes et sous différents

« habits ». C'est ce style (qui je crois est partout le sien, d'oser s'impliquer toujours comme sujet singulier dans ses théorisations) qui en fait toute la *vertu analytique* et peut-être aussi plus généralement humaine, mais aussi sans doute la difficulté si on veut le « comprendre », au sens d'en avoir une « idée claire et distincte » façon Descartes !

En l'occurrence, et pour en rester à ce texte, il me semble que ce que j'appellerai ce « mouvement d'actualisation » se joue dans trois situations, ou dimensions, qui certes en viennent à s'entrecroiser mais qu'on peut distinguer provisoirement pour y voir quand même un peu plus clair (comme pour le nœud borroméen : il y a I, R et S même s'ils ne sont tels qu'à être noués), et quitte à faire un peu violence au tissu vivant de ce texte, qu'il me pardonne ! Il y a d'abord à distinguer ce qui peut avoir lieu dans le « cadre » de la psychanalyse, et ce qui peut avoir lieu « dans la vie » c-à-d dans l'histoire telle qu'elle s'effectue « spontanément » (sans psychanalyse) pour chacun (pris individuellement et/ou collectivement). On reviendra plus loin sur cette dernière situation plus « politique » qui affleure dans certains passages de ce texte et prend une plus grande place dans d'autres, et n'oubliant pas que pour Jacques, c'est leur nouage (qui implique tension) qui est le plus important. Mais il est clair que dans ce texte, c'est d'abord et surtout à la *situation analytique* qu'il pense, « *la psychanalyse en acte, l'acte psychanalytique* » (p173). Or, il y a aussi ici à dissocier, même si c'est un peu arbitrairement, deux points de vue, que pour simplifier on peut dire LA psychanalyse et UNE psychanalyse, ou la « théorie » et la pratique, ou la transmission (le transfert) *de* la psychanalyse (d'analyste ou analyse à analyste ou analyse) et la transmission *dans* l'analyse (dans la séance).

1. La question de la transmission de « LA » psychanalyse est abordée à divers passages des Flash 1,2 et 4 : « *Evoquer les pratiques **actuelles de la psychanalyse** revient à poser la question d'une **théorie transmise** et de sa mise au travail, dans l'épreuve du transfert et de ce qui s'y interprète* » (p 168). Pour que cette transmission soit *actuelle*, c-à-d pour que « *l'analyste qui s'essaie de rendre compte de sa pratique ne soit pas atteint de psittacisme* » (id), il faut, me semble-t-il pour Jacques (et j'y souscris totalement), deux modalités associées.

La première est que chaque analyste *l'actualise* selon son histoire et dans son style, ce qui revient à dire je crois qu'il n'y a pas « *la* théorie (analytique) » mais *des* théorisations de sa pratique par chacun, qui sont autant de temps d'actualisations à partir de *ceux-là* dont il a hérité : « *Nous sommes les héritiers d'une lignée d'analystes et nous ne cessons de recevoir de nos pairs des **fragments d'élaboration** qui entrent en composition avec **notre propre manière** d'entendre la théorie analytique* » (id). Et cette « *propre manière* » n'est pas essentiellement sa conception intellectuelle particulière, son idiosyncrasie, c'est ce qui l'a engagé de son existence (ou *ex-sistance* qui confine à quelque chose de « l'exil ») dans l'analyse et qu'il a pu rencontrer (ou pas) à l'occasion de sa cure, comme l'exemple du *shtreimel* qu'il prend au début de Freud, ou le *shtreimel* de son propre père qui « *est représenté par sa souffrance de n'avoir pas pu avoir son Certificat d'étude et que l'authentique culture arabe qui était la sienne était déclarée nulle et non avenue* » (P 168). Ca me parle :

le shtreimel de mon père est de n'avoir pas pu passer le bac, ses parents paysans très pauvres n'ayant pu payer difficilement des études qu'à son frère aîné... Ainsi, dire que « *chaque analyste est pourvu d'un père dont le shtreimel a été jeté dans la boue* » (p 167), ce n'est pas s'affilier à Freud sur un mode mimétique, c'est dire que c'est depuis ce qu'il appelle dans un autre texte la (ou les) « *déchirure (s)* », plus ou moins dramatique (s), que l'analyste actualise *singulièrement* les fragments de théories qu'il aura reçus et qu'il « ré-invente » en son style. Ce qui rend dérisoire tout « isme » associé à un Nom aussi prestigieux soit-il.

La deuxième modalité est que le temps passant, ce qui s'est élaboré à une époque autour de ses enjeux, tout en gardant sa portée théorisante relative, ne peut telle quelle répondre à ce qui fait « l'ordre du jour ». Ainsi ce que Freud a pu écrire dans « Deuil et mélancolie », tout en gardant une pertinence au-delà même des circonstances de son écriture, ne peut pas être lu de la même manière après celle de « L'au-delà du principe de plaisir » qui lui est postérieure (p 168), etc... : « *Question de disjonction avec le milieu immédiat. Se situer **tangencialement** non pas dans la rupture mais dans un pas de côté autorise la formulation de schèmes opératoires dans le champ de notre pratique au quotidien* » (p 169). L'image géométrique de la « tangente » est judicieuse, façon de dire qu'on touche au « cercle », ne rompt pas avec le « corpus », mais sans s'y enclorre à en répéter les énoncés sans énonciation et qui positionne bien la disposition d'un analyste théorisant pour autant qu'il ne fétichise pas La Théorie tournant en Doctrine hétérogénéité... C'est d'ailleurs cette même métaphore de la tangente qu'a employée récemment une analysante en fin de cure pour soutenir l'acte par lequel elle *s'affranchit sans rupture* d'un passé qui ne passait pas.

Plus largement, ce qui est en jeu c'est l'articulation de « *la question de style* » et de « *la question d'universalité des concepts* » (p 169). Car cette « tangencialisation » de l'élaboration théorisante de l'analyste ne signifie pas une dissémination, une « déconstruction » infinie qui aboutirait à un paradoxal relativisme absolu: « *Il est un ensemble théorique dont les signifiants ont subi en un siècle des déplacements, mais dont la cohérence interne, quels que soient les apports hétérogènes qui le supportent, reste à prendre en compte* » (p 171). D'où ces considérations (surtout dans le flash 2, p 170-171) qui ont pu me sembler-il intriguer quelques-un.e.s d'entre nous, sur le statut ambigu de « la » psychanalyse entre invention européenne d'une certaine époque donc située dans la particularité géographique et historique de l'espace-temps, et tout de même une certaine universalité de cette invention qui tend vers (« unis vers... ») une conceptualisation par ex de « l'oedipe » (ce que j'appellerais des « invariants » en creux des variétés) : « *Que Freud ait mis en évidence les lois de l'inconscient dans leur universalité ne saurait être entièrement clivé de l'espace même où celles-ci ont été énoncées... Si le mythe oedipien est universel, il reste qu'à le dire et à le mettre à l'épreuve de la parole singulière, cette universalité-là est inséparable de la théorie freudienne telle que Freud à Vienne, Lacan à Paris ont pu l'élaborer... lalangue de l'élaboration et le langage qui la supporte ne sont pas indifférents à ce qui se déroule dans la cure elle-même* » (p170). Il s'agit de tenir *en tension*, de *disjoindre* mais sans faire rupture (*tangente*), cette double polarité entre ce qui *situe* la psychanalyse en des *lieux d'énonciation* particuliers (lieux géographiques et historiques dans leurs

donnés langagiers-culturels) et des plans de consistance de ses énoncés *en puissance* d'universalisation : les psychanalystes sont « unis vers.. elle », la théorie qui serait « une » sauf qu'elle n'existe pas, pas de Un-tout, de « dénominateur commun » (p 171) (sinon à s'en remettre à « *l'Autre non barré (dieu ou dictateur ou penseur génial* », p 169), ce qui n'empêche pas que « y'a d'l'un » mais seulement comme ce qui associe les psychanalystes comme unis vers... l'Un qui n'existe pas, et institue un « nous » qui n'est que mouvement. Reste l'opération continue de traduction, de *passage* d'une langue à l'autre : « *Il s'agira pour nous de tenter d'entendre comment ici-maintenant s'effectue le **passage d'une langue à l'autre, comment cela fait événement dans le transfert** et quels sont enfin les enjeux de l'articulation signifiante de cette séquence à l'intérieur même d'une histoire singulière...* » (ce qui résonne avec ce que dit W.Benjamin à propos de la traduction). Il y a donc dans le « champ » de la psychanalyse une *tension* irréductible entre ces deux « pôles » :

. D'une part ceci que à son départ « *le lieu d'énonciation soit européen ou plus précisément mittel-européen...* » (p 170) ce qui s'illustre par exemple : « *Marquée par la langue même du Witz et des personnages qui peuplent la Traumdeutung, la psychanalyse n'évoque le héros d'Hannibal et la ville de Carthage que depuis le rêve d'un enfant dont le père a vu voler son shtreimal dans la boue morave de par la grâce d'un officier (que l'on ne disait pas encore) aryen* ». Mais ce n'est pas pour autant une raison (« raison depuis Freud », dit Lacan) pour rabattre la portée de cette théorisation sur la singularité de son lieu d'énonciation et la particularité de sa langue-culture. Elle-même, cette « culture » freudienne, est « *hétérogène (hellénique, germanique, juive, chacune de ses dimensions étant elle-même empreinte de toutes les autres* » (p 170), et ce qu'il s'agit, « *ce n'est surement pas de faire une analyse adaptée à telle ou telle minorité (ce qui aurait pour effet de pervertir l'analyse elle-même). Il n'est pas plus d'analyse juive qu'islamique berrichonne, provençale ou même allemande* » (p 171). Il s'agit seulement « *d'entendre dans le transfert... sous le double versant de la subjectivité, de la singularité du sujet, mais aussi de la trace que cette culture-là a laissé très précisément dans la langue* » (id).

. D'autre part donc, pour éviter ce rabattement « folklorique » qui peut mener au pire, cette insistance de la psychanalyse à se transmettre implique cette « fiction » d'invariants théoriques à transmettre, car *l'actuelisation* de « la » psychanalyse, si elle consiste certes dans le *passage* d'une langue vers l'autre, suppose une instance tierce, une « théorie » inachevable mais en instance et en puissance d'être transférée, qui n'a pas le statut d'une « réalité » référentielle (elle existerait quelque part « en vrai », par exemple dans la « tête » de tel « penseur génial ») mais d'une quasi-réalité *textuelle*, de fait partielle et partielle (hétérogène) mais de droit susceptible non *d'unifier* (totaliser) mais d'être assez *fiable* pour *s'unir* en son nom, quitte à chaque fois prendre acte de son inachevé, de ses limites voire de son échec, d'où d'ailleurs en relancer l'actuelisation. On peut se donner une idée de cette fonction dynamique (permettant le mouvement, l'Entstellung) d'une fiction théorique dans le cadre de ce qui peut se passer hors du champ de la psychanalyse proprement dite, càd « dans la vie », dans l'histoire des individus et/ou des peuples et en l'occurrence dans le champ politique, en anticipant sur

mon point 3 annoncé et que je ne traiterai pas pour lui-même. Jacques Hassoun y fait allusion au passage (p 172-173), et il le développe abondamment dans d'autres textes (en particulier dans « l'effet-sujet de l'œuvre Marx »). Il s'agit de ce « *passage par le **pertuis théorique** de Marx et par les espérances qu'il a suscité* » qu'il a connu avec beaucoup de contemporains de sa génération, juifs en l'occurrence. Mais pas que, puisque, sous d'autres modalités, je l'ai aussi connu. Le pertuis est un trou, une petite ouverture. Paradoxe apparent de faire d'une théorie (cohérente rappelle-t-il) un petit trou : c'est bien souligner la fonction d'ouverture de la supposition théorique (ici politique) par le biais de laquelle peut s'opérer l'affranchissement d'une langue censée d'origine dans laquelle on risquerait de s'enraciner, et qui sert en quelque sorte de « vecteur » pour se porter vers une autre langue, pour *faire le pas* d'une actualisation, comme le pas (qu'il évoque p 170-171) que fait le jeune d'origine magrébine demandant une analyse par où il « *rejoint cette culture qui est désormais celle de ce continent* ».

Pour en revenir à la séquence marxiste qu'a pu connaître une génération : « *Insistons : ce passage, cette rupture dans l'illusion religieuse, dans le communautaire, dans la moiteur familiale, ne fut pas la manifestation d'une continuité mais bel et bien d'une discontinuité radicale dont l'œuvre de Marx fut **la clé et le levier**. Que l'on puisse considérer qu'elle ait été portée par une autre illusion ne change rien à **l'inaugural** que cette séparation portait en elle* » (p 173). Je ne discute pas ici du difficile problème du hiatus (ou non rapport) du champ politique (collectif) et du champ psychanalytique (au un par un) et de leur complexe immixtion ou nouage éventuels (problème qui est par ailleurs, je pense, au centre de la pensée de Jacques), je ne fais que pointer par analogie la fonction décisive d'une *idéalité théorique* comme *clé qui ouvre*, même si elle s'avère (ultérieurement à l'acte qui aura affranchi un temps et qu'elle aura vectorisé) suffisamment obsolète ou inactuelle pour qu'on en reprenne, déplace et transforme la puissance d'ouverture, de pertuis. Après tout, que la théorie de Marx se soit fourvoyée *de fait* dans un certain marxisme jusqu'à se perdre dans « *l'avatar stalinien* », ne peut-on en dire autant (certes avec d'autres conséquences) de la théorie de Freud s'effondrant dans « l'American way of life » via en particulier son neveu à l'origine de la publicité et du « marketing » ? Ou aussi bien d'un devenir possible du « lacanisme » doctrinaire (via en particulier, cette fois, de son gendre ?)

2. Cette exigence pour la psychanalyse de se faire *actuelle* (au sens de JH) que je viens d'essayer de cerner au niveau du « mouvement analytique » et de la pratique de sa *transmission* entre analystes, s'applique évidemment et surtout à la psychanalyse « en intension », càd dans la séance d'analyse au jour le jour où ça passe par le *transfert* analyste/analysant s'effectuant au un par un. C'est le lieu décisif que Jacques Hassoun vise et les références directes à ce qui se passe en séance parsèment le texte. Que signifie ici « *prendre en compte* » l'actuel ? Ce qui a déjà été dit en donne déjà une idée, puisque la séparation des dimensions (extension/intension) que j'ai opérée est artificielle et que leur *discontinuité locale* (ce qui se passe entre analystes dans l'histoire du mouvement analytique, sa dia-

chronie, par exemple dans et entre associations et au regard de la Cité est d'un autre ordre que ce qui se passe chaque jour pour chacun dans la cure), mais elles sont en même temps « globalement » en *continuité* moebienne (au prix d'une « torsion »); et c'est particulièrement vrai dans l'élaboration de Jacques qui insiste sur ce qui se répercute entre ce qu'il appelle « *ceux-là* » et « *celui-ci* », entre l'histoire de ceux-là dont celui-ci « a hérité » (famille, peuple, époque...) et l'enjeu pour celui-ci de le « subjectiver dans l'actuel, ici l'actuel du transfert « *ici-maintenant* » de la séance : « *La question dans le transfert est de **disjoindre** l'histoire de **ceux-là**, de ce que l'analysant a hérité, afin que **celui-ci** arrive à entendre sa vérité subjective à l'entrecroisement du symptôme et de cet ensemble d'événements dont il est héritier. Ensemble qu'il s'agit de décomposer en une **série de « cela »** qui le concerne directement* » (p 168). « Disjoindre » n'est pas faire rupture mais prendre en compte ces données de l'histoire « collective » (collectif à entendre en ses différentes extensions), les accueillir dans leur particularité (la/les langues particulièrement) pour les trans-former *ici-maintenant dans le transfert* analyste/analysant, les faire résonner selon la *singularité* du sujet (sa lalangue ?), *l'actuélation* consistant ici à « acter » au présent ce qui, de ce legs, concerne *singulièrement aujourd'hui* le sujet ; ce qui revient à ce qu'il « subjective » ce qui vient de ceux-là dont le réel est a priori « extérieur » voire opaque en « *une série de cela* » qui « l'intériorisent » en vérités singulières. « Disjoindre » donc, car l'héritage pèse lourd de ne se tenir qu'en instance et que sa « réalisation » subjective implique de s'y disposer dans l'effectivité du présent. Mais ce n'est pas simplement s'en couper, c'est en prendre acte selon sa disposition actuelle, en disposer, le « tangenter » ; où l'on retrouve la citation déjà faite : « *Question de disjonction avec le milieu immédiat. Se situer tangentielllement non dans la rupture mais dans un pas de côté autorise la formulation de schèmes opératoires dans le champ de notre pratique au quotidien* » (p169).

Ce n'est donc pas faire rupture mais pas plus les confondre, les collapser : où l'on retrouve, et c'est essentiel, qu'il y ait *tension* (« *cela fait tension* », p 170) entre les deux « pôles », celui du « *milieu immédiat* », ici du réel socio-historique où vit le sujet y compris son passé qui passe ou ne passe pas, et ce qui peut, selon ses signifiants, s'en actualiser transférentiellement *ici-maintenant* dans la cure : « *L'actuel consisterait donc dans les effets même de subjectivation que l'espace transférentiel offre* » (p 171). Espace transférentiel qui n'est pas abstrait, lui-même situé dans l'actualité d'un espace-temps localisé puisque « ... *le dire à cet endroit-là et à cet analyste-là, dans tel temps du déroulement diachronique de la cure, n'est pas indifférent. L'ensemble de ces considérations relève donc d'un actuel dont on ne peut ni ne doit faire l'économie* » (p171). Question d'éthique : il ne s'agit pas dans la cure d'établir un consensus, une « abstention » qui simplement modérerait voire « adapterait » (à quelque « way of life » que ce soit faisant norme), il s'agit non de s'*ab-s*-tenir (de tenir à distance les tensions, s'en éloigner, les neutraliser), mais, de ces tensions, s'*en tenir*, se tenir en tension (autre nom du désir ?) : « *A l'heure où le **consensus** nous est prêché, où l'on nous raconte que les tensions sociales sont enterrées... où l'**abstention** nous expose au retour des dieux obscurs et du racisme... où nous risquons de rentrer dans le temps de l'exclusion et de l'**inaltérabilité**, n'avons-nous pas à être attentifs à ce qui fait tension dans la cure? N'est-ce pas de cette **tension** que nous avons à*

traiter en évoquant l'événement, l'histoire, l'acte et l'actuel dans le discours analytique ? » (p168).

L'actualisation à l'œuvre dans la cure qui traite ces tensions, comme on l'a déjà dit à propos de la transmission de la psychanalyse d'une analyse à l'autre, consiste non à les effacer mais à y *reconnaître* ce qui affecte, touche le sujet à ses points d'existence, d'où il pourra *leur ex-sister* : « *L'actuel relèverait ici de la reconnaissance des mécanismes de l'après-coup [allusion au temps logique de « reprise et déplacement-trans-formation »] que nous sommes convoqués à reconnaître ici-et-maintenant, à l'instant même où nous en mesurons les effets dans l'actualité d'une séance... ou d'un événement. Temps où cela fait trace » (p 169).* C'est d'autant plus exigible quand dans ce qui vient de « *ceux-là* » - qu'il s'agisse d'un passé occulté ou d'un présent opaque (les deux n'étant souvent pas sans rapport) - produit des effets de réel, c'àd « *constitue un événement en trauma ... et qu'à l'événement premier répond un silence (soit celui du déni soit celui d'un impossible à dire) » (p 167).* », événement « *interdit à la transmission, c'àd à la symbolisation, à la déperdition et à l'oubli...* (p169), Car « *qu'une parole fasse défaut à l'endroit d'un événement (ou d'un fraying théorique singulier), c'est alors que le fait événementiel se vide de sa signifiante pour se réduire à un isolat énigmatique » (p 169)*

L'analyse s'offre alors comme un lieu où « *cela [l'événement comme isolat énigmatique] peut se constituer en ce qui peut devenir objet d'un dire dans l'analyse, susceptible ensuite de se constituer en événement psychique » (p 168).* Entendons bien qu'il ne s'agit pas de « psychiser » ou psychologiser le social au sens de traiter le réel du collectif même en le rabattant sur l'individuel : ce qui est du ressort de la situation dyadique de la cure (analyste/analysant) dans ses limites spécifiques (cure qui en ce sens n'est pas politique, même si elle peut « résonner » avec la dimension politique), c'est de faire émerger du sujet là où il n'y a que de l'assujetti : « *... nous nous devons d'entendre (b.a-ba de la cure) ce qui, quoique survenu à la génération précédente, apparaît dans le ici-maintenant que déploie le temps de la séance... traiter « je suis cela » en passant par « je suis ceux-là », pour introduire dans le prédicat une discontinuité généalogique qui romprait avec la confusion des générations et des sentiments » (p172).*

3. Faute de temps mais surtout parce que dans ce texte ce n'est qu'allusivement évoqué, quelques mots seulement pour terminer sur la troisième situation ou dimension où la question de l'actuel prend valeur : hors psychanalyse (quoique éventuellement articulé à elle), il peut se passer des processus qui permettent plus ou moins de tels passages de l'acte, par l'écriture en particulier (on peut penser à Vanessa Springori, Edouard Louis, Alice Zeniker, Marion Whyte et tant d'autres...). Sur le plan plus strictement politique, J.H. fait allusion à ce passage par le « *pertuis théorique de Marx* » qu'il développe ailleurs et qui suppose un long mouvement de « transfert » d'une langue à l'autre, certes pas sans un travail d'analyse, ni sans écriture, pour en venir à bout. Certains événements, de la vie individuelle ou collective, peuvent (ou pouvaient ?) aussi occasionner de telles actualisations, tous les événements ne sont pas traumatiques. Mais ce serait un autre travail de l'élaborer.

Je ne retiendrai que ce que Jacques Hassoun évoque vers la fin avec semble-t-il un soupçon d'effroi, et qui rejoint d'ailleurs de sombres pressentiments que Lacan après 70 paraissait parfois envisager, ou que les « prophètes punk » annonçaient comme « no future », à savoir d'arriver à une *époque* qui pourrait non seulement rendre la psychanalyse comme telle impossible ou du moins improbable mais plus généralement rendre improbable tout processus d'actuelisation, càd de reprise et trans-formation d'un passé dont faire trace vers un à venir à ouvrir dans l'actualité d'un présent non réduit à son instant spectaculaire (et spéculaire ?). C'est ce que Bernard Stiegler appelle « *une époque qui n'est pas une époque* », celle où nous pouvons craindre d'être embarqués, peut-être moins *assujettissante* que *désujettissante*, et qui rendrait à la limite obsolète l'exemple des générations précédentes comme celle de Jacques Hassoun et la nôtre pour s'efforcer de subjectiver, de se dégager du non-humain qui sera arrivé, des catastrophes qu'on a pu déjà traverser, au XX^e siècle en particulier... Ce qui rejoindrait *in fine* l'objet ultime du questionnement de notre groupe ?

P 173 : « *La psychanalyse est-elle pensable quand se défait le contrat social ? Si une Cité cesse de l'être... que serait la psychanalyse en acte ?... Certes des analysants pourront toujours s'allonger sur le divan, mais à quel prix ? En d'autres termes, y a-t-il une psychanalyse des catacombes ?... Rien n'est moins sûr, et c'est mon hypothèse, dès lors que le tissu social manifeste le primat de l'imaginaire, le primat du spéculaire (face à face haineux doublé de rationalisation frappé du coin dudit bon sens), l'effet-sujet suscité par la Cité est mis à mal, cependant que les signifiants qui un par un dans la chaîne signifiante représentent le sujet ne sont pas sans connaître l'entame d'un réel et d'un déni propre à concourir à l'assujettissement du sujet* ».

Pierre Boismenu

*

La créativité du rêve

Monique Tricot

« Le travail du rêve consiste donc en une élaboration inconsciente des pensées préconscientes. »¹

Quand nous avons pensé interroger la créativité du rêve, j'étais alors travaillée par des rêves de fin de cure apparaissant comme lieu d'inscription et d'authentification de mouvements de franchissements produits par le travail de la cure. Dans ces cures, l'espace du rêve ne semblait pas seulement se prêter à en assurer l'archivage en rassemblant des éléments épars présents à certains moments de la cure, mais parfois le rêve lui-même opérait ce franchissement par et pour le rêveur. Au-delà du *Wunsch* freudien, c'est la question de l'écriture et de l'inscription psychique qui se profilait pour moi. Mais très vite des questions beaucoup plus élémentaires se sont imposées à moi comme préalable nécessaire pour aborder la question de la Créativité du rêve, remettant la question des rêves de franchissement à un autre travail et j'espère à notre discussion.

Le rêve, je l'avais nommé « Visiteur de la nuit » lors d'un exposé pour nos rencontres des samedis, quand le Rêve était notre thème de l'année. C'était alors une façon de dire le lien de familiarité et d'extraterritorialité que nous entretenons avec nos songes, auxquels notre sommeil donne hospitalité. Avant de m'interroger sur la créativité du rêve, une première question s'est imposée à moi : pourquoi rêvons-nous ? rêver appartient-il à la condition du parlêtre, puisque en naissant nous avons été non seulement accueillis par des parents mais plongés dans le bain de *lalangue* ? Pourquoi, quand nous nous abandonnons au repos du sommeil, ça pense, ça chiffre même, insiste Lacan, ça invente des scénarios qui, au matin, nous laissent surpris, intrigués, et parfois terrorisés ou abasourdis. Y a-t-il un lien entre cette Créativité à l'œuvre quand nous dormons et l'*Hilflosigkeit* première que nous rappelait J.-P. Basclat ? Ne pourrions-nous nous contenter de dormir du sommeil de la brute ou de l'ange ? Les neurophysiologistes ont découvert depuis déjà quelques décades que nous rêvons lors du sommeil dit « paradoxal » où le cerveau en activité émet des ondes rapides et où les globes de nos yeux vont se mouvoir également rapidement. Est-ce en lien avec l'aspect scopique du rêve, ce texte qui se présente sous forme de rébus ou de hiéroglyphes, texte qui n'est pas que sco-

¹ S. Freud, *Die Traumdeutung*.

pique puisque parfois, voix ou parole y retentissent. Intéressant ces globes oculaires qui s'agitent alors que pour rêver « on est prié de fermer les yeux ». Vous reconnaissez bien sûr ici l'énoncé d'un des plus célèbres rêves de la *Traumdeutung*, celui qui vint visiter Freud la veille de l'enterrement de son père et s'est écrit face à lui sur une sorte d'affiche « de salle d'attente de gare », précise-t-il, quand on sait sa phobie des trains ! comme un placard « Interdit de fumer », intéressante association chez ce fumeur invétéré. Mais de quel interdit s'agit-il vraiment à travers cette association « interdit de fumer » ? S'affiche donc cette double phrase énigmatique « on est prié de fermer les yeux » ou « on est prié de fermer un œil ». Freud n'en dira pas plus sur ses associations personnelles, juste son vœu d'obtenir l'indulgence familiale pour le cérémonial modeste que conformément aux us et coutumes de son père il avait choisi pour celui-ci. Est-ce vraiment à ce propos qu'il doit réclamer l'indulgence familiale, alors que selon son dire, c'est la mort de son père qui a permis l'écriture de la *Traumdeutung* sur laquelle repose la découverte de l'Inconscient ? Mais n'est-ce pas aussi, comme dans certaines de ses conférences, l'indulgence de ses futurs lecteurs qu'il demande pour ce livre à venir déjà en gésine lors de ce rêve ? Ou l'indulgence de son père pour l'acte fondateur que sera l'écriture de ce livre qui fera de lui non seulement un fils mais le Père de la psychanalyse, et, l'indulgence des dieux pour avoir osé percer le secret des rêves. Rêve de franchissement ?

Mais seul Freud lui-même sait les ressorts secrets de son rêve.

Je m'en tiendrai donc seulement à l'injonction « fermer les yeux ». Il nous faut fermer les yeux aux sollicitations du monde pour que se crée dans le rêve un lieu propice à la rencontre avec le réel de la mort, avec ce qu'il en est vraiment d'être un fils ou une fille, avec l'inscription des interdits qui structurent notre humanité.

Dormir-rêver peut-être

Vous avez reconnu le monologue d'Hamlet « Mourir, dormir ; dormir, rêver peut-être, ah c'est l'obstacle », dit la traduction d'Yves Bonnefoy. Dormir, rêver peut-être, là est la voie, dirions-nous avec Freud. Mourir, dormir, la mort court en filigrane dans nos deux textes, non comme événement mais comme condition de la vie de l'esprit.

Tandis que nous dormons, ça pense, ça écrit, ça chiffre à notre insu, et le matin nous ne pouvons que constater, surpris parfois d'une créativité dont nous ne nous serions pas crus capables, « cette nuit, j'ai fait un rêve ». Mais quelle est donc cette instance qui pense, écrit, chiffre, pendant que je sommeille, ce que Freud nomme travail, travail du rêve, et quel est son lien à ce « Je » qui au matin s'approprie ce travail en disant ou pensant « j'ai rêvé » ? Quel est donc ce « Je » qui rêve tandis que « Je » dors ?

D'où nous viennent donc nos rêves, question qui résonne comme d'où viennent les enfants ? À quoi Freud répondrait sans ambages pour l'une comme pour l'autre : du champ du désir. Nous y reviendrons évidemment.

Mais je n'en suis pas là, ma première question, vous l'avez entendu, porte plutôt sur les rapports du rêve et du sommeil.

Gardien du sommeil, dit Freud, part de « Fantasia » au service de la conservation du sommeil, ou plus précisément dans son articulation au désir signifiant maître de ses élaborations sur le rêve, « le désir de dormir est une des forces formatrices du rêve », écrit-il dans *Le mot d'esprit et ses relations avec l'inconscient*².

Lacan propose d'inverser la formule et d'appréhender le « sommeil comme gardien du rêve », ce à quoi je souscrirai plutôt, et qui va dans le sens de ce qu'écrit déjà Freud dans le fameux chapitre 7 de la *Traumdeutung* : « Le sommeil permet la formation du rêve parce qu'il diminue la censure endopsychique ». Lacan fait remarquer « que la puissance du rêve chez l'être parlant fait d'une fonction corporelle un désir, fait un désir de ce qui est un rythme »³, première saisie de la Créativité du rêve : faire d'une fonction corporelle, un désir. Lacan précise qu'il faut attribuer à la fonction de l'Imaginaire cette prévalence donnée à un besoin du corps, prévalence qui pour Freud revient au Préconscient.

Gardien du rêve, gardien du sommeil, nous allons sans cesse d'une formule à l'autre, elles s'entrelacent.

La formulation freudienne « gardien du sommeil » s'éclaire dès que suivant son élaboration on introduit la question du désir. Nous rêvons car nous ne pouvons cesser de désirer, et notre désir de dormir peut se réaliser tandis que la scène du rêve donne lieu au déploiement de nos désirs. Gardé par le rêve, le sommeil est comme l'enveloppe où à son tour le désir du rêve vient glisser sa mise en texte énigmatique où se nouent réel, symbolique et imaginaire. Dans l'enclos protecteur du sommeil, la censure se relâche, comme il l'écrit de façon plus métaphorique dans la *Traumdeutung*⁴. « Pendant la nuit, le veilleur censeur s'en va dormir (gardien de notre santé mentale), alors les impulsions venant de l'Inconscient peuvent s'ébattre (gambader) sur la scène », et d'ajouter : « l'état de sommeil assure la sécurité de la forteresse ».

Gardien du sommeil, sauf dans le cauchemar, où le veilleur est débordé, où l'intrusion du Réel interrompt violemment le rêve et le sommeil. Ici plus question de gambades, la forteresse est assiégée, la créativité du rêve a échoué à permettre au dormeur de dormir et au veilleur de continuer à rêver. Métaphore et métonymie ont raté la transformation du Réel traumatique, le rêveur expulsé de la scène de la représentation se retrouve dans l'espace brutal du réveil livré à l'angoisse et parfois même à l'effroi ou plutôt, dirions-nous avec

² S. Freud, *Le mot d'esprit et ses relations avec l'inconscient*, chapitre 5, p. 253.

³ J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, 12 mars 1974.

⁴ S. Freud, *Die Traumdeutung*, chapitre 7, 3, p. 611.

Lacan, à « l'angoisse de la Jouissance de l'Autre »⁵. Pourtant même le cauchemar s'inscrit dans la créativité du rêve car il est une tentative de donner lieu, de donner forme à un réel impossible à supporter, d'inscrire dans l'histoire du sujet ce réel qui insiste jusque dans le repos espéré de nos nuits et cherche par la créativité du rêve une nodalité qui l'inscrive dans la chaîne des représentations. Je ne crois pas qu'ici comme dans le rêve il s'agisse en déjouant la censure de présentifier le désir inconscient, il s'agit plutôt dans l'abri du sommeil de tenter d'inscrire un réel impensable. Je ne résiste pas ici à partager avec vous les formules si fortes de Lacan dans ce même séminaire RSI : « dans le cauchemar, ce que l'on touche c'est l'existence de l'immonde, de ce qui n'est pas monde », mais d'ajouter ce qui inscrit le cauchemar dans la dimension du parlêtre et redonne au cauchemar sa valeur de formation de l'Inconscient, « cet être qui pèse de tout son poids sur votre poitrine et vous écrase sous sa jouissance, cet être est un questionneur, porteur de la dimension de l'énigme ». Énigme, le cauchemar de l'Homme aux loups quand s'ouvre la fenêtre sur le grand noyer où immobiles sont assis les loups blancs, loups blancs avec leur grande queue et leurs oreilles dressées, loups dont selon son dire toute l'attention semblait fixée sur le rêveur qui se réveille dans la terreur. Énigme de la scène primitive dont il aurait été spectateur à 1 an et demi voire à 6 mois et que le cauchemar répétitif tendrait d'imaginariser et de symboliser entre 3 et 5 ou 6 ans. Énigme du désir de l'Homme aux loups enfant du désir d'être l'objet sexuel du père. Énigme pour Freud lui-même et tous les analystes après lui du statut réel ou fantasmatique de cette scène primitive, sur lequel il n'y a surtout pas à trancher.

L'énigme du cauchemar peut insister avec une telle force qu'elle devient le prétexte à débiter une analyse. Tel ce patient arrivé chez l'analyste avec la Science des rêves sous le bras tandis qu'il décidait d'entreprendre une cure pour lever l'énigme d'un cauchemar répétitif de l'enfance. Cauchemar qui prenait la forme si fréquente d'une poursuite infernale mais pour lui c'est dans un espace clos, se terminant assez rapidement par le réveil sous l'écrasement d'une patte d'éléphant. Travaillés et retravaillés dans sa cure, jamais les différentes figurations ou signifiants du cauchemar n'ont vraiment dévoilé leur mystère, mais sans pour autant revenir explicitement sur les éléments du cauchemar, la cure a dévoilé progressivement les effets mortifères de l'amour écrasant dont le poursuivait une aïeule et l'énigme de la jouissance qu'il prenait lui-même à l'enclos de cet amour.

Pour avancer dans notre propos, je voudrai m'arrêter sur ce qui me semble la condition même de cette créativité et que j'ai nommé le Dépouillement.

Le dépouillement

Je ne fais là encore que suivre Freud, pas celui de la *Traumdeutung*, mais le Freud du « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », texte plus

⁵ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, 10.7.1974.

tardif d'une quinzaine d'années et qui appartient au recueil de la *Métapsychologie*.

Je vous donne à entendre le début de cet article où Freud s'interroge sur les prototypes normaux des affections pathologiques que sont pour lui le deuil, l'état amoureux, l'état de sommeil et le phénomène du rêve. Cette comparaison entre le rêve et les états pathologiques, il la reprendra dans *L'Abrégé*⁶ allant jusqu'à écrire que « le rêve est une psychose, une psychose de courte durée ». Point que nous n'avons pas développé mais qui serait à reprendre dans nos discussions. Si l'affirmation freudienne est exacte, nous pourrions-nous demander par exemple quel est l'effet sur la psyché de cette temporaire expérience « psychotique » nocturne. Avec Freud du *Complément*⁷, évoquons déjà ce dépouillement, condition du rêver : « Nous ne sommes pas habitués, écrit-il, à méditer sur le fait que l'homme chaque nuit dépouille les enveloppes dont il a recouvert sa peau et aussi éventuellement les accessoires qu'il utilise pour compléter ses organes, dans la mesure où il a réussi à camoufler leur déficience par un substitut : lunettes, cheveux postiches, fausses dents, etc. En allant se coucher, il dévêt de façon tout à fait analogue son psychisme, renonçant à la plupart de ses acquisitions psychiques... L'état psychique des dormeurs se caractérise par un retrait total du monde environnant et par la suspension de tout intérêt pour lui. » Je ne m'étendrais sur sa comparaison entre l'état de sommeil et la vie foétale, cela pourra être repris dans la discussion si cela vous intéresse. Mais retenons que Freud y voit, sur fond de régression topique, un retour au narcissisme primitif et à la satisfaction hallucinatoire du désir, ce qui éclairerait sans doute la comparaison avec la psychose.

Dans le sommeil, enveloppe de nos rêves, nous sommes dépouillés de la quasi-totalité de ce qui fait notre rapport au monde et à autrui : nous ne pouvons plus parler, parfois pourtant nous nous égosillons dans un cri inarticulé ou nous bredouillons quelques paroles, le plus souvent liées à une forte émotion : pourquoi ne sont-elles pas scénarisées dans un rêve, pourquoi ces cris ou ces paroles débordent-elles la scène du rêve et l'enveloppe du sommeil pour sortir réellement de notre bouche ? Sont-elles un signe de l'échec de sa créativité, de l'échec de la mise en scène que Freud désigne comme un « travail » ? Nous ne pouvons ni voir, ni toucher et toute motricité volontaire nous échappe, pourtant certains sont somnambules, question peu prise en compte par la psychanalyse. Pour ma part, je l'ai rencontré non sans que cela me questionne, chez des enfants angoissés et violents chez qui l'élaboration psychique était très pauvre. Les épisodes découverts par les parents étaient toujours oubliés par l'enfant qui ne se souvenait pas non plus d'aucun texte de rêve. Pourtant quand les parents de Lucile, enfant extrêmement agressive, la retrouvaient dans la cuisine brandissant le plus grand de leur couteau à découper, elle devait bien rêver d'en découdre avec un agresseur. La violence pulsionnelle était-elle si intense qu'elle échouait à trouver lieu dans l'espace des représen-

⁶ S. Freud, *L'Abrégé*.

⁷ S. Freud, *Le complément*.

tations et ne pouvait malgré le sommeil qu'en passer par la mise en acte ? S'agit-il d'un échec de la fonction d'enveloppe du sommeil permettant l'écriture du pulsionnel dans le texte d'un rêve ? Mais aussi, l'on est en droit de se demander quelles enveloppes psychiques auraient pu manquer à cette enfant pour que sa violence pulsionnelle ne puisse passer dans l'univers des représentations. À la différence du rêve qui appartient, comme je le rappelais, au sommeil paradoxal, le somnambulisme appartiendrait d'après les neurophysiologistes au sommeil profond. Pourrions-nous, nous, psychanalystes, le considérer comme une sorte d'acting out ? Une monstration à défaut d'une quelconque élaboration ? Néanmoins ne peut-on penser que cette mise en scène sans images et sans mots comporte une adresse à l'Autre ? Une chose est sûre, c'est l'autre qui s'en inquiète et en encaisse l'évènement.

Le rêve qui fait feu de tout bois se nourrit parfois de sensations corporelles, un membre engourdi et vous voilà qui rêvez du bras mort d'une rivière, ou d'un manchot mutilé de guerre. Sans doute ces sensations au même titre que les fameux restes diurnes sont saisies par la psyché pour mettre en scène ce qui vous occupe, vous taraude ou sans cesse vous échappe. Faut-il pour cela ces sensations qu'elles dépassent un certain seuil, qu'elles s'associent à ce qui cherche à s'écrire à ce moment, vieille question freudienne de la quantité ou de la qualité ? Récepteur plus qu'émetteur, nous percevons des bruits repris dans le rêve à la sauce du rêveur. Chacun a fait l'expérience de rêves provoqués par la sonnerie du réveil qui, sur la scène du rêve, fomentera un scénario propre au rêveur : statue du commandeur d'une autorité sans indulgence qui condamne le rêveur pour des retards répétés, divine musique accompagnant un rendez-vous galant, sirènes rugissantes qui comme dans des bombardements appellent aux abris... La réalité sonore entrée par effraction dans l'univers du dormeur s'est transformée en rêve pour tenter de continuer à dormir. Mais qu'est-ce qui me réveille ? le bruit ? ou le rêve qui s'en est saisi ? Ainsi raconte cette analysante : « Je me suis réveillée en entendant dans mon rêve sonner les cloches de mon village en me disant : je me suis ratée. » Comme je l'interrogeais sur cette étrange expression, elle eut l'air étonné que je ne connaisse pas cette formule qu'elle employait couramment avec ses collègues de travail pour dire que n'ayant pas entendu le réveil on arrive en retard au travail. Décidée à ne pas rater ce possible éveil, me souvenant qu'au village, on mettait beaucoup d'espoir dans cette enfant éveillée, j'insistais sur le « je me suis ratée ». Cette courte phrase de rêve amorça un véritable changement subjectif. Jusqu'alors, sa plainte constante concernant les nombreux échecs de son existence attribuait ses échecs à l'avarice de sa famille, à ses origines modestes, à la brutalité de ses compagnons, la malhonnêteté de ses patrons, mais cette énonciation de rêve ouvrit enfin le champ d'un questionnement douloureux mais nécessaire, la place qu'elle tenait dans ce beau désordre. Le rêve, dans l'espace du transfert, se fait Révélation, révélation de ce qui restait jusqu'alors tapi dans l'inconscient et dont l'espace du transfert permettra le déploiement. Voie royale qui mène à l'Inconscient.

Voie royale qui mène à l'Inconscient

En ces temps de Covid, des psychologues ingénieux, prenant comme référence ou comme faire-valoir le remarquable *Rêver sous le III^e Reich* de Charlotte Beradt, ont collecté des rêves. Une étude qui date du premier confinement les répartit en deux classes : une première les rêves de maladie ou de mort semblant traduire directement le malaise psychique d'une population sous pandémie avec une augmentation des rêves à thématique désagréable, une autre catégorie mettant en scène des voyages, des événements festifs ou distrayants, des scénarios érotiques, interprétés par le collecteur comme cathartiques ou compensatoires. Ces rêves apparemment de satisfaction directe semblent bien simples. Le sont-ils ou n'est-ce pas la lecture qui en est faite par le collecteur pour qui on rêve de ce qu'on vit dans le quotidien, de ce qui nous préoccupe et des souvenirs émotionnels ? Des rêves lus comme accomplissement direct du désir sans la moindre prise en compte de la déformation (*Entstellung*) introduite par la censure. L'on ne peut que penser ici à l'adage rappelé par Freud : « De quoi rêve l'oie ? de maïs. » Ou au rêve de la petite Anna âgée alors de 19 mois. Anna, la future psychanalyste, ayant été mise à la diète à la suite de vomissements fait dans la nuit un rêve où sa famille l'entend crier : « Anna Feud, faises, gosses faises, flan, bouillie. » Freud commente qu'elle fait son menu, un menu de gourmande, remarque qu'elle met son nom pour exprimer sa prise de possession, et insiste sur les fraises pour prendre une revanche sur une appréciation inopportune : la « bonne » ayant attribué son indisposition à une assiette de fraises trop volumineuse. Le rêve enfantin serait-il la réalisation non déguisée d'un désir non refoulé, en cohérence avec la vie diurne, sans énigmes à résoudre comme l'écrit Freud dans la *Traumdeutung*⁸ ? Pas seulement, semble-t-il. Dans le rêve de la toute petite Anna qui se nomme en premier, y compris avec son patronyme, il ne s'agit pas seulement du désir de satisfaction orale mais de sa place de Sujet dans ce désir. Et Lacan d'ajouter dans le Séminaire V⁹ que ce dont rêve la petite Anna, c'est tout ce qui est déjà entré dans un caractère signifiant pour avoir été interdit. Introduction de la catégorie du manque mais aussi dans cette série pléthorique au-delà de la simple satisfaction (la *Befriedigung* freudienne), de la dimension de la Jouissance. Si le sommeil suspend le rapport du corps à la Jouissance¹⁰, celle-ci inhérente à la dimension de la vie du parlêtre fait retour sur la scène du rêve. Dans les derniers séminaires de Lacan, la Jouissance tient la place que tenait le Désir dans le début de son enseignement, la créativité du rêve y est alors articulée à la question de la Jouissance. Ainsi, dans la leçon du 20.11.1973 du même Séminaire XIX¹¹, il insiste sur l'articulation du chiffrage et de la Jouissance, l'opération du chiffrage est fait pour la Jouissance, et le rêve est lié au plus de jouir.

⁸ S. Freud, *Die Traumdeutung*, p. 658-659, 132.

⁹ J. Lacan, Séminaire V, leçon du 5.2.1958, p. 220.

¹⁰ J. Lacan, Séminaire XIX, leçon du 20.11.1973, p. 148

¹¹ J. Lacan, Séminaire XIX, *op. cit.*

Les collecteurs de rêves sous Covid s'intéressent à bon droit à la créativité du rêve sous pandémie chez des individus confinés, mais semblent s'arrêter au contenu quasiment anecdotique : mise en scène de l'angoisse ou des frustrations dues au confinement d'une part, satisfaction directe du désir d'autre part. Peut-il en être autrement quand le lecteur/collecteur de rêves fait l'impasse sur la dimension de l'Inconscient ? Quelle misère cent vingt ans après la parution de la *Traumdeutung*. Une autre collecte plus récente fait état de trois types de rêves : les deux catégories précédentes si claires, trop claires, et une troisième catégorie : des rêves de trains, ou de papiers à montrer. Voilà ce qui a éveillé ma curiosité jusqu'alors non satisfaite, espérant qu'il y aurait dans ces « trains » ou ces « papiers » quelque place pour la question du Sujet, et la mise en œuvre de la métaphore ou de la métonymie, les artisans langagiers de la créativité du rêve.

Avec Freud, la créativité du rêve est au service de la mise en jeu et de la révélation du désir inconscient, mais au-delà de la réalisation du *Wunsch*, il est au service du remaniement de l'économie psychique, « on se trouve au milieu d'une fabrique de pensées »¹², écrit-il dans le commentaire du *Rêve de la monographie botanique*. Mais le rêve est aussi mémoire, mémoire de ce qui est oublié ou pas encore mémorisé. « Le rêve, écrit-il aussi, ramène certains souvenirs du rêveur qui lui resteraient inaccessibles à l'état de veille », ajoutant même qu'il fait surgir un matériel appartenant à l'héritage archaïque, à la vie des aïeux que l'enfant apporte en naissant, non sans rapport sans doute avec l'idée qu'une des fonctions du Ça serait de servir de réceptacle aux traces héréditaires. Dans un article bien connu de Michèle Montrelay, « Lieux et génie »¹³, celle-ci en rend compte en terme de « transmission d'information » et le lie aux éléments marqués par la forclusion.

C'est sur cet aspect particulier de la créativité du rêve que je terminerai en évoquant un exemple clinique. Pour qui a l'expérience de la cure, il est évident que cette écriture, par le rêve d'un réel jusqu'alors impensable, est rendue possible par la dimension du transfert et à tout ce qui s'est déposé entre analysant et analyste, y compris à leur insu.

Le moment de cure dont je voudrais vous parler date déjà de plusieurs décades mais m'a profondément marquée, a fait révélation pour moi de la puissance dynamique de l'écriture du rêve dans le transfert. La patiente avait débuté son travail dans le cadre d'une très grave maladie pour laquelle elle avait refusé les soins adéquats, se contentant imprudemment de thérapies parallèles ; sans doute ai-je pensé, en écrivant ce texte, que ces médecines se dénomment aussi médecines douces et qu'elle avait radicalement manqué dans son enfance du minimum de douceur qui permet d'habiter sa vie. La deuxième année de sa cure fut marquée, pendant de nombreuses semaines, par des rêves où s'entremêlaient des angoisses de naissance et de mort. Au fil de leur répétition, malgré une angoisse intense, s'ouvre progressivement un pas-

¹² S. Freud, *Rêve de la monographie botanique*.

¹³ M. Montrelay, « Lieux et génie », in *Confrontations* n° 10.

sage vers la lumière qui culmine sur la représentation matricielle d'une sorte de jardin d'Eden où elle rencontre un bien-être jamais éprouvé. Dans cet univers idyllique, je la laisse se ressourcer tandis que je prends sur moi le signifiant du trépas qu'elle n'entend pas quand elle me décrit la beauté des fleurs aux couleurs très pastel. Assez vite à partir de ce rêve, je remarque que je me mets à souffrir des voies digestives aux heures de ses séances. Est-ce mon inquiétude de son possible trépas ? Pas seulement. Il s'avérera que mon corps et ses rêves suivants se firent le lieu d'inscription des traces d'un événement tragique de son enfance refoulé ou forclos. Sa haine pour sa mère se remit à flamber dans le cadre d'autres rêves répétitifs où à chaque fois une mère se rendait coupable de massacres de garçons. Plus qu'un véritable scénario, c'était à chaque fois l'impression terrifiante de ce massacre. Comme je ne lui connaissais que des sœurs, ce qu'elle me confirma, nous nous demandâmes s'il s'agissait de fausses couches, d'avortements, ou si c'était elle-même le garçon concerné par les visées meurtrières de la mère. C'est alors que moitié souvenir, moitié récit de sa sœur aînée se reconstruisit un événement terrible, entièrement effacé pour elle et recouvert dans la famille du voile du silence. Lorsqu'elle avait 7 ans, sa fratrie s'agrandit de deux garçons jumeaux, l'un se prénomma comme son mari, l'autre comme son fils, mais jamais ces prénoms n'avaient remué en elle le moindre souvenir. L'un et l'autre ne vécurent que quelques semaines. Contre l'avis médical pourtant pressant, la mère refusa leur hospitalisation, l'un atteint d'une fente palatine mourut d'inanition, l'autre lui survécut de quelques jours. Lors de ce tragique récit, je me souvins d'une image prégnante de la première série de rêves répétitifs d'angoisse de naissance et de mort. Y figuraient régulièrement l'image d'objets coniques souvent doubles et abouchés par le sommet, le signifiant des jumeaux et de la bouche y étaient donc déjà présents. Après que fut reconstruit le drame de la naissance et la mort de ses frères à qui la mère avait refusé les soins qui auraient pu les sauver, elle décida d'entamer au plus vite les soins potentiellement salvateurs qu'on lui avait proposés trois ans auparavant.

Dans le creuset du transfert, la créativité du rêve permet la gravure de ce qui a été interdit d'inscription et, en écrivant l'impensable, relance la vie arrêtée.

Monique Tricot

Dijon, janvier 2021

*

Ombre et Créativité¹

Françoise Delbary-Jacorme

« Un événement s'est produit par hasard. Il a duré un instant. On ne sait pas quelle certitude définitive il a fait surgir, qu'on n'a pu réussir à penser. La certitude demeure. Elle appelle, elle insiste, mais elle reste sans objet. »

Ces premières lignes de *L'Ombre et le Nom* ouvrent l'article sur le livre de Marguerite Duras « Le ravissement de Lol. V. Stein. »²

Mais ce n'est pas sur Lol. V. Stein que je voudrais mettre l'accent, mais sur cette analysante que j'appellerai Estelle.

Estelle, dont l'histoire, le parcours analytique, me semblent inviter à considérer les relations de l'Ombre et de la créativité.

Qu'une certitude puisse surgir dans le mouvement même où elle se dérobe à la représentation, les séances d'Estelle le donnent à penser.

Au lieu de pouvoir prendre forme, sa créativité lorsqu'elle surgit, semble être comme aspirée vers un lieu vide, prenant l'étrange statut d'être là et pas là, possible et impossible à la fois.

L'événement qui - hasard et Nécessité - s'est produit concerne les circonstances de sa naissance.

Évènements à mettre, d'ailleurs, au pluriel.

¹ Exposé présenté à Dijon, samedi 27 novembre 2021. L'argument annonçant l'exposé était le suivant :

La notion d'ombre, dans l'entente que Michèle Montrelay en proposait depuis *L'Ombre et le nom*, et qu'elle n'a cessé depuis de continuer à élaborer, constitue un fil conducteur approprié pour interroger la créativité en psychanalyse.

Ne s'agit-il pas, en effet, de rendre possible, dans le transfert, le surgissement d'une forme, qui puisse contribuer à déplacer les nœuds enkystés d'une histoire ?

² Michèle Montrelay, *L'Ombre et le Nom*, Editions de Minuit, p. 9.

Elle voit le jour très peu de temps après que celle qui l'a fait naître, ait perdu sa propre mère, d'une maladie soudaine, qui ruine en trois semaines, la belle santé que cette future grand-mère semblait avoir.

Rencontre fulgurante pour la mère et son bébé, de la vie et de la mort. Fulgurance qui évoque le trop d'intensité lumineuse d'un éclair, l'éclat insoutenable où s'aveugle tout regard.

La vie *et* la mort ?

Ici, cette conjonction de coordination peut sembler bien faible. C'est plutôt d'une implication réciproque de la vie et de la mort, de la mort et de la vie, dont il va s'agir pour Estelle. Une inséparabilité.

D'autant que l'on ne se privera pas, lorsqu'elle aura grandi, pour venir faire à Estelle le récit de cette conjonction d'événements, dont les traces s'étaient inscrites en elle bien avant son entrée dans le langage.

Que de fois n'a-t-elle pas entendu : « on venait présenter à la mère les condoléances d'usage, et en même temps la féliciter pour la naissance. »

Filets du parlêtre qui l'enserraient, l'aliénaient déjà, dans un imaginaire familial générateur de confusion, sur l'impensé duquel l'on pourrait d'ailleurs s'interroger.

Mais au-delà de ce fait temporel, hasardeux d'une vie qui s'achève, en même temps qu'une autre apparaît, le *coup de dé* ne serait-il pas dans la façon dont se sera inauguré la rencontre de cette mère et de son enfant ?

Certes, il y a, par chance pour Estelle, la joie manifeste de son père qui lui transmet son nom de famille, et dont le métier, situé du côté de ce qui préserve la vie, contribuera à faire bord à ce fond tourmenté et obscur des relations mère-fille.

Mais pourtant ce père ne pourra pas empêcher ce que Lacan proposait de nommer : un ravage.

Ravage. Ici le mot ne semble pas trop fort.

Un lapsus d'Estelle en séance viendra un jour en décliner l'une des formes :

« *Je suis née cinq jours après le décès de ma mère.* »

Ravage aussi avec le prénom qui finalement sera choisi pour cette petite fille.

Les parents s'étaient préalablement accordés sur un prénom qui faisait mémoire dans les deux lignées, et qui leur plaisait.

Mais au dernier moment, contre la volonté du père qui finira, hélas, par accepter, la jeune maman impose...le prénom de sa mère décédée : Estelle !

Que donne-t-elle là, par ce revirement de dernière minute, à son enfant ? Sans doute ne le sait-elle pas tout à fait.

Comment Estelle pourrait-elle ne pas avoir perçu, enregistré dans son être le plus intime les aléas de ce choix, les résonnances de ce prénom-là ?

Comment son élan vers la vie, dont Winnicott fait le fondement et la source dynamique de la créativité, pourrait-il ne pas en être marqué ?

Dans *L'Amatride*, Michèle Montrelay rappelait le caractère décisif de l'acte inaugural de la nomination.

Décisif pour l'enfant, mais aussi pour ses géniteurs.

Le nom donné à la naissance assigne une place au nouveau-né au sein d'une communauté, dans sa famille, dans sa généalogie, mais plus largement dans le monde auquel il aura à faire face. Il orientera son identité sa vie durant.

Le nom reçu consigne, écrit-elle, « *la caducité du lien substantiel fœtal* ». Il re-ferme, pour une part, une part seulement - c'est d'importance - « *le gouffre* » ouvert pour la mère par la perte de la vie fœtale. Une mort fœtale pour le nourrisson aussi.

Ce temps structural est ainsi précisé :

« *A l'événement charnel de la rupture du cordon, vient correspondre l'événement symbolique de la nomination qui fait sortir, par le tranchant du nom, de la nuit organique.* »³

Certes, Estelle est sortie de la nuit organique, et une place lui est bien assignée dans le monde symbolique des humains, mais l'on peut se demander si le tranchant de la nomination ne serait pas, en l'occurrence, quelque peu ébréché.

Car cette loi structurale, instaurée par le nom, destinée à garder l'enfant, puis l'adulte à venir, d'une aliénation à l'autre, et de la mort psychique, pourra-t-elle, ici, assumer son office ?

La surcharge imaginaire, pour la mère surtout, de ce prénom-là, quel champ de forces viendra-t-il instituer pour Estelle ?

Ce nouage entre la loi, l'Autre, et le corps, sur lequel M. Montrelay s'arrête, s'effectue à la lumière trop vive d'un deuil maternel encombré, suractivé, manifestement, par trop de résonnances venues, on peut le soupçonner, du plus lointain d'une histoire qui se transmet dans la lignée maternelle, et peut-être aussi dans celle du père qui cède sur son désir, devant l'affliction de son épouse.

Une histoire qui, avec la brutalité aveuglante et soudaine d'un trop de lumière, vient élire ce prénom-là : Estelle.

³ Michèle Montrelay, *L'Amatride* p.43-44. *Invention du féminin*, Éditions Campagne première/colloque 2002.

Estelle, point d'inscription métonymique d'un destin de mort avec lequel celle qui est par là dénommée, aura à lutter, corps et âme.

La mère d'Estelle semble avoir dû faire face à trop de pertes en même temps, empêchant leur symbolisation, et leur conférant un poids de réel.

Cet excès creuse un vide, un trou, aspirant vers l'infini d'un vide angoissant, et la mère et son bébé.

Michèle Montrelay nomme celui-ci « *vide-trou* ». C'est un « *trou inabordable, néantisant* »⁴.

Un gouffre auquel aucune ombre ne vient faire barrage, limite. Il ne pourra donc pas être métaphorisé et changé en un vide d'une autre nature.

Car toutes les formes de vide ne se ressemblent pas.

Jouant sur le paradoxe, elle propose d'appeler, par contraste, cette forme différente de vide, un « *vide-plein* ».

Celui-ci peut s'emplir, se dynamiser, de la force d'un désir Autre qui, le traversant, permet son appropriation.

Ne sommes-nous pas, au-delà de la différence de formulation, dans la proximité des descriptions faites par Winnicott, lorsqu'il montre quelle subtile dialectique, de découverte et de destruction préside à la trouvaille qui permet à l'objet sein de se constituer, et de tenir, de façon stable et permanente.

Là se tient pour lui, le seuil de toute créativité. Là se joue la possibilité, ou non, de s'avancer ensuite vers la découverte et la construction des formes originales, uniques, que notre « *génie* »⁵ portera à l'existence.

La créativité : « *Donner vie. Bring to existence* », peut-on lire dans *Conversations ordinaires*.⁶

Que la mère d'Estelle, submergée par trop de pertes, n'ait pu donner à sa fille une Ombre protectrice, et soit entrée dans un deuil pathologique, une petite scène dont Estelle fut maintes fois la spectatrice sidérée, et dont elle a souvent parlé en séance, vient le confirmer.

⁴ Ibid, p.45.

⁵ « *Le génie d'un être, d'un lieu, d'une langue etc... c'est ce qui est le plus lui-même : l'ensemble de ses dispositions, de ses ressources, aptitudes les plus remarquables.* » Lieux et génies, p.115 Confrontation N° 10.

⁶ D. W. Winnicott. Vivre créativement, *Conversations ordinaires*. p. 57. Folio essais.

Sa mère va chercher une paire de gants ayant appartenu à sa mère, et soigneusement conservée ; elle en prend un, souffle dedans afin de lui redonner forme, et lance, affligée : « *Quand j'ai perdu ma mère, j'ai tout perdu.* »

Tout, vraiment ?

Sa fille, nouveau-né ? La jeune maman qu'elle est alors devenue ? Son mari ?

Oui, il le semble bien, pour une large part.

D'ailleurs, dans la famille, « *il ne faut pas le dire, mais tout le monde le sait bien, sa mère n'a jamais pu s'occuper de sa fille.* »

Même des années plus tard, alors qu'Estelle est devenue adolescente, c'est le grand-père maternel - qui retrouve tellement son épouse dans les traits et le mode de présence de sa petite fille - qui s'installe à la place de sa mère, et prend soin d'elle au quotidien, entérinant le retrait du père.

Lorsqu'elle évoquait la scène des gants, cette femme de presque 50 ans retrouvait, à ces moments-là, la voix d'une toute petite fille.

La discordance sonore et temporelle de ces mots : « *ma maman* », accompagnés d'une grande émotion, en disait long.

Car cette maman, elle semblait ne l'avoir jamais trouvée, sans renoncer pourtant à la certitude qu'il lui soit possible, un jour, de rencontrer celle dont l'absence et la recherche toujours vaines, ne faisaient que susciter toujours plus cette idéalisation dont Estelle était captive.

Une maman qu'elle avait dû, très tôt, tellement désirer pouvoir consoler. L'affection désolée qui résonnait dans sa voix, laissait entendre une sollicitude toujours mise en échec, mais cependant encore vivante.

Une ombre est présente, ici. Une ombre sur la créativité d'Estelle autant que sur sa mère.

Non pas l'Ombre, positive et protectrice, comme peut l'être celle procurée par l'abri bienfaisant des ramures d'un arbre en plein soleil - pour imager le sens proposé par Michèle Montrelay - mais cette ombre de la mélancolie dont nous parle Freud.

« *L'ombre de l'objet s'est étendu sur le moi* », écrivait-il dans *Deuil et mélancolie*.

Deuil mélancolique, en effet, de cette maman inconsolable, encore tant d'années après le décès de sa mère.

Il n'a pu que mettre en grande difficulté, voire rendre impossible, sa capacité à entrer dans ce temps de « *préoccupation maternelle primaire* », dont Winnicott nous dit qu'il correspond à un travail « *très particulier, qui consiste à*

s'adapter aux besoins de son enfant » à « une identification – consciente, mais aussi profondément inconsciente – de la mère à son enfant. »

De ce stade d'hypersensibilité partagé par la mère et son bébé dépendra, ou non, ajoute-t-il plus loin dans cet article, le « *sentiment continu d'exister* » du petit enfant.⁷

L'absence de ce temps si essentiel « *dès la période la plus primitive* », signerait un « *mauvais départ dans le monde* », peut-on lire dans ses *Conversations ordinaires*.

Le fondement de la créativité, Winnicott y insiste en bien des textes, réside dans cette certitude d'être bien vivant, qui engendre peu à peu ce « *sentiment d'être soi* », d'où va résulter la possibilité d'avoir confiance. L'espace potentiel, et plus tard l'élaboration de la rencontre avec l'autre, y trouvent leur source.

Estelle n'est pas psychotique. Toutes ces étapes décisives du début de la vie, n'ont pas été complètement inexistantes. Elle les a traversées, sans y fracasser son identité.

Oui, mais à quel prix ?

En y laissant quelles plumes ?

Ses propos, le rythme et la tonalité de sa parole en séance, faisaient trace de ce double et paradoxal mouvement dont Marguerite Duras fait l'être même de Lol. V. Stein : apparaître dans le mouvement même où s'effectue la disparition.

Comme si, pour Estelle, toute forme de présence s'accompagnait d'un devoir de retrait. Comme si tout élan de vie, tout projet, ayant à peine franchi le seuil décisif de la *Bejahung*, se trouvait très vite mis en danger, avec la nécessité de s'effacer, ou dans une moindre mesure, de s'estomper, pour entrer dans un état de suspens, ou plutôt d'indistinction. État où plus rien ne peut alors se laisser identifier, reconnaître, et encore moins réaliser.

Cet élan qui surgit pour se déliter, parle d'une expérience première de discontinuité, et questionne aussi sur les aléas de la vie fœtale, comme sur les moments initiaux de l'existence d'Estelle.

Si, dès la naissance, l'état symbiotique dans lequel « *l'enfant est la mère et la mère l'enfant* », est soumis à trop d'interruptions, si l'empathie de la mère, les soins qu'elles prodiguent à son bébé, ne présentent aucune stabilité, comment le narcissisme primaire de celui-ci pourrait-il ne pas en porter la trace ?

Comment, plus tard, le sort que nous réservons à nos désirs pourrait-il ne pas en garder le sceau ?

⁷ D. W. Winnicott. *La préoccupation maternelle primaire*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Éditions Payot, p. 169 et 171.

Lorsque Lacan, dans le Séminaire *Encore*, avance que l'hystérique ne peut soutenir son désir que sur le mode de l'insatisfaction, il décline là, me semble-t-il, une figure particulière de l'empreinte que peut laisser dans le temps, la découverte incompréhensible et douloureuse de la discontinuité excessive des états émotifs de celle à qui nous devons la vie.

Pour Estelle que s'est-il joué dans ces moments initiaux ?

Sa mère, si profondément endeuillée, a-t-elle pu s'avancer vers son enfant ?

Qu'est-ce qui prenait le dessus : la joie d'avoir à son tour donné la vie, avec la promesse d'entrer ainsi dans un temps ouvert, joyeux, inédit, en devenant mère ?

Ou la tristesse, la douleur, l'accablement de perdre, celle dont elle n'avait probablement jamais pu assez se séparer, et sur qui elle pensait certainement s'appuyer à ce moment clef de son devenir ?

Cette mère dont elle avait certainement partagé au cours de sa grossesse, tant d'états psychiques anciens et réactivés, mais inconnus d'elle, et d'autant plus envahissants, a-t-elle pu s'adresser à sa fille, lui parler de cette grand-mère brutalement soustraite à la vie, de la douleur et du désarroi qu'elle en éprouvait ?

Autant de questions destinées à rester ouvertes.

Elles invitent cependant, dans cette démarche archéologique analogue à celle du psychanalyste, soulignée si justement par Freud, à essayer de reconstituer ce qui fut alors vécu par Estelle au début de sa vie.

Celle-ci a dû très certainement être soumise à l'expérience incompréhensible, étrange, de la succession et de la multiplicité d'états émotifs divergents, de sa mère. De signes d'intérêt, puis de désintérêt ; de marques de présence et de retrait confinant à l'absence. De rire et de larmes peut-être.

Une alternance trop grande, sans doute, pour favoriser chez Estelle l'émergence de repères stables, unifiés, pour découvrir sereinement le monde qui l'entourait.

D'autant, qu'il faut compter, nous rappelle M. Montrelay, non pas seulement avec « *le visage-miroir* » de la mère⁸, mais aussi avec tous les signes qui accompagnent son mode de présence.

« La voix d'un parent, sa façon d'être, son aspect etc., signifient l'événement que l'enfant déchiffre inconsciemment et organise à son »

⁸ D.W. Winnicott. *Jeu et réalité*. Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant, ch IX, p. 153 ? Editions Gallimard.

tour. (...) Rien n'empêche de soutenir qu'un ton de voix, un toussotement, une façon de se sentir coincé dans les gestes et les vêtements, ou bien tout autre trait saillant et signifiant se trouve capté, enregistré à jamais par le nourrisson, tout cela en un instant. »⁹

Les informations ainsi transmises à l'enfant, avec leur richesse et leur précision, débordent les quelques signes auxquels on peut supposer que celui-ci s'est identifié.

Cette notion d'information, est peu en usage dans le vocabulaire habituel des psychanalystes.

Michèle Montrelay note que, pourtant, avec l'hypothèse de la compulsion de répétition, Freud avait élargi l'acception du terme inconscient, pour en faire non plus seulement « *un ensemble refoulé de représentations mais une puissance d'information qui, en tant que telle implique du non-dit* »¹⁰.

Nous sommes loin ici de l'usage si banalisé, tellement affaibli, de ce terme d'information. Entendons le au plus près de son étymologie, comme ce qui donne forme.

D'où l'intérêt de reprendre la distinction proposée par le physicien auquel nous renvoie l'article *Lieux et génies*, O. Costa de Beauregard, entre une « *information-connaissance* », et une « *information-organisation* ». C'est évidemment cette dernière qui nous importe maintenant.

Les formes que prend notre existence, par exemple nos paroles, notre comportement, notre corps, nos symptômes, constituent autant de lieux où viennent s'inscrire un ensemble d'informations qui nous organisent.

Ces informations peuvent surgir d'événements récents et/ou « *venir de la nuit des temps* », créant une sorte de va et vient entre le plus proche et le plus lointain, entre notre espace de sujet, et ce qui relève de l'Autre.

Par elles, un champ de transmission se constitue, qui achemine jusqu'à notre être le plus intime ce que nous transmet notre histoire généalogique.

Une combinatoire est ainsi constituée, où se mêlent structure et histoire. Cette distinction classique perd du coup l'importance qu'on lui a souvent donnée.

Les affects y ont leur place. Ces affects, liés à ce qu'ont vécu ceux qui nous précéderent, se transmettent à nous, sans représentation possible, dans un mode d'organisation qui leur est propre.

⁹ Michèle Montrelay, *Lieux et Génies*, p.113. Revue *Confrontation* N° 10, Éditions Aubier.

¹⁰ Ibid, p. 114.

Le réseau de signes formé par la langue, la géographie, l'histoire sociale, familiale ouvre certaines voies, en ferme d'autres. Mais mieux vaut ici parler, pour plus de précisions, de chaînes maternelles signifiantes.

Celles-ci ne seront pas, pour l'essentiel, transformables. Elles s'articulent au refoulement primaire, avec la fixité qui en résulte.

Ce sont elles qui présideront au déploiement, ou non, des formes de créativité de l'enfant, puis de l'adulte, inscrit d'emblée dans ce champ de transmission où les dés sont jetés une première fois.

Champ flottant au sein duquel tentent de se réactiver les traces ancestrales, qui toujours, « *comme dans le drame antique* », cherchent « *indéfiniment dans un présent anhistorique.* »¹¹, à se manifester.

Mais que se passe-t-il lorsque - pensons à l'histoire d'Estelle - trop de transmissions intergénérationnelles viennent envahir cet « *être-deux-dans* », selon l'expression inventée par Michèle Montrelay, pour désigner le lieu de ce couplage de la mère et de l'enfant porté en elle ?

Un excès d'informations ne peut-il venir faire obstacle à ce lien primordial qui antécède la naissance ?

Si rien ne vient faire limite à la manifestation active de ces traces ancestrales, si l'Ombre manque, le danger existe d'une mise en difficulté, voire d'un péril, pour l'organisation psychique et corporelle de cette vie future.

N'est-ce pas à une telle absence d'Ombre, ou formulé autrement, à une excessive sur-activation de ce champ de transmission, qu'Estelle et sa mère ont eu affaire ?

Prenons une métaphore maritime. Lorsque trop de courants marins s'activent, s'entrecroisent, gagnent en puissance, « *augmentant la puissance du champ* », lorsque la mer se déchaîne, difficile de ne pas être emporté dans les tourbillons, et même parfois de garder la vie sauve... Edgar Poe, dans l'une de ses *Nouvelles histoires extraordinaires*, *La descente dans le Maelström*, nous donne à imaginer, dans un contexte différent, la situation de péril que provoque l'absence d'Ombre.

L'on touche ici à La question du refoulement ; le refoulement dans toutes ses modalités, secondaires et primaires.

Il constitue « *le nerf de la pensée comme du désir* », rappelle M. Montrelay, reprochant, au passage à Jung, de n'avoir pas fait place à cette question si décisive pour l'inconscient.

Dans la discussion à l'E.F.P. qui avait suivi son exposé sur la phobie de Louise, elle avait précisé qu'il s'agissait pour elle « *une fois de plus de relancer*

¹¹ Ibid., p. 113.

l'interrogation sur ce qu'il en est des structures où ça ne fonctionne plus au niveau du refoulement, et où quelque chose du refoulement secondaire étant raté, n'arrivant pas à se constituer, on est obligé de repasser toujours par le problème du refoulement originaire. »¹²

Refoulement originaire dont elle précise, un peu après :

« le refoulement primaire, c'est à dire le trauma... tout se passe comme s'il y avait nécessité, à chaque fois, de repasser par une sorte de corps à corps traumatique, ou plutôt de remise en jeu perpétuelle du trauma primaire entre la mère et l'enfant. »

Dans l'histoire d'Estelle entendons aussi ce trauma primaire entre la grand-mère d'Estelle et sa fille, et sans doute aussi bien entre cette dernière et des éléments traumatiques antécédents, non représentés et appartenant à une histoire non dite, voire inconnaissable de manière directe.

Nous avons là, me semble-t-il, une mise en perspective possible de la question que mes deux discutantes, Mireille Faivre et Véronique Trébuchet, m'avaient transmises de votre part :

Avec quoi la mère fabrique-t-elle de l'ombre ?

Fabriquer de l'Ombre ?

J'aimerais déplacer un peu cette formulation en l'articulant à la clarification de la notion d'Ombre faite par Michèle Montrelay dans l'exposé intitulé : *Le sexe du psychanalyste*.

« ...l'Ombre n'est pas la mère. Elle s'actualise au contraire comme ce qui donne corps non à sa mort, mais à l'infini de sa défaillance, lequel, pour ainsi dire, enveloppe l'infini vertigineux de l'Autre. »

« *L'infini de sa défaillance* », ne nous renvoie pas du tout à l'espace techniciste d'une fabrication, d'un acte dont le sujet serait identifiable, mais à un phénomène d'un autre ordre, plus difficile d'ailleurs à penser.

Les précisions qui suivent, dans ce même article, éclairent davantage la nature et le surgissement de cette Ombre protectrice, d'autant qu'elles éliminent aussi une possible mise en accusation, par trop simplificatrice, de la mère d'Estelle.

Si sa fille ne parvient pas à véritablement entrer dans l'espace de sa créativité, et pas non plus à transmettre elle-même la vie, ce n'est pas qu'elle ait eu une mauvaise mère, ou plus encore qu'elle ait eu affaire à la cruauté mélancolique

¹² Lettres de L'E.F.P. N° 19. Congrès de Strasbourg 1976, p.149.

de celle-ci. C'est bien plutôt que de trop forts courants traversaient tumultueusement l'histoire familiale sur des générations, sans possibilité pour sa mère de faire limite à leur puissance chaotique, et pour des raisons qui sont d'ordre inconscient.

Voici ces précisions :

« J'ai été frappée par une chose : ce terme d'Ombre est entendu souvent exactement dans le sens inverse de celui que je lui donne. Quand je parle d'Ombre, on voit surgir une figure toute-puissante, ténébreuse de mère archaïque. Tout se passe comme si on ne pouvait pas entendre que L'Ombre précède la mère ; qu'en un point de la structure, là où la défaillance de la mère a lieu, - et prend corps, s'origine tout processus symbolique. »¹³

Donc aussi, toute possibilité de créativité.

Castrations symboligènes, refoulement originaire, mis en défaut chez la mère, perturbent ou empêchent que se constitue le champ flottant de cette Ombre protectrice, à l'abri de laquelle nos désirs, nos élans vers des formes de vie originales peuvent être portés par nous jusqu'à « *venir au monde* », pour emprunter à Mireille Faivre le titre de son dernier recueil de poésies.

Inscrire la créativité dans le champ flottant de l'Ombre, l'articuler à la question du refoulement primaire, c'est en déplacer l'épicentre par rapport à ce que nous en propose Winnicott.

Pour lui, le moment décisif de notre capacité créatrice appartient à l'aire potentielle, et à l'espace du jeu qui en résulte. Sans ignorer bien sûr, qu'en de nombreux passages de ses textes, il se montre attentif à la nécessité de tenir compte de ces temps qui antécèdent la constitution de l'objet ; à la vie fœtale aussi par conséquent.

En témoigne par exemple cette remarque :

« ...une étude approfondie de la fonction de la mère dès la période la plus primitive me semble manquer. »¹⁴

Ainsi, l'émergence, l'accomplissement de notre créativité, l'invention de ses formes, pouvant aller jusqu'à l'œuvre, ou encore son émergence puis sa brusque et soudaine interruption - pensons à Rimbaud - ont à voir avec notre exposition plus ou moins tamisée par cette Ombre qui vient faire limite à ce qui a pu être senti, pensé, refoulé, par des ancêtres exigeant toujours leur dû.

¹³ Lettres de l'Ecole, N° 22. Mars 1978. Journées de Lille, 23-25 septembre 1977, p.143.

¹⁴ D.W. Winnicott, *La préoccupation maternelle primaire*, p. 171, De la pédiatrie à la psychanalyse. Editions Payot.

Ombre et créativité ont bien parties liées. De l'une et de l'autre, l'on peut dire qu'elles sont au fondement de la vie psychique et de son organisation

Si, comme il nous est proposé de le penser, « *la naissance n'introduit pas de rupture complète, loin de là, entre l'organisation instaurée par le refoulement originair et celle de type fœtal* »¹⁵, alors la créativité et ses destins ne sont pas séparables de la résonance de ces traces anciennes qui traversent les générations et viennent « *se tisser à notre chair, devenir nous* »¹⁶. »

Se tisser à notre chair ? Devenir nous ?

Comment parvenir à cerner cette dynamique des traces qui semble aller jusqu'à interroger ce que nous inscrivons dans la notion de sujet individué ?

Comment parvenir à penser l'existence de ces « *corrélations entre des zones apparemment distantes, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps* »¹⁷ auxquelles nous confronte la transmission entre générations dont nous ignorons souvent presque tout ? Corrélations qui ne manquent pas de se faire entendre aussi dans les séances d'analyse.

Il semble bien difficile d'y parvenir sans prendre en vue ces champs dits « *flot-tants* ».

Ce mot, flottant, peut ici surprendre, dans un contexte différent de celui auquel Freud nous a rendu attentif.

Nous le savons ce qualificatif caractérise sous sa plume, cette forme si particulière d'écoute de l'analyste, indissociable de la règle de la libre association.¹⁸

Michèle Montrelay, quant à elle, remarque :

« *Se tenir dans l'attention flottante n'est pas si simple* », mais « *les transformations essentielles n'ont pas lieu si dans une cure vous ne pouvez pratiquer cette attention-là.* »¹⁹

Ce sont ces deux règles fondamentales qui ouvrent la possibilité de faire jouer dans la séance cet espace-temps de l'inconscient, et qui permettent, dans le champ flottant du transfert ainsi constitué, « *cette distribution particulière du si-gnifiant* », à laquelle l'analyste se doit d'être ouvert.

¹⁵ Michèle Montrelay *Entretien. La portée de l'ombre*, éditions des crépuscules, p. 70-71.

¹⁶ Ibid, p.74.

¹⁷ M. Montrelay, *Lieux et génies*, p.122.

¹⁸ Voir aussi sur ces deux règles fondamentales, l'exposé de Monique Tricot dans le cadre des travaux du Cercle Freudien: *Dissymétrie association libre- attention flottante*, en 1989.

¹⁹ Michèle Montrelay, *Aux frontières de l'inconscient freudien*, p.30. *Confrontation* N° 6.

Le lieu du transfert est dans la cure, ne l'oublions pas, ce milieu particulier où se passe la transmission, où se réactivent les informations qui circulent entre les générations.

D'autres questions s'imposent alors :

Comment l'énergie psychique se distribue-t-elle ?

Quel est ce type particulier de circulation du signifiant qui caractérise tout champ flottant ?

Autant d'énigmes à ne pas balayer avec impatience, si nous voulons approcher plus adéquatement ces champs flottants que sont, l'Ombre, la vie fœtale, « *l'être-deux-dans* », l'espace du transfert lui-même, la créativité tout autant.

Elles pourraient donner lieu, est-il rappelé dans *Lieux et Génies*, à « *une physique du signifiant dont il reste presque tout à dire.* »²⁰

Une physique, et non une logique.

Que nous soyons conduits sur le terrain des sciences de la matière pour penser plus finement l'espace psychique, ne devrait pas nous surprendre.

N'est-ce pas, d'ailleurs, pouvoir appréhender différemment l'ordre du corps, de nos corps parlants ?

C'est aussi poursuivre dans l'orientation des recherches de Freud.

Les travaux des physiciens constituaient, pour lui aussi, un repère essentiel.

Les modèles de la thermodynamique lui avaient été précieux pour penser l'énergie pulsionnelle.

C'était déjà vouloir ne pas enclaver l'inconscient dans le domaine de la seule psychologie.

Mais il y a plus. Souvenons-nous de l'une de ses ultimes notes :

*« Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions a priori de l'appareil psychique selon Kant. La psyché est étendue, n'en sait rien. »*²¹

Cette note est souvent citée, mais trop vite laissée de côté.

Si nous cherchons à en déplier la portée, et, pour mieux en entendre les enjeux, à accepter de risquer nos pas jusqu'à des concepts moins familiers, nous

²⁰ *Lieux et Génies*, p.119.

²¹ S. Freud, Note 22, VIII, *Résultat, idées, problèmes*, Tome 2, p.288 Éditions P.U.F.

pourrions alors être conduits jusqu'aux paradoxes de la physique quantique sur l'espace et le temps, comme nous le propose Michèle Montrelay.

Car il y a une analogie, souligne-t-elle dans plusieurs de ses articles, entre les phénomènes étudiés par les physiciens des Quanta, et ceux qui relèvent de l'inconscient.

Suggérer une telle démarche aux psychanalystes, c'est une invite à lâcher le recours au déterministe, et à rompre avec la recherche de causalités²². Les découvertes des micro-physiciens mettent aujourd'hui à notre disposition d'autres concepts, éclairants pour l'analyste aussi, que ceux qui nous étaient devenus familiers.

Certes, il ne s'agit pas d'attendre de cette analogie l'énoncé de vérités ultimes. La physique quantique, « *c'est un modèle parmi d'autres* », rappelle Michèle Montrelay. Voire un « *espace de fiction* ».

Une façon « *d'attraper le réel par un autre bout.* »²³

L'enjeu est de s'ouvrir à des représentations de l'espace et du temps, qui ne relèvent plus de ce cartésianisme auquel nous sommes tellement habitués.

Envisager que l'espace ne soit pas plan, mais qu'il se recourbe, qu'un point ne contienne pas que lui-même, mais une infinité d'autres, que chaque partie de l'espace se soit plus impénétrable et séparable des autres (partes extra partes), c'est se donner la possibilité d'accéder à la pensée du « *tout se tient* », sur laquelle Michèle Montrelay met l'accent.

Les mots qui viennent à l'esprit dans la séance d'analyse, les réseaux complexes des souvenirs - pensons à Proust - nous obligent à rompre avec les linéarités simplificatrices.

Celles-ci appauvrissent le champ du langage et empêchent d'entendre ce qui porte notre parole, et aussi tout ce qui vient se jouer, se rejouer, dans la trame d'une histoire singulière, dont les événements les plus personnels se tissent avec ce qui n'est pas nous, et dont souvent nous ignorons la présence active.

Si toutes les dimensions du temps sont contemporaines les unes des autres, le passé n'est plus derrière nous, et comme le dit le micro-physicien italien Carlo Rovelli, on peut télégraphier dans le passé, ou à l'inverse, recevoir un message pressant de l'un de nos ancêtres.

²² Lacan, dans l'ironie de son propos devenu célèbre, « *il n'y a de cause que de ce qui cloche* », n'allait-il pas dans le même sens ?

²³ M. Montrelay, *Lieux et génies*, p. 120.

Ce que les plus inconnus de nos aïeux ont pu vivre, ou vouloir vivre, n'est pas devenu lettre morte, mais peut se présenter comme une force vive, actuelle, qui infléchit notre présent.

Estelle et sa grand-mère ne se sont jamais rencontrées, et pourtant, à entendre autrement l'espace et le temps, l'on peut dire qu'elles sont contemporaines l'une de l'autre, qu'elles partagent des émotions, des certitudes peut-être, qui sont en même temps présentes et absentes, venant traverser la vie de cette petite fille en se feuilletant, se démultipliant, dans un espace d'existence qui n'a plus rien de cartésien.

Cette non-séparabilité, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit, est « *la caractéristique la plus profonde et la plus originale de la physique quantique* ».

Voici comment Etienne Klein, nous en expose le ressort :

« ... dans certaines situations très particulières deux photons qui ont interagi dans le passé ont des propriétés que leur distance mutuelle, aussi grande soit-elle, ne suffit pas à séparer. Ils constituent un tout inséparable même lorsqu'ils sont très éloignés l'un de l'autre : ce qui arrive à l'un des deux, où qu'il soit dans l'univers, est irrémédiablement intriqué avec ce qui arrive à l'autre photon dans un autre lieu de l'univers, comme si un lien quantique, immatériel et instantané, les tenait ensemble. »²⁴

Voilà de quoi éclairer ce qui peut se jouer, non seulement entre des photons, mais entre les membres de lignées générationnelles. Et c'est aussi une autre approche du transfert qui devient possible, comme nous y achemine l'exposé *Le double statut, flottant et fragmentaire de l'inconscient*.²⁵

Cette non-séparabilité n'est pas sans danger, si l'Ombre, dont la fonction est de faire limite à trop d'activations des traces ancestrales, manque.

Et tel est bien le cas dans la psychose, comme le souligne Michèle Montrelay.

D'où l'importance de ne pas laisser le bébé seul avec ses ressentis.

Car alors « le voici transparent à l'infini d'un passé ancestral qui l'anéantit. Si à son vécu sensoriel et moteur, celui de la mère répond inconsciemment, en fonction des mouvements, des ressentis archaïques inhérents à sa propre histoire, mais aussi en fonction de son statut d'être parlant, alors ceux de l'enfant s'organisent, non pas seuls, mais en couplage avec l'autre, sa mère d'abord. »²⁶

²⁴ Etienne Klein, *Petit voyage dans le monde des Quanta*. P. 117, Champs Flammarion.

²⁵ Michèle Montrelay, p.85 à 101. Colloque de Tsukuba : Sciences et symboles, les voies de la connaissance, 1986.

²⁶ M. Montrelay, *Chemins traversiers*, p.74, éditions des crépuscules.

Estelle n'a pas été mise dans cette situation d'être totalement transparente à l'infini d'un passé ancestral, qui provoque l'explosion psychique.

Couplage avec sa mère il y a bien eu, mais dans des modalités qui ne l'ont pas assez protégée, et n'ont pas assez fait limite à un excès de solitude.

La créativité d'Estelle fait mémoire de ces traversées premières.

Si comme l'écrit Winnicott, « *Le symptôme d'une vie non créative est le sentiment que rien n'a de sens, que tout est vain et indifférent.* »²⁷, alors il faut dire que la créativité est bien présente, chez Estelle.

À l'école, elle est une élève brillante. Ensuite elle réussit bien les études supérieures auxquelles elle aspirait. Elle se présente comme une jeune femme qui mène bien sa vie professionnelle, et elle se révèle capable de faire face, avec courage, à ce qui peut la mettre à l'épreuve.

Sauf que.

Oui, sauf que, peu de choses semblent pouvoir, dans sa vie, dans ses projets surtout, aller jusqu'à leur accomplissement.

Elle se souvient d'ailleurs, qu'enfant, lorsqu'on lui offrait dînette ou panoplie de déguisement, très vite, elle ne savait pas quoi faire.

Impossible de se projeter dans un scénario imaginaire, de se couler dans un rôle et d'en jouer. Alors elle repliait tout.

Des années plus tard, elle parvient à quitter le minuscule appartement où elle pouvait difficilement se retourner, et après la découverte joyeuse et pleine de projets, pour s'installer vraiment dans cet autre espace, elle n'y arrive pas.

Longtemps après son emménagement, elle vit encore « dans ses cartons ».

Créativité empêchée, puisque ce mouvement dans lequel s'affirment la vie et le désir, échoue à toucher au but, reste en attente, se suspend dans une forme d'indétermination.

L'un de ses désirs les plus chers, plus encore que de changer de métier pour devenir psychanalyste de petits enfants, c'est d'écrire.

Elle en parlait souvent, et il me semble qu'il y avait là ce qui la tenait debout, même lorsque bien des choses vacillaient autour d'elle.

Elle s'était inscrite dans un atelier d'écriture ; on y remarque son style « très particulier », on l'encourage à poursuivre. Mais très vite, elle cesse, sans raisons repérables, d'y aller.

²⁷ D.W. Winnicott, *Conversations ordinaires*, p.72.

Elle se met alors à acheter, sur un mode presque compulsif, d'élégants stylos, des cahiers faits de papier dont elle apprécie le grain, les nuances de blanc, la couverture.

Mais elle peut seulement parvenir, de temps en temps, à les disposer sur sa table d'écriture sans parvenir à se lancer.

Pages blanches. Pages mortes ?

Elle ne peut ouvrir pour elle cet espace intérieur où elle se dirait, je reprends la formulation de Winnicott : « *Tends la main et la chose sera là, pour toi, pour que tu t'en serves, pour que tu l'abîmes*²⁸. »

Il manque à Estelle cette forme d'agressivité où l'on peut se séparer suffisamment de l'objet jusqu'à l'attaquer, sans en être démesurément coupable ; où l'on s'octroie ce pouvoir de l'abîmer, et même de le détruire, sans craindre de faire tout disparaître autour de soi. Où l'on peut aussi garder confiance dans la stabilité, la continuité de soi, et du monde autour de soi. Où l'on sait être en mesure de faire ressurgir ce qui semblait avoir disparu.

En d'autres termes, avoir gardé la trace de ces expériences fondatrices où la certitude de notre omnipotence ne faisait aucun doute.

Comme, par exemple, dans les moments hallucinatoires si essentiels du début de notre vie, lorsque se joue la rencontre/création des premiers objets, décrits en ces termes par Winnicott :

« *Au bout d'un certain temps, le nourrisson est prêt à découvrir un monde d'objets et d'idées, et la mère lui présente le monde au rythme où cette capacité-là se développe. Par ce moyen, grâce au degré élevé d'adaptation de la mère au début, l'enfant peut éprouver sa propre omnipotence, découvrir dans la réalité ce qu'il crée, créer et relier cela avec ce qui est réel. Résultat : chaque bébé commence par une nouvelle création du monde.* »

Avec l'humour que nous lui connaissons, il ajoute :

« *Et l'on espère que, le septième jour, il est satisfait et se repose.* »²⁹

Il faut avoir fait l'expérience de cette omnipotence, « *avant de repasser à Dieu cet exercice inconfortable* », avant de pouvoir, abandonnant l'illusion de la toute-puissance, « *adopter la position plus confortable de rouage* », accepter de compter avec le principe de réalité.

²⁸ D.W. Winnicott, *Conversations ordinaires*, p.72.

²⁹ Ibid. p.70.

Si nous ne commençons pas notre vie par cette expérience d'omnipotence, si trop d'obstacles sont venus la mettre en péril, alors notre capacité créatrice sera défaillante, et aura bien du mal à aller jusqu'à en élaborer des formes.

Sans doute faut-il, à la fois renoncer à l'illusion d'omnipotence, et aussi préserver en soi les traces de ces primitives expériences, avec la certitude confiante qu'elles avaient fait surgir, pour aller de la créativité à l'espace de la création.

Françoise Delbary-Jacarme.
Dijon, le 27 novembre 2021.

*

Débats

*

À propos du sexe des modernes

Alain Deniau

Ce livre important d'Éric Marty est un marqueur social pour notre époque. Il a pour objectif direct d'interroger les marges d'une sexualité hors normes comme phénomène social américain, production idéologique d'une mise en actes de "normes" sexuelles. Il est aussi une histoire comparative de la pensée philosophique contemporaine, en France, les *Modernes* de son titre, et le courant autour de Judith Butler, créatrice de la théorie du *genre*. Elle revendique de se situer dans la filiation de Michel Foucault. Pour elle, ce sont les normes sociales qui créent le genre. Son livre de référence *Trouble dans le genre*, dans une démarche psychosociale, affirme que la personne se conforme, dans la création de son identité sexuelle, à la pression sociale.

La thèse d'Éric Marty est de montrer, par une confrontation entre les écrits des *Modernes* et leur lecture par des philosophes américaines influentes, comment se crée une idéologie mondiale qui trouble l'ordre binaire de la sexualité naturelle. Déjà, les universitaires américains, invitant Lacan, Barthes et Derrida lors du Symposium de Baltimore d'octobre 1966, les avaient nommés structuralistes. Lacan, le premier, avait soutenu que le genre, création phénotypique, n'est pas inscrit dans les chromosomes mais qu'il est façonné par le désir et la logique du psychisme. Logique qui n'est pas binaire, homme / femme, mais qui doit inclure le Neutre, que Barthes nomme le degré Zéro, Derrida la *différance* et Lacan de son fameux "il n'y a pas de rapport sexuel". Le point Neutre structure l'inconscient. « L'élément Neutre est toujours isolé, *non relationnel*, au contraire des éléments positifs du paradigme linguistique. » écrit E. Marty (p.241). Cette logique du Neutre est sur le plan épistémologique comparable à celle qu'apporte le théorème de Gödel dans l'axiomatique, un écart logique et un point d'origine.

La démarche de Judith Butler prend appui sur les *Modernes* pour construire une classification des pratiques sociales des identités sexuelles, qualifiée de *théorie du genre*. Cette classification LGBT+ est construite à partir des comportements, c'est à dire de la norme mais aussi à partir du fantasme du « vrai

sexe ». Elle s'oppose ainsi à la démarche des *Modernes* qui fondent leur analyse sur la Loi, loi de la logique de la langue pour Lacan, loi de la prohibition de l'inceste pour Lévi-Strauss.

Ce livre très riche et très complexe établit l'espace d'un dialogue entre deux courants de pensée si divergents. Eric Marty porte son regard d'historien du contemporain en analysant leurs textes fondateurs et à partir des commentaires de « cas » issus de la littérature. Le travesti est le lieu de cette rencontre et de son décryptage. La Divine de Jean Genet, l'hermaphrodite Herculine Barbin dont les Mémoires retrouvées sont commentées par Foucault, *Sarrasine* de Balzac relue par Barthes sont ainsi le terrain de cet enjeu pour définir le « vrai sexe », que Marty qualifie de spectre « apparemment indépassable ».

Ce livre est passionnant malgré sa complexité. Il nous fait entendre quel fut le terreau intellectuel de la génération d'après 1968, comment se sont établis les échanges entre les grands représentants de la pensée contemporaine : Lacan, Barthes, Derrida, Deleuze et Foucault, avec à l'arrière plan la poussée des pragmatiques philosophes américaines. Elles n'allaient pas tarder à reproduire la pensée dominante du capitalisme en reprenant pour le *choix sexuel* le vocabulaire des DRH, par refus d'une *romanticization*, européenne, d'un romantisme subjectif, prêté aux Français, suspect de mener à une position subjective individuelle qui ruinerait la démarche sociogénétique. « Le mouvement LGBTQI est devenu depuis quelques années un espace conflictuel extraordinairement violent » « dans une rivalité mimétique sans fin. » (p.502) Violence exprimée dans une *surconstruction* du genre.

Ce qui démontre la permanence du sexuel comme une identité qui se fonde à partir de la norme et de la liberté d'exprimer, et de vivre socialement, le fantasme. C'est aussi l'effet d'un refus radical d'interroger son origine subjective, familiale et individuelle. Cette analyse d'Eric Marty dévoile les tensions violentes incluses dans la domination et la transformation des corps se revendiquant en tant que LGBT+ qui n'est pas sans se situer implicitement dans le vaste processus du *transhumain* comme accomplissement d'un biopouvoir.

La radicale différence des deux démarches fait entendre la violence de l'altérité culturelle exposée par cette confrontation théorique ce qui rend l'essai d'Eric Marty si important pour la compréhension des mouvements sociaux et culturels de notre postmodernité.

Alain Deniau

*

À propos du Sexe des modernes* (II)

Daniel Weiss

S'il se limitait à proposer une lecture critique de la « théorie du genre », l'ouvrage d'Éric Marty *Le sexe des modernes*, sous-titré « Pensée du neutre et théorie du genre », mériterait déjà une lecture attentive. Dans ce livre l'auteur montre en effet, en se référant avec précision aux sources, à partir de quels emprunts, de quelles transformations, de quelles approximations et de quelles erreurs, Judith Butler, la « *Queen of gender* »¹, a construit cette théorie.

Mais le plus important réside sans doute ailleurs. Ce livre nous propose en effet de traverser un certain nombre d'œuvres majeures de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, avec pour repère la question du sexe, et plus spécialement la question des « identifications sexuées ». Il s'agit en effet de montrer comment un certain nombre de penseurs, les « modernes », s'y sont pris pour questionner la bipartition sexuée, la subvertir, y introduire du « trouble »², ce, tout autrement que ne le fait la théorie du genre. Ces « modernes » ont marqué la pensée de l'après-guerre et continuent d'exercer une influence considérable.

French ?

Petit détail pas complètement anodin : ils sont tous français ; pas complètement anodin puisque les œuvres de ces auteurs ont servi à fabriquer ce qui s'est appelé outre-Atlantique la « *French theory* », corpus que Judith Butler a contribué à populariser, pour son propre usage. Et Marty nous montre comment il s'agit là d'un assemblage critiquable à plus d'un titre :

- Il suppose une apparente unité alors même que les travaux dont il s'agit sont le plus souvent très éloignés les uns des autres, si pas opposés. La plupart des auteurs concernés (pas tous) ont certes parfois été considérés comme « structuralistes », mais peu d'entre eux se reconnaissent dans cette désignation simplificatrice.

* Éric Marty : *Le sexe des modernes* – Pensée du Neutre et théorie du genre – Paris – Seuil - 2021

¹ C'est ainsi que Gayle Rubin « couronne » Judith Butler.

² Rappelons que *Trouble in gender* est le titre de l'ouvrage qui a fait connaître Judith Butler et la problématique du genre.

- Il opère un contresens sur un certain nombre de notions lues de manière extrêmement simplifiée, si pas simpliste, et souvent complètement fautive. Ainsi, par exemple, le concept lacanien de « forclusion » est interprété comme une exclusion discriminative des minorités, ou encore le titre la nouvelle « Devant la loi » de Kafka, que commente Derrida, est transformé en « Avant la loi »....
- Il fait un usage dévoyé des œuvres auxquelles il se réfère : celles-ci sont mises au service d'une conception psycho-sociologique du sujet, bien loin de celles qu'elles soutiennent effectivement.

Marty montre ainsi comment la théorie du genre va chercher une légitimation et une respectabilité intellectuelle chez des penseurs dont elle est en fait très éloignée. Ce qui l'inspire effectivement se trouve bien plutôt du côté des conceptions performatives du langage, développées par Austin et les tenants de la philosophie analytique. Le point de vue de Judith Butler et de tous ceux qui s'y réfèrent, en particulier les militants des mouvements regroupés sous le sigle LGBTQI..., prend beaucoup plus appui sur ce type de théorisations que sur les élaborations des penseurs français, très différentes et beaucoup plus complexes.

C'est l'occasion pour l'auteur de revenir de manière critique sur la pensée d'Austin et de souligner comment cette pensée, et, par conséquent, les théories du genre, sont en phase avec une conception entrepreneuriale du sujet, réduit au Moi souverain. Cette conception est beaucoup plus compatible avec le discours dominant actuel que celles auxquelles se réfèrent les modernes dont Butler prétend s'inspirer. Pour Marty, ce qui guide la conceptualisation du genre c'est une psycho-sociologie pragmatique, une théorie comportementale qui s'apparente au « *self empowerment* », autrement dit au « développement personnel ». Prétendument subversive, cette théorie apparaît plutôt « *main stream* ». Avouons, en tout cas, que son inspiration effective se situe assez loin des élaborations d'un Deleuze, d'un Derrida, ou d'un Barthes, sans parler de Lacan. Bref, rien de plus américain que la « *French theory* ».

Judith Butler a assuré une popularité considérable au signifiant « genre ». Reconnaissons qu'il n'est pas donné à tout le monde « d'inventer » ainsi un signifiant³ et de s'en faire un nom. Le concept existait avant qu'elle ne s'en empare : John Money ou Robert Stoller lui avaient déjà donné un certain relief, mais c'est elle qui est parvenue à lui conférer la portée qui est la sienne aujourd'hui, tout à la fois théorique et politique. C'est elle qui l'a fait rentrer dans la langue courante. En cela on peut parler d'invention. L'invention a peut-être échappé à son inventrice. Elle visait à rendre contingente, et en fin de compte à effacer, l'opposition duelle des sexes et les disparités sociales qu'elle produit. Y est-elle parvenue ? Rien n'est moins sûr. Là où il s'agissait de se défaire de l'opposition distinctive et des identités sexuées, on assiste plutôt aujourd'hui, avec la théorie du genre, ses diverses déclinaisons et ses effets, à une inflation des oppositions, des différences et des fixations identitaires ségrégatives.

Le genre travesti :

À la théorie du genre, Marty oppose la « pensée du Neutre ». Celle-ci représente une autre manière de démonter les identités sexuées, mais également de brouiller les voies établies du désir sexuel. Plus complexe, plus subtile, moins univoque que la théorie du genre, cette pensée prend pour point de départ une notion mise en avant par Roland Barthes et son « degré zéro ». Mais elle n'est pas UNE théorie proprement dite. On en retrouve la trace chez tout une série d'auteurs, à travers certains concepts, ou à travers certaines figures de fiction. La « pensée du Neutre » est plutôt un point d'entrecroisement entre différentes approches que chaque auteur décline singulièrement.

Avec cette pensée, il ne s'agit pas tant d'effacer le paradigme masculin/féminin que de le déstabiliser, et par là de déstabiliser l'assurance prise sur une identité sexuée, mais tout autant sur l'« orientation » du désir et sur les objets de celui-ci.

Il y a différentes manières de déstabiliser le paradigme. Par exemple avec la figure du travesti. Le livre y consacre un chapitre qui en développe les différentes versions, très diverses selon les auteurs. Marty distingue ainsi, textes à l'appui comme dans tout l'ouvrage, ses usages pluriels : lieu d'écriture d'un alphabet, pure combinaison de signes, chez les personnages du Kabouki qu'évoque Barthes, ou, très différemment, manière de rendre les frontières instables avec la « fille garçonnière » de Sartre, ou de s'y attaquer violemment avec les travestis du *Notre dame des fleurs* de Genet. Ces figures rendent indistinctes les identités sexuées mais aussi la différence entre homo et hétérosexualité. Leur pouvoir de monstration et la fascination qu'elle produisent sur les hétérosexuels les plus « *straight* », brouillent les repères les plus assurés. On peut également y voir une illustration, exacerbée et théâtralisée, de ce que soutient la psychanalyse : la dénaturalisation du phallus et la dimension de semblant des identifications sexuées. Judith Butler reprend cela à sa façon : « *All gender is like a drag or is a drag* »³. Cette formulation pourrait parfaitement résumer les effets structurants de l'œdipe sur les identifications sexuées tels que Freud et Lacan en rendent compte... pour peu qu'on n'y oublie pas l'inconscient...

Différentes versions du Neutre :

Mais la mise en question du paradigme masculin/féminin peut passer par d'autres voies que celle du travesti. Marty le montre à travers diverses figures littéraires et les commentaires auxquelles elles ont donné lieu. Ainsi la *Sarrasine* de Balzac, lue par Barthes : le personnage de Zambinella est au départ un

³ Ce que l'on pourrait traduire par « Tout genre est comme un travesti, ou est un travestissement »

ancien castrat, dont les représentations successives en femme par la sculpture, puis en Adonis (homme féminisé) par la peinture, et en sujet indéterminé par la photo, finissent par effacer l'appartenance sexuée. De même *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch, commentée par Deleuze et le concept de corps sans organes qu'il développe pour défaire le dispositif de la sexualité. Le Neutre vient déstabiliser le paradigme, et par là même troubler le désir, cela est souligné à différentes reprises et de diverses façons.

Barthes, Deleuze, Derrida, ont chacun leurs concepts propres pour penser le neutre : le « degré zéro » et différentes références littéraires et picturales pour Barthes (le sourire des œuvres de Léonard de Vinci), la récusation de la « castration » freudienne et de l'interdit symbolique ainsi que l'image de l'œuf originaire chez Deleuze, « l'hymen », la « double invagination », et bien sûr la critique du « phallogocentrisme » chez Derrida. Barthes lit Balzac et Léonard de Vinci, Deleuze Sacher-Masoch et Tournier, Derrida commente Kafka et Blanchot. À partir de ces lectures ils élaborent leurs propres concepts pour déstabiliser les évidences identitaires. Éric Marty lit et relie ces lectures. Et il invite ses lecteurs à retourner aux textes sources. Ce n'est pas là le moindre intérêt de son livre.

Foucault et la norme :

Un long chapitre très critique est consacré à Michel Foucault, l'un de ceux dont Judith Butler s'inspire principalement (ou dont elle croit s'inspirer). Pour Marty,

Foucault se distingue nettement des autres auteurs commentés. Il est celui qui, à partir du milieu des années 70 et de *L'histoire de la sexualité*, tout particulièrement de *La volonté de savoir*, a compris les enjeux de la postmodernité, avec la primauté de la norme et l'effacement de la loi. C'est l'occasion de reprendre un certain nombre d'aspects de sa pensée et de montrer en quoi, sans l'affirmer explicitement, il s'oppose à ses contemporains. Son immanentisme radical récusé toutes les théorisations qui privilégient le registre symbolique considéré comme référence transcendante. Dans le même mouvement, ce qui est par là-même critiqué, c'est la place prééminente accordée au désir, aussi bien par Deleuze (apparemment encensé par Foucault) avec sa conception du sexe et du désir affranchis de la castration, que par Lacan (jamais cité par lui) et à la façon dont il articule le désir à la loi.

Cette manière de dénoncer l'illusion libératrice attribuée à la psychanalyse et de considérer qu'elle constitue de fait un dispositif où s'exerce le biopouvoir est aujourd'hui bien connue, de même que le rejet du sexe/désir au profit du corps/plaisirs. Ce qui pourra paraître à première vue un peu plus inhabituel, même si déjà développé ailleurs, c'est la façon dont la pensée de Foucault est décrite comme pleinement en accord avec le néolibéralisme, avec sa conception immanente du pouvoir. Quant à la différence sexuelle, elle n'est plus considérée comme fondatrice de la subjectivité, en quoi Foucault se rattache à la «

pensée du Neutre ». Il s'agit plutôt d'effacer sa portée (cf. le commentaire du cas Herculine Barbin), pour privilégier un monde monosexuel.

La différence :

Éric Marty s'emploie à démonter l'invention de Judith Butler et à montrer combien sa réussite s'avère paradoxale. Elle (se) trompe sur ses sources, les textes dont elle s'inspire et qu'elle lit très souvent à contre-sens, et elle (se) trompe sur les effets de sa théorie. Celle-ci visait à effacer les différences, je l'ai déjà évoqué. Reprise par divers groupes militants elle participe de la prolifération taxinomique ségrégative qui multiplie à l'infini les catégories sexuées et sexuelles en fonction des identités, des orientations, et des pratiques. Et elle récuse, par exemple, les revendications féministes considérés comme spécifiques des femmes blanches *middle-class*...

La psychanalyse :

Ni Freud, ni Lacan ne sont, à proprement parler, commentés dans ce livre, du moins au même titre que Barthes, Deleuze, Derrida, Foucault, Genet ou même Sartre. Ils sont pourtant omniprésents. Marty est un lecteur attentif de Lacan et il s'y réfère à de très nombreuses reprises. La psychanalyse apparaît dans cet ouvrage en contrepoint de tous les textes et de tous les auteurs évoqués. Rien de surprenant à cela : elle s'inscrit pleinement dans la modernité. Faut-il s'étonner de ce que les psychanalystes ne soient pas discutés comme tels, au même titre que ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont développé une pensée du « Neutre » ? Y a-t-il une « pensée du Neutre » dans la psychanalyse, au sens où l'entend Marty ? Certes non, si on pense aux identifications sexuées qui se constituent à partir d'une nomination qui vient de l'Autre, ce, dès avant la naissance. Certes non encore si on pense au binarisme des jouissances organisées par le phallus. Mais certes oui, si on pense au désir a-sexué et au fantasme. De ce point de vue l'objet a pourrait être considéré comme un paradigme du « Neutre », le Neutre par excellence. Alors ?

On ferait erreur si on considérait l'ouvrage d'Éric Marty comme un texte de circonstance destiné à dénoncer les impostures de la théorie du genre et de son inventrice. Celle-ci fait subir une torsion considérable aux notions dont elle prétend s'inspirer. Mais, après tout, nous en connaissons d'autres qui ont pratiqué ce genre de torsions, sans trop de vergogne. C'était au service d'une pensée subtile, complexe et consistante. Peut-on en dire autant de la théorie du genre ? Avec Marty, reconnaissons encore une fois le mérite de la trouvaille à celle qui a su élever le « genre » au rang de signifiant de la langue ordinaire, dont le succès public semble ne pas se démentir⁴. Recouvre-t-il, ou efface-t-il pour autant le sexe ?

⁴ Notons qu'à la fin de son ouvrage Marty évoque la fin de la prééminence du genre dans le débat public et son remplacement par le signifiant « trans »...

Mais, ce qui importe sans doute le plus dans le livre, c'est le détour qu'il nous fait faire vers tous ces auteurs dont il ne nous fait pas faire l'économie, qu'il nous donne envie de lire ou de relire, avec, ou contre, ses propres interprétations. Et en cela le détour vaut le voyage dans les 500 pages de l'ouvrage.

Daniel Weiss

Invitations



D'une zone à l'autre*

À propos de : *Chers collègues inconnus. Zone 3*, de Patricia Janody,
Ed. EPEL, collection Monographie clinique, 2019

Jean-Yves Broudic

Il existe deux catégories de livres de psychanalyse, me semble-t-il. Certains sont des exposés théoriques où rien ne transparaît de la place occupée par l'auteur dans son travail ou dans sa vie. D'autres réussissent à brasser théorie et pratique en donnant à lire ou entendre quelque chose de cette place subjective. Les livres de Patricia Janody, psychiatre et psychanalyste, appartiennent à cette seconde catégorie.

Dans un livre paru en 2014 : *Zone frère, une clinique du déplacement*¹, elle relate comment elle rencontre à Paris un homme et une femme originaires de Mauritanie, qui lui parlent de leur frère, troublé psychiquement, reclus depuis la mort du père dans la maisonnée familiale en Afrique. Au fil des conversations, se tisse entre eux un lien qui la conduit à accepter de les accompagner là-bas. Et l'auteur embarque avec elle son lecteur dans le récit des petites chausse-trappes d'une telle intervention, des pièges qui se présentent, des glissements (promesses non tenues, engagements non respectés) et aussi les obstacles culturels auxquels il faut s'adapter, et qui auraient pu faire de cette aventure un fiasco. Et l'on constate comment quelques paroles justes réussissent à rétablir la situation et à changer certains aspects du destin de cet homme cloîtré par sa famille.

Par ailleurs, dès les premières pages du livre, P. Janody introduit un autre personnage : son propre frère. Elle décrit ses difficultés psychiques, ses rapports compliqués avec ses proches, l'ambiance familiale tendue qui en résultait et les impasses dans lesquelles il se trouvait. Les récits relatifs aux deux frères s'entrecroisent et l'on assiste au fil des pages à la construction d'une trame relative à leurs rapports sociaux et à leur vie psychique. Le déplacement

* Article paru dans le numéro 1232 du mensuel QUINZAINES, janvier 2021

¹ Édition EPEL, collection monographie clinique.

dans un autre pays est mis en parallèle avec le déplacement psychique de l'auteur, dans son rapport à son frère.

Dans le deuxième livre paru deux ans plus tard, *Hors zone, une clinique de l'embranchement*², il est question aussi de déplacement. La première scène du livre se passe dans un service de soins psychiatrique où travaille l'auteur : un homme déclare fréquemment à la cantonade sa croyance islamiste et son intention dès sa sortie d'hospitalisation de prendre une arme et de tirer dans la foule. Cet homme peut-il être approché sur un autre registre ? Son discours peut-il se déplacer ? P. Janody expose le travail long, méticuleux, de toute une équipe de psychiatrie (elle, des collègues médecins, psychologues et infirmiers) pour établir avec lui un contact, échanger quelques paroles qui le branchent sur autre chose. L'auteur dépeint avec précision l'approche et la réflexion collective nécessaires dans une équipe de psychiatrie pour travailler cette situation.

Et ce livre également est tramé d'une histoire personnelle : celle de l'auteur, habituée dès son plus jeune âge à se déplacer à l'hôpital psychiatrique pour rendre visite à sa mère qui y fait de fréquents séjours. Son texte est émaillé d'observations sur les pensées qui la traversent devant l'énigme des départs et retours de sa mère, les paroles inadéquates et les silences, comme lors des trajets qui l'y conduisent : « *J'ignore où l'on me conduit, j'ignore même que je suis dans une voiture et que l'on me conduit quelque part. Puis une soudaine bouffée de conscience. Au moment où je saisis que je suis en voiture, et que la voiture roule, je me dis que je suis morte. A quoi renvoyait le terme 'mort' dans mon vocabulaire d'enfant, je ne pourrais définir ce que j'en savais alors – pas davantage, d'ailleurs, ce que je crois en saisir aujourd'hui. Manifestement, j'en savais l'essentiel : ne plus voir, ne plus entendre, ne plus sentir, ne plus penser. Ne plus bouger. Arrêt de tout. Peut-être chaque enfant meurt-il au moins une fois. Pour moi cela a été ce moment-là.* » (p. 128)

Mais ce n'est pas parce qu'ils comportent des éléments biographiques que ces livres sont traversés de la subjectivité de l'auteur, c'est avant tout parce qu'ils sont composés d'une langue habitée, certains de ses éléments étant tournés et retournés pour en extraire de nouvelles nuances de pensée. Le dernier livre de Patricia Janody, *Chers collègues inconnus, Zone 3*, le confirme.

Cet écrit conduit cette fois-ci le lecteur à un autre dépaysement : l'auteur est invitée à parler des deux livres précédents en Amérique centrale. Et ce qu'elle analyse, ce sont les effets de cette invitation sur sa vie, sur sa pensée, avant, pendant et après le voyage. Elle tente de répondre aux questions suivantes : si on se reconnaît collègues, que fabriquons-nous ensemble quand on parle de clinique ? Peut-on transmettre quelque chose de ce qui s'y passe, qui est si difficile à saisir, si ténu et fugace, qui relève de l'inconscient ? Notre langue commune est-elle alors un recours suffisant ou un outil inadéquat ? Et que perd-t-on ou gagne-t-on à passer cette matière au tamis de l'écrit ?

² Édition EPEL, collection monographie clinique, 2016

Les titres de ses différents chapitres ouvrent un espace : entre deux voix ; entre deux territoires ; entre deux langues ; entre réveil et cauchemar ; entre deux livres. Dans chacun, une ouverture de pensée est tentée en creusant la langue, en disséquant ses différentes composantes ; et ce travail s'effectue à même la langue quotidienne et non pas en commentant des concepts connus et rebattus. Tout comme lors d'une séance d'analyse.

Ainsi, le public rencontré sera divers : des universitaires, des travailleurs sociaux, des professionnels de la psychiatrie, des psychanalystes, chacun avec son bagage de pensée. P. Janody écrit : « *Nous travaillerons depuis les langues natives, et non en langue de spécialiste. Les langues qui courent entre les places publiques et les déclarations d'amour, entre les rêves de chacun et les textes de loi. Les langues qui courent entre nous, chers collègues, là même où nous sommes entrechoqués, pour commencer. (...) ...pour y aller d'une pensée qui se rebâtit à mesure, qui ne s'appuie pas sur des notions préalablement circonscrites mais qui émerge par des répétitions ou des résonances, des variations ou des divergences.* » (p. 50)

Le thème retenu pour le colloque est le trauma. Mais ce mot justement n'est-il pas d'emblée chargé, médiatiquement et dans nos mémoires, d'affects, d'images, de représentations qui empêchent ou limitent la pensée ? « *Un parcours clinique se fraie entre deux rives : se laisser prendre dans les filets d'une langue courante et, en même temps, se déprendre de ses moments de capture. Pas l'une sans l'autre. Aussi nous faut-il reprendre souffle à chaque fois qu'il est question de trauma. Ré-amorcer les façons d'en parler. Rarement pour en dire plus, et souvent pour en dire moins.* » (p. 50)

L'intention de travailler à partir de la langue courante n'empêche pas les propositions théoriques audacieuses et originales. Ainsi celle que nous avons mentionné ci-dessus - *peut-être chaque enfant meurt-il au moins une fois* – mériterait d'être développée et discutée par d'autres analystes. De même

ce que l'auteur expose de la clinique du trauma. Certaines situations viennent bousculer la frontière entre patient et clinicien. Il arrive que « *la production de symptômes ou de rêves se révèle empêchée, et que ne se manifeste plus alors que la récurrence des cauchemars. Il arrive encore que les cauchemars ne puissent même se manifester côté patient ; quelques phénomènes psychiques inattendus tendent alors à émerger côté clinicien, de façon plus ou moins discrète, ou plus ou moins explosive* ». (p. 91)

Quels phénomènes ? Des cauchemars par exemple, que l'auteur a pu faire à l'occasion d'un travail avec un patient rescapé du génocide des Tutsi au Rwanda et qu'elle sait être en rapport avec cette relation clinique et qu'elle dénomme « *cauchemars non personnels* ». Et pour cet homme , « *figé de corps et de visage* », prostré, mutique, « *une certaine remise en route du temps* » ne s'opère qu'après l'interruption de la production onirique de la clinicienne, après la disparition de ses rêves saturés d'horreurs. S'est donc opérée, à deux, une traversée d'une chose « *hors-temps et hors-lieu* », ouvrant à une inscription de ce qui n'existait pas encore, une mémoire qui tente de pallier à l'effacement du nom.

« Les moments d'effacement font partie du travail de l'écrit : un texte se fait, se défait, se refait... De la matière initialement recueillie, on ne sait pas ce qui restera – rien à la limite. Se frotter au rien appartient au processus d'écriture. La destruction semble ici d'un autre genre, ne touchant pas seulement les moments du texte, mais le lieu du texte, ce lieu spécial creusé dans la matière verbale pour y entendre bruire la langue. Le texte ne renvoie plus qu'à sa dissolution, et m'y renvoie avec. Le texte échoue. Echoue à faire tenir aucune zone frère. » (p. 120)

Le travail clinique s'accomplit dans une zone frère, une zone de fraternité, qu'il s'agit de construire toujours de façon singulière, cadre fragile dont les limites sont régulièrement questionnées. Une zone dont le fondement est la langue, mais où le risque est grand aussi de réveiller ce qui est le plus insupportable chez le patient qui a assisté à la « *destruction systématique des êtres et des liens* ».

« Quand on s'oriente vers l'exercice clinique, il y a une forme de nécessité à éprouver le terrain de la langue, quitte à s'égarer un peu dans le rapport brouillé de la langue maternelle que chacun porte en soi » (p. 67). Le terrain de la langue et le travail clinique ont parties liées. Par leur qualité d'écriture, les textes de Patricia Janody nous le montrent avec force.

Jean-Yves Broudic

Chers collègues pas tous inconnus*.

Pierre Boismenu

Chers collègues pas tous inconnus, nous recevons l’auteure d’un livre dont le propos d’abord est de raconter comment ladite auteure n’a pas consenti à ce que son livre soit présenté ou commenté, par elle ou devant elle, à l’auditoire de ses présumés lecteurs.

Et comment elle arrive avec eux à lui substituer une rencontre d’une toute autre facture générant un « nous » certes précaire et problématique mais qui aura rompu avec le présentoir ritualisé d’un livre, tel que celui/celle qui l’a signé après coup, étant mis en présence (même par zoom), est censé répondre **aux** questions de ses lecteurs en répondant **de** ses intentions et des procédures qui l’auraient engendré.

Et qui par là, en son nom d’« auteur » tel que justifié par l’étymologie, est amené à soutenir la fiction d’en avoir été l’origine, sa « présence réelle » nous en faisant alors « révélation » - Alléluia ! J’ai rencontré le Livre en Personne ! - quitte à me dispenser de lire.

A l’encontre, et en retour du « choc » que le renvoi de ce mot d’auteure a provoqué en elle, le geste singulier de Patricia Janody aura été d’en retourner à ses hôtes, le *heurt*, en lui *ôtant* son prétendu « *aut* », a-u-t, « auto », et de s’en faire plutôt, disons pour jouer un peu, *l’ôteur* (o accent circonflexe, t).

Or notre dispositif d’aujourd’hui, a priori tout à fait classique, paraît dès lors bien mal engagé pour rendre compte de cette aventure hors normes, à savoir un colloque suffisamment déconstruit pour que s’entre-ouvre un espace-temps clinique entre cliniciens.... Et en particulier, un discutant, pour autant qu’il est censé parler du livre et comme il convient de le faire valoir, semble d’emblée avoir tout faux. Il ne me reste donc qu’à me taire...

Logiquement du moins je le devrais. Mais ne serait-ce pas réduire cette expérience d’écriture, cette longue lettre faisant écho de ce qui aura eu lieu en ce « cher pays inconnu » (la Colombie peut-être je crois savoir?), la réduire à un simple exercice rhétorique, quelque chose comme un jeu de rôles, ou comme l’évoque Patricia elle-même (p16) une « **coquetterie de style** »?

Une lecture réduite au coup d’œil pourrait s’en tenir là, quitte à s’en agacer.

* Patricia Janody *Chers collègues inconnus* Editions EPEL (2019),.

De fait, si le livre se présente d'abord comme un récit qui délibérément n'emprunte pas la voie théorisante du concept et peut ce faisant sembler manquer à la gravité requise entre « vrais professionnels », il y a un deuxième livre dans le livre qui s'entrelace au récit, un fil d'écriture qui fait entendre ce que Patricia nomme la « *voix de l'écrit* » (avec un x), et qui se manifeste d'abord rythmiquement par des coupes ou effilochages dans le tissu narratif, c'est-à-dire une *ponctuation* évitant la jouissance attendue d'un filage programmé, cernant les trouées hors dits de ce qui échappe à la saisie, de ce qui résiste à se faire mot pour le dire.

Et bien, c'est par là précisément, je crois, que se joue la *clinique en acte*, qui est, mon sens, tout l'enjeu de cette tentative. S'il n'y a pas ici de signifiant prétendant au concept, pas même ou si peu vers la fin celui de « psychanalyse », il y a l'insistance du terme de *clinique/cliniciens*, non pour définir une catégorie d'êtres particuliers qui s'identifieraient d'un trait - les « chers collègues » à qui on s'adresse sont d'emblée des « inconnus » puis s'avèrent bien vite incernables dans l'espace et instables dans le temps - mais pour **mettre en jeu sur le praticable même du supposé colloque la *pratique* dont ils se réclament**, en tentant de court-circuiter les codes et les rites qui usuellement préservent de s'y frotter.

Mais quelle clinique ? Clinique de quoi ?

Clinique des cliniciens d'abord qui se trouvent là assemblés, clinique qui interroge ce que nous, en colloque, en séminaire ou en groupe de travail, bref en cercle plus ou moins freudien, nous faisons là *ensemble* : qu'est-ce qui se noue et dénoue entre nous qui prétendons rendre compte et même raison de la clinique d'un clinicien à l'autre ?

Et puis, s'y emboîtant nécessairement comme en abyme, il y a la *clinique que chacun des dits cliniciens* pratique au jour le jour avec ceux qu'il rencontre, ceux non pas « *que nous accompagnons* » mais comme Patricia Janody en renverse la syntaxe, ceux « *qui nous accompagnent* » ; ceux dont elle-même témoigne pour son compte, ces « chers patients inconnus », si près si loin, du Congo ou du Rwanda, comme de Mauritanie dans cet autre livre, *Zone frère*.

Zone frère... **clinique alors aussi bien du dit clinicien lui-même** en son for intérieur, tel que tenu en brèche à son point de folie, de folie-frère ...

Cette image de l'emboîtement de ces cliniques que je viens d'employer est d'ailleurs trompeuse, de supposer des niveaux ou des strates où s'enfoncer : ce sont plutôt des mouvements de surface qui s'entre-répondent ou des heurts qui s'entrechoquent au gré de ce qui se passe dans ces zones incertaines **entre cliniciens-frères** qui ne sauraient être confrères, **entre ces frères inconnus** que sont clinicien et patient, « *compagnons qui ne s'accompagnent pas* » comme dirait M. Blanchot, **et entre le clinicien et son intime, son intime frère**, son point de folie insaisissable.

Alors, qu'est-ce qui fait nœud, nouage autant que nuage *entre* nous, au lieu-dit de la clinique ?

La réponse du livre est ici claire comme un éclat de silex sidérant le premier homme à le tailler : ***le nœud de la clinique, c'est le trauma***, c'est ce qui s'indique de ce mot de langue courante et qu'il ne faut pas se hâter d'objectiver pour faire science. Non pas simplement entendre une *clinique du trauma*, du *nœud du trauma* qui en ferait l'objet spécifique d'une certaine clinique, mais entendre plus fondamentalement **le trauma comme *nœud de la clinique en tant que telle***, ce qui constitue le sens clinique même (sens qui n'est pas de signification mais d'appréhension) sens clinique qui suppose l'attention certes à ce qui se dit, mais attention mise à l'épreuve, mise à l'épreuve de ce qui insiste à se réveiller mais ne consiste qu'à ne pas se dire voire parfois à ne pas même s'éprouver... Sauf... sauf peut-être, le bon/heurt d'un point *de rebroussement* comme le livre en indique assez énigmatiquement à la fin l'incalculable événement. Je laisse à la discussion d'en poursuivre l'écriture, sinon la théorisation.

Écriture...

Pour terminer, j'emprunterai rapidement un autre chemin de traverse.

Quand je lis un livre, j'ai presque toujours à la main un crayon, qui de loin en loin fait trace du pas à pas dans l'avancée du texte, en cerne les énoncés saillants comme autant de petits cailloux blancs semant chemin, pour en faire repère, y retourner parfois. En lisant Patricia Janody, j'ai fait l'expérience singulière de la main restant en l'air, crayon tombé, cette main vaguant alors au gré du vol de la lettre. Vol pas de ligne, pas un vol droit d'avion ni même aléatoire d'oiseau, pas besoin d'ailes, un vol de soi, comme dans certains rêves, un envol de soi. On n'y marche pas pied à pied, dans ces textes-là qui ne se tiennent que de leur pure mouvance au-dessus d'un sol sans cesse se dérochant - trouées de mémoire, failles de raison... Comme si les énoncés ne pouvaient être isolés, circonscrits, toujours bousculés par le mouvement qui les enroule tout en les rompant ... comme si les énoncés, les dits, comptaient moins que le dire, un *dire blanc* - « Vous parlez le silencieux » m'a dit un jour un analysant dire blanc qui met en acte la clinique du déplacement. *Clinique du déplacement*, c'est le sous-titre de *Zone frère*.

Bon ! En fait, cette histoire de crayon, c'est presque vrai. Vrai de la première lecture, à la parution, vrai de la deuxième lecture il y a quelques mois. Pas vrai de la troisième, il y a quelques jours : la manie - c'est le mot- du crayon à la main m'est alors revenue. Car il y avait bien des petits cailloux, voire de petites pierres précieuses, semés sur ce chemin sans en avoir l'air, dont on n'aperçoit la brillance qu'à retourner sur ses pas. **Des pages éparses qui au passage font trace en langue courante d'aperçus faisant effet de vérité, non au sens de faire savoir mais de soudain porter à l'éveil.** Ces petits cailloux à penser peu-

INVITATIONS

vent se dénommer par exemple « trauma », comme on l'a déjà repéré, ou « nous », ce collectif improbable, ou « auteur », bien sûr, mais aussi « traduction » et d'autres que vous aurez pu noter... Mais surtout peut-être « écriture », dont la fin du livre en particulier rencontre le tour de quasi folie qu'il y a à s'en remettre à elle.

Je vous passe la parole... et le silence.

Pierre Boismenu

Rencontre avec Suzanne Ginestet-Delbreil

auteur de

Petite histoire du désir au féminin. Des bases érotiques de la domination masculine.

(Editions Campagne Première, 2020)

Jean-Yves Broudic

Suzanne Ginestet-Delbreil vient de publier son septième livre, l'ensemble de ses ouvrages constitue une œuvre qui vaut le détour.

Suzanne a commencé à pratiquer la psychanalyse dans les années 1970, tout en découvrant l'œuvre de Lacan et en participant aux travaux de l'Ecole Freudienne de Paris EFP, dont elle était membre. Elle a été en contrôle avec Lacan pendant deux ans dans cette période.

Elle a été active également durant les années 1980 et 1981 où la dissolution de l'EFP est mise en œuvre : pendant plus de deux ans Suzanne est alors co-directrice de la publication *'Entretemps'* qui recueillait les textes des opposants à ce processus. (Pour mémoire, le Cercle Freudien est issu de cette mouvance.) Suzanne a ensuite participé à la création de la SPF (Société de Psychanalyse Freudienne), dont elle est toujours membre et elle écrit régulièrement des articles dans la revue *Les Lettres de la S.P.F.* (Edition Campagne Première)

En préambule, je rappelle ceci : on sait qu'en son temps, et surtout au début de son enseignement, Lacan a interrogé et renouvelé de nombreuses notions et concepts de la psychanalyse de son époque, post-freudienne. Dans la période actuelle, quand on voit la redondance de certaines formules et expressions lacaniennes dans certains textes analytiques, il n'est pas inutile de les soumettre aussi à un examen critique, d'interroger leur genèse et leur pertinence. Quelques analystes le disent et le font, dont Suzanne Ginestet-Delbreil.

Ce livre dans votre trajet et dans votre parcours :

Vous traitez aujourd'hui de questions dont on trouve les prémices et les premiers développements dans des communications ou des livres précédents :

- A- En 1973, devant Lacan, vous avez fait une communication qui avait pour titre : *La mère comme tiers symbolique entre le père et l'enfant*. Ce propos s'appuyait sur votre clinique avec des mamans d'enfants psychotiques, le père étant dans une problématique perverse.

- B- Dans *La Terreur de penser. Sur les effets transgénérationnels du trauma* (Editions Diabase, 2002), vous consacrez déjà un chapitre à l'analyse critique des formules lacaniennes de la sexualité.
- C- En 2003 dans *Du désaveu à l'errance, un préalable à la perversion et à d'autres phénomènes* (Editions Diabase), consacré à la problématique des sujets non-dupes, vous écriviez à propos de M. Duras, à partir de son texte *Le ravissement de Lol V. Stein* : « Je ne dirai pas qu'il y a chez Marguerite Duras une écriture de la jouissance. Comme chez les mystiques, ce n'est pas l'éclipse du sujet (l'extase) qui est jouissance, mais(la sortie) de l'effacement subjectif, dans une subjectivation retrouvée, le pouvoir par l'écrit d'arracher à l'Autre un bout de savoir. » (p. 100)
- D- Dans *Paternité et maternité. La filiation en question* (Campagne Première, 2009), vous écriviez : « La langue est maternelle. Elle s'inaugure pour chacun là où une femme, s'absentant d'un tout pouvoir sur la conception, ouvre le concept de père et ferme ce mystère. Tout homme répondant aux critères définis par ce concept (le lien de filiation entre un homme et un enfant) pourra être dit père et une femme dite mère. » (p. 165)
- E- Dans *Mémoire et transmission* (Campagne Première, 2015), dans le chapitre *Désaveu du père et perversion du langage*, en réponse à l'une de mes questions, vous affirmez : « Mais la pulsion de mort n'est pas de la jouissance, en tout cas pas pour moi et il y a abusivement chez les lacaniens une assimilation de l'effacement du sujet avec la jouissance. Certes, quand il y a jouissance, il y a un moment très bref d'effacement du sujet, mais ce n'est pas pour autant que tout effacement du sujet est jouissance. (...) Ainsi dans la jouissance sexuelle, il y a un moment où il n'y a plus de sujet, il y a quelque chose de l'évanouissement de la dimension subjective, mais la jouissance est dans la réémergence du sujet après cette absence. » (p. 113)
- F- Et en 2017, vous avez aussi écrit un texte intitulé *Du Symbolique transmis par les femmes*, (*Les lettres de la SPF*, n° 37) : ce sont elles qui nomment le père de leur enfant, ce que Lacan mentionne dans son élaboration sur la métaphore paternelle ...

On peut donc dire qu'il y a chez vous de la suite dans les idées, que vous reprenez d'un ouvrage à l'autre. Vous avez déjà abordé ponctuellement les questions dont vous traitez dans ce dernier livre *Petite histoire du désir au féminin*, mais vous les développez maintenant et vous y proposez des choses nouvelles en quatre parties :

- Un premier chapitre de parcours historique
- Un autre est consacré aux deux controverses : Freud / Jones et Lacan / Montrélay
- Dans le troisième, vous précisez les concepts que vous proposez : Logos / savoir / Jouissance
- Dans la conclusion, vous abordez certaines questions féministes contemporaines.

Parmi vos développements :

A-Il y a votre lecture critique du tableau de la sexualité de Lacan :

Vous indiquez que par cette élaboration, Lacan abandonne la métaphore paternelle qu'il avait proposée précédemment, où c'est « *la mère, donc une femme, qui introduit le concept de NOM (de père)* » (p. 52) ; c'est elle qui désigne l'homme comme père. Ce propos s'appuie sur les observations rapportées par Freud dans *Totem et tabou* sur des sociétés primitives où le totem (structurant l'appartenance au clan et la prohibition de l'inceste) est transmis matrilinéairement.

Vous considérez d'ailleurs que avec le mythe qu'il propose dans *Totem et tabou*, Freud tente de restaurer le concept de père mis à mal dans les sociétés qui se laïcisent depuis la Révolution française et vous ajoutez que Lacan aussi tente de restaurer le concept de père mis à mal par le XXe siècle tragique.

Vous consacrez plusieurs pages à ce tableau de la sexualité en faisant remarquer que le sujet n'est pas écrit du côté féminin par Lacan ; on y trouve seulement S (A) qui désigne l'Autre primordial, *maternel*... !

Vous soulignez que chez Lacan et surtout chez ses élèves, dans l'usage fait du Nom-du-Père, c'est le Père qui est mis en avant et non le Nom, comme dans les *Ecrits* : « *Ce n'est pas de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit, de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi.* » (cf. Suzanne Ginestet-Delbreil : *Petite histoire du désir*.... p. 61)

B-Vous faites un parallèle entre la controverse Freud – Jones et le débat : Lacan – Montrelay, que vous nommez : la seconde controverse.

Selon vous, Freud et Lacan ont été des pionniers, des découvreurs, quant à la mise à jour des rapports homme – femme dans la société moderne, mais non pas sans contradictions. Vous écrivez : « *Il a fallu attendre Freud pour que les femmes aient un statut de sujet désirant et Lacan pour donner une définition qui ne les exclue pas du logos – non sans que leurs avancées ne les aient pas eux-mêmes effrayés au point de les voir à l'occasion revenir en arrière.* »

Freud a révolutionné la pensée en constatant et affirmant que « *le désir chez une femme est d'ordre psychique, il est de l'ordre de la pensée, certes refoulée, alors même qu'il peut se manifester par une somatisation. C'est bien là le scandale qu'a été la découverte de la psychanalyse. Les femmes désirent non pas depuis leur utérus, mais dans l'ordre de la pensée.* »

Cependant, Freud revient ensuite au corps organique avec sa formule : « *l'anatomie c'est le destin* » ; et en parlant de 'continent noir', il reconnaît « *qu'il a*

loupé quelque chose, qu'il y a dans la relation mère-fille avant l'Œdipe un monde mystérieux et que la sexualité des femmes lui échappe » SGD, in PHDF, p. 45

De même chez Lacan, dites-vous : il a entendu le nouveau de la pensée de Michèle Montrelay : « *La jouissance est à déterminer comme écriture* », écrit-elle en 1971 dans *L'ombre et le nom*. L'ombre désigne cette part du féminin avec laquelle tout être humain doit s'arranger, en tentant diversement de l'inscrire, de l'écrire comme Nom, ce que MM. va développer ensuite comme traces du lien fœtal et ancestral.

Michèle Montrelay a alors écrit : « *Le plaisir, par conséquent, loin de se réduire à l'excitation d'un organe, transporte au contraire la femme dans le champ du signifiant. Comme dans le rêve...et l'acte poétique, le plaisir sublimé...balayant toute signification, s'empare de la femme, la capte dans sa progression et dans son rythme.* » (*L'Ombre et le Nom*, Ed. de Minuit, 1977, p. 79)

Lacan a entendu cela, dites vous ; il reconnaît l'intérêt des écrits de M. Montrelay dans un article de *Scilicet* et il l'invite à parler à son séminaire, mais selon vous, il en a eu peur parce que cela sape les bases de la société patriarcale. Dans ses élaborations, il réintroduit le père, le phallus, et la jouissance phallique comme référence pour les deux sexes.

A cette époque, selon vous : « *Lacan bafouille, il a le plus grand mal à penser 'une femme', seule existe la mère.* » (p. 84) Peut-être que ce recul de Lacan tient aussi au fait que les propositions de M. Montrelay divisent son école, sapent les fondements de l'EFP qu'il a construite. En effet, vous avez raconté que ces questions relatives au féminin et au 'transfert maternel' (c'est-à-dire ce qui émerge de ce féminin dans la cure) sont diversement travaillées avant 1980 et qu'elles sont un des enjeux de la dissolution de l'EFP. Peut-être que la restauration théorique du père et du phallus par Lacan avait alors aussi cette visée : réduire les tensions dans son école, tenter de concilier des positions antagonistes ?

C-Vous développez votre analyse critique des choix conceptuels de Lacan relatifs à la rencontre amoureuse et sexuelle : selon lui, un homme rencontre une femme soit au titre d'objet, objet perdu, objet cause de son désir ; soit comme mère : « la femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que mère » (Lacan), c'est-à-dire en tant que non castrée, toute, échappant à la fonction phallique.

Vous n'êtes pas d'accord ; selon vous, il : « *part d'une position masculine fréquente dans la clinique, pour définir ce qui serait (ce qui a été considéré par ses élèves), comme la structure de la sexualité.* » « *Prisonniers de leurs fantasmes qui voudraient qu'ils jouissent du corps d'une femme, devant ce qui leur échappe d'elle, ces hommes s'interrogent : 'mais elle, de quoi jouit -elle ? Que veut-elle ? Et Lacan répond : elle n'est pas toute dans le discours, elle a une jouissance supplémentaire, elle sait qu'elle l'éprouve, mais elle ne peut rien en dire ; c'est la jouissance de type mystique.* » Suzanne Ginestet-Delbreil, *Petite Histoire du Désir au Féminin*, p. 129-130.

Or, si l'on écoute certaines femmes, si on les lit, dites-vous, on entend autre chose. Ainsi Thérèse d'Avila : « *elle dit beaucoup de ce qui fait sa jouissance. De la certitude de la présence de l'Autre surgit un savoir qui fait retour sur le corps ; elle y trouve une force pour agir et sa jouissance est dans l'acte de création qui suit le moment où comme sujet elle s'est absentée, l'extase n'étant que la métaphore de cette absence.* »

A partir de là, vous consacrez plusieurs pages à la rencontre des corps amoureux (p. 95-97), ce qui est assez rare dans les textes analytiques : « *Dans la jouissance sexuelle, d'où jaillit le 'signifiant' (M. Montrelay), comme jaillit le mot d'esprit, un bout de l'insu émerge d'un temps d'absence du sujet. Comme une évidence, comme un trait fulgurant, un sens nouveau apparaît, avec la résurgence de la dimension subjective.* »

Et vous faites un parallèle entre ces temps de rencontre amoureuse et sexuelle et des moments de cure, où quelque chose surgit dans le discours, produit un étonnement chez l'analysant et l'analyste et peut les faire rire ensemble.

Parenthèse : vous rappelez un tel moment d'absence dans un petit texte, *Mot d'esprit, rôti de marcassin aux trois purées*, in *Des psychanalystes aux fourneaux*, 40 recettes faciles à interpréter (Edition Campagne Première, 2019, p. 101) : vous cherchez à préparer la sauce qui accompagne votre plat d'enfance sans être satisfaite, vous ne trouvez pas ce qui manque, vous vazez alors à d'autres occupations, et soudain, Euréka ! il manque le genièvre ! « *Un sentiment de bonheur m'envahit ; il m'avait fallu passer par ce moment d'absence, ce moment d'abandon pour, d'une certaine façon, inventer* ». Comme Freud, dites-vous, qui parle « *de quelque chose d'indéfinissable...une absence...et d'un seul coup, le mot d'esprit est là !* »

Et vous formulez plusieurs propositions.....pour dépasser le phallocentrisme de la psychanalyse. Je les présente en les accompagnant de quelques questions :

La première : parler du NOM plutôt que du Nom-du-Père. Chez Lacan, comme chez les lacaniens « *Le Nom a disparu au profit de l'homme /père, compagnon de lit.* » (Suzanne Ginestet-Delbreil, p. 77)

Pour ce qui est du désir des femmes ou de la femme (*que veut-elle ? que désire-t-elle ?*), vous proposez un déplacement qui met en avant une autre question : *d'où désire-t-elle ? où s'origine son désir ?*

Vous proposez le terme de *Logos* pour remplacer celui de *Phallus* ; cela est nécessaire selon vous pour penser toutes les questions de genre, de filiation, d'amour qui agitent les sociétés d'aujourd'hui, sans la référence au patriarcat : « *Le logos, à la fois parole et discours, texte écrit ou parlé, au principe de la logique, de la rationalité, est ce qui vient couper l'homme de la nature. L'exclusion des femmes du logos est par conséquent une exclusion de la dimension subjective et les renvoie du côté de la nature.* »

La pertinence de cette proposition se lit dans le parcours historique que vous faites dans la première partie de votre livre, de la Grèce à la Rome antique, du judaïsme au christianisme et dans ce que vous développez ensuite.

Cependant, dans la psychanalyse, le phallus renvoie au complexe de castration : peut-on alors le penser sans le phallus ; et même en considérant, comme vous le faites, que la castration concerne tout être humain, garçon ou fille, quand il entre dans le langage (« *Rien ne semble différencier un désir spécifiquement féminin.* » « *Désir et sujet ont la même origine : le manque à être comme cause* », écrivez-vous (p. 54)), comment alors penser la différence homme / femme ?

Tout être humain aussi est concerné par une prise de position corporelle phallique, qui se manifeste très précocement par une motricité dynamique et la maîtrise de la verticalité de son corps, puis par le passage à la position debout et à la marche, dont les aléas peuvent se lire dans la clinique : des difficultés à garder une position verticale, des affaissements du corps, des troubles somatiques divers. F. Dolto écrit à ce propos : « *Je pense que notre structure est axiale, qu'elle est comme un fil dans notre histoire, de notre conception à notre mort.* » (In *Séminaire de psychanalyse d'enfant I, Seuil, 1982, chap. 17, p. 229*). Sans le concept de phallus, comment penser cette structure verticale et axiale ? J'ajoute : comment penser des productions culturelles comme les menhirs, les gratte-ciels, les tours Eiffel, les armes, les canons, les clochers, les minarets, et de nombreuses créations artistiques.... sans ce concept de phallus ?

Enfin, vous proposez aux analystes de se passer des différentes distinctions lacaniennes relatifs à la *jouissance* (si rebattus dans une certaine production analytique), en vous servant de ce concept uniquement à la sortie des moments de disparition, évanouissement, extase... Cette proposition me paraît très précieuse dans la clinique, quand l'analysant tente de sortir de la répétition mortifère de symptômes, quand il frôle la mort ou la disparition, ou quand s'actualisent dans le transfert des moments liés à des traumatismes.

Mais peut-on toujours faire sans ces distinctions ? Comment alors nommer la relation primordiale du sujet à son propre corps et à l'autre corps ? Vous-même, vous écrivez : « *C'est la Nomination, comme castration, comme effet de l'entrée de l'homme dans le langage, qui prive l'homme d'une jouissance immédiate à son corps* » PHDF, p. 52. Ou encore dans ce texte de 2017, *'Du symbolique transmis par les femmes'*, vous parlez d'une jouissance que le sujet doit perdre, quitter : « *Dans le passage du lien à la relation, l'objet se constitue comme 'perdu', il y a une perte de jouissance dont on retrouve la trace dans la nostalgie quand le passage a lieu.* » On retrouve là, il me semble, une distinction entre deux types de jouissance.

J'ajoute que je sais que poursuivez votre réflexion depuis la parution de ce livre : dans un texte intitulé *'Post coïtum, homme triste'*, (à paraître sur le site : EMPREINTESPSY.COM), vous critiquez la conception phallogocentrique de la sexualité masculine liée au discours patriarcal que l'on peut lire chez Lacan, comme quand il écrit : « *Il ne faut pas croire pour autant que la jouissance sexuelle, c'est la vie. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est une production locale, accidentelle, organique et très exactement centrée sur l'organe mâle, ce qui est particulièrement grotesque.* » (Lacan, in *Ou pire*). Cela vous conduit à parler de la frigidité de certains hommes, de l'impuissance psychique que certains connaissent

INVITATIONS

(Freud parlait « *d'anesthésie psychique* »). Selon vous, cette frigidity masculine a pour origine la dégradation de la vie érotique issue dans notre monde occidental des tragédies du siècle passé qui ont porté atteinte à la langue dans sa dimension métaphorique. Et elle est à l'origine de bien des violences et des meurtres de femmes, qui, selon vous sont avant tout des meurtres de mères...Vous allez sans doute nous en parler également.

(L'intervention de Suzanne Ginestet-Delbreil et le débat sont accessibles sur Youtube, chaîne : Le Cercle Freudien)

Jean-Yves Broudic

INVITATIONS

EN FINIR AVEC L'ÉTERNEL FEMININ ?

À propos de la *Petite histoire du désir au féminin*¹
de Suzanne Ginestet-Delbreil

Daniel Weiss

Avec sa *Petite histoire du désir au féminin* sous-titrée : « Des bases érotiques de la domination sociale masculine », Suzanne Ginestet-Delbreil reprend une question qui a déjà suscité d'innombrables publications dans le champ analytique. En très peu de pages, et d'une manière très claire, elle développe un point de vue original invitant à reconsidérer un certain nombre « d'acquis » de la doxa psychanalytique, tout spécialement lacanienne. Suzanne Ginestet-Delbreil est une lectrice attentive de Freud et de Lacan, ses précédents ouvrages le prouveraient, si besoin en était. C'est sans doute ce qui lui permet de soutenir, avec une grande pertinence, une position critique sur plus d'un point.

Pour poser les questions qui sont les siennes et développer son point de vue elle nous rappelle ce que nous savons déjà mais que nous ne cessons d'oublier, pris que nous sommes dans le transfert imaginaire : nos maîtres ne pensent pas seuls. Ils pensent avec..., contre..., et parfois (souvent ?) tout contre..., et cela tout particulièrement lorsqu'il est question des femmes, des supposées particularités de leur désir et de leur jouissance.

C'est vrai de Freud qui développe ses conceptions de la sexualité féminine et de la féminité en dialoguant avec E. Jones, bien sûr, mais aussi, ainsi qu'il le rappelle lui-même, avec toute une série de femmes (J. Lampl de Groot, H. Deutsch, K. Horney, R. Mack Brunswick et bien d'autres).

C'est vrai aussi de Lacan qui n'hésite pas à citer ceux avec qui il dialogue, à condition qu'ils soient passés à la postérité depuis longtemps : Platon, Aristote, Descartes, et tant d'autres... C'est un peu différent quand il s'agit de ses contemporains... ou contemporaines. Or, pour Suzanne Ginestet-Delbreil, les travaux de Michèle Montrelay des années 1970² sur la féminité sont sans aucun doute déterminants dans le développement de la pensée de Lacan sur cette question. Non qu'il la suive, mais parce qu'ils constituent un point d'appui à partir duquel il développe ses propres avancées sur les jouissances, et la spécificité féminine pas toute phallique. En cela ce que développe Michèle Montrelay représente, pour Suzanne Ginestet-Delbreil, une référence majeure sur la question, au même titre que les élaborations de Freud ou de Lacan.

Avant de revenir sur la manière dont ceux-ci sont discutés, et contestés, peut-être faut-il déjà questionner le titre choisi pour l'ouvrage. Faut-il attribuer un

¹ Publiée aux éditions CampagnePremière Paris - 2020

² Entre autres son article « Recherches sur la féminité », paru d'abord dans la revue *Critique*, puis édité dans le recueil *L'ombre et le nom* (Paris - Ed. de Minuit - 1977)

genre grammatical au désir ? Celui-ci se conjugue-t-il au féminin ? Pas plus au féminin qu'au masculin serait-on tenté de répondre avec Lacan pour qui le désir, tout à fait sexuel, est a-sexué. Sur ce point Suzanne Ginestet-Delbreil peut apparaître assez en accord avec lui. À ceci près que pour elle, il s'agit plutôt de montrer en quoi ce désir, a-sexué, se conjugue **aussi** au féminin, qu'il n'est pas l'apanage des seuls phallophores. Aucun privilège de l'un ou l'autre sexe à ce sujet. Les femmes ont, au même titre que les hommes, voix au désir (si pas au chapitre). Et elles y accèdent par une voie qui n'a rien de spécifique. C'est là l'un des points forts du texte.

Quant au sous-titre « Des bases érotiques de la domination sociale masculine », il désigne ce qu'il s'agit de remettre radicalement en question : les privilèges accordés au phallus et au père chez les anciens et dans les discours religieux - comme le rappelle le bref chapitre historique introductif -, mais également dans la psychanalyse.

Le Père, le NOM, le désir de la mère :

La critique adressée à Freud est double. Pour fonder le sujet et son rapport à la Loi, le Freud de *Totem et tabou* laisse de côté les mères, évoquées pourtant à plusieurs reprises dans le texte. Quant à sa conception du désir féminin, elle concerne exclusivement la visée de ce désir : le phallus dont les femmes sont privées du fait du destin anatomique. Là où il aurait pu questionner l'origine de ce désir, il s'en tient à son objet supposé.

Pour ce qui est de Lacan, la critique concerne la conception qu'il développe du Nom-du-Père, mettant l'accent sur le Père, là où il s'agit d'abord de la transmission du NOM (écrit en majuscule) « *C'est parce qu'il y a du NOM qu'il y a du père. Il est là parce qu'existe la nomination* » (p. 91). L'agent de cette transmission, selon Suzanne Ginestet-Delbreil, c'est le désir d'une femme, femme avant d'être mère. Il s'agit, on le voit, d'un « simple » changement d'accent, du Père au NOM, et du désir-de-la-mère³ au désir d'une femme. Mais comme le savent les praticiens que nous sommes, un « simple » changement d'accent peut modifier beaucoup de choses.

On pourrait bien sûr objecter que Lacan a pris soin, à de nombreuses reprises, de distinguer la fonction du Nom-du-Père de ses avatars imaginaires. Le Nom-du-Père et le père, ce n'est pas exactement la même chose, et la place réservée par Lacan au désir de celle qui transmet ce Nom-du-Père est essentielle, mais il faut croire qu'une certaine vulgate psychanalytique glisse facilement sur la pente familialiste... et patriarcale.

³ Les traits d'union ne sont pas de l'autrice, mais ils me paraissent bienvenus ici compte tenu de la place que ce syntagme a prise dans les écrits des psychanalystes, peut-être faudrait-il même l'écrire en un seul mot : « désirdelamère ».

Logos, savoir, jouissance :

Pour développer son point de vue, l'autrice prend appui sur un ternaire théorique de son invention : Logos-Savoir-Jouissance dont on peut reprendre chacun des termes.

Le *logos* :

Le phallus, référence de la pensée antique reprise par la psychanalyse, constitue la base érotique essentielle de la « domination sociale masculine », pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage. Et il s'agit ici de lui faire un sort en lui substituant le *logos*. Le terme est, lui aussi, emprunté à la pensée antique. Il renvoie à la raison, à la parole, à ce que nous appelons le Symbolique. Il vient surtout en lieu et place de ce que nous désignons habituellement dans notre vocabulaire sous le terme de « fonction phallique ». L'usage du signifiant *logos* doit permettre de se défaire du phallogocentrisme⁴, en se dégageant de tout privilège imaginaire masculin.

Cette coupure d'avec l'anatomie qui ne saurait tout à fait faire destin⁵, le Lacan des années 50 et 60, celui de la « Signification du phallus » et des « Propos directifs... » y insiste déjà. Pour lui la dissymétrie qu'implique le phallus ne se ramène pas à la différence entre un qui posséderait et une qui manquerait. Tout ce qu'il développe à ce sujet s'oppose à une telle conception. Mais il maintient le terme « phallus » pour nommer, entre autres, l'opérateur des identifications sexuées, ce que lui reprochent aujourd'hui un certain nombre de critiques. Faut-il considérer que le Lacan de cette période du « retour à Freud » ne veut pas rompre avec les concepts princeps de l'inventeur de la psychanalyse et que c'est la raison du maintien du terme « phallus » lorsqu'il relit l'œdipe freudien ? Ou faut-il penser que l'imaginaire corporel ne compte pas pour rien dans la psychanalyse et que le concept de phallus est essentiel pour penser l'articulation du signifiant et du corps⁶ ?

Suzanne Ginestet-Delbreil préfère donc le terme « *logos* ». Il s'agit par-là de franchir un pas supplémentaire par rapport à Freud et Lacan. Le premier reconnaît que la souffrance des femmes trouve son origine dans certaines pensées, et non dans quelque prédisposition organique utérine (de là, peut-être, le choix par l'autrice du terme *logos* évoquant le langage, la logique, la pensée). Mais il considère que la subjectivation des femmes est tributaire du phallus, identifié ici au pénis qui leur fait défaut. Lacan décolle de l'imaginaire anatomique, achevant la rupture avec l'essentialisme entamée par Freud, mais il garde le signifiant « phallus ». D'après l'autrice, pour l'un et l'autre le désir

⁴ Et si on fait un pas de plus, du phallogocentrisme, pour reprendre la critique derridéenne de Lacan.

⁵ Mais sans doute faudrait-il lire la célèbre formule de Freud avec toute la distance critique dont celui-ci fait preuve, bien loin de tout essentialisme.

⁶ « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir » (Écrits p. 692)

d'une femme et son devenir subjectif, dépendent de l'homme et du don du phallus qui lui manque. Entendons ici l'équivoque : le manque l'affecte tout aussi bien lui qu'elle. Ce qu'il lui donne, c'est ce qu'il n'a pas, à quoi elle répond par un don en retour (ou pas). C'est ce qu'on appelle habituellement « amour ». On pourrait s'attarder ici, et se demander par exemple s'il revient forcément à un homme d'initier le jeu de l'amour et du désir, ou si cela peut commencer du côté de la femme. D'abord de lui à elle, nécessairement ? Ou indifféremment de lui à elle ou d'elle à lui ? Il n'est sans doute pas si facile de répondre à cette « simple » question, qui dépend peut-être aussi de conditions historiques et culturelles. Le point de vue traditionnel soutenu par Freud et par Lacan est-il aujourd'hui dépassé ?

Cette mise de côté, sinon cette élimination, du phallus, n'est pas sans conséquences quant aux identifications sexuées. Pour Freud, tout comme pour Lacan, l'opérateur de l'identification sexuée de l'enfant devenant fille puis femme, ou garçon puis homme, passe par le phallus : l'avoir ou pas chez Freud, ne pas être sans l'avoir dans la parade virile, ou être sans l'avoir dans la mascarade féminine, chez Lacan. Pour l'un et l'autre, tout cela est censé s'opérer au cours du nécessaire passage par le défilé œdipien. Se passer du phallus (« sans s'en servir » ajoutera le lacanien bien informé) ne va pas de soi pour rendre compte de la façon dont on devient femme ou homme.

Dans la troisième partie de l'ouvrage la question est envisagée en considérant les investissements très précoces de l'enfant par les parents, l'effet de leurs regards et de leurs désirs sur le devenir fille ou garçon. C'est cela qui, selon l'autrice, est déterminant dans l'identification sexuée et ses manifestations, y compris corporelles et physiologiques, cela, bien plus qu'un jeu autour du phallus. L'identification sexuée passe d'abord et avant tout par le désir de l'Autre parental.

Le savoir :

Deuxième terme du ternaire, le savoir, ne renvoie pas ici à l'acception lacanienne classique désignant l'Inconscient organisé par les signifiants.

« *J'appelle savoir ce qui excède le logos* » écrit Suzanne Ginestet-Delbreil². « Savoir » désigne donc plutôt ici cette part de l'Inconscient hors langage, au-delà, ou en-deçà, du sujet, dont ne sauraient rendre compte les formations de l'inconscient.

Est-ce là une autre manière de nommer ce dont Lacan essaie, de son côté, de rendre compte à partir des années 70 ? Ce dont il cherche à rendre raison quand il passe du sujet au parlêtre, de l'inconscient structuré comme un langage à la matérialité (la « motérialité ») de la lalangue, génératrice du symptôme³, et quand il passe en fin de compte du symptôme comme formation de

¹ : Sachant de plus que « elle » et « lui », désignent des positions subjectives, plus que des identités fixées par l'anatomie.

² Note page 12

³ Cf. la conférence de Genève sur le symptôme en 1975

compromis au sinthome comme suppléance ? Quoi qu'il en soit, à la suite de Michèle Montrelay, l'autrice fait de la transmission de ce savoir hors *logos* une fonction spécifiquement maternelle : « *Un savoir inscrit sur le corps, hors signifiant. Issu de la rencontre mère/enfant in utero* » (p. 94) Et elle le considère comme un fondement du narcissisme primaire.

Qu'il soit transmis par la mère ne veut pas dire que ce savoir Autre revient exclusivement aux femmes. Il leur est attribué spécifiquement depuis la plus haute antiquité, du *Cantique des cantiques*, à Diotime chez Platon, en passant par les sorcières et leurs avatars hystériques. Et c'est là que Suzanne Ginestet-Delbreil prend position très clairement, c'est un des moments forts de son texte : il n'y a pas de désir spécifiquement féminin, ni non plus de savoir qui serait propre aux femmes. S'il y a bien un savoir hors *logos*, comme cela a toujours été perçu, il ne saurait être l'apanage des seules femmes, pas plus que la jouissance qui lui est associée.

La jouissance :

Ce terme est d'un usage délicat, c'est souligné dans le livre, tant il est aujourd'hui répandu dans les écrits lacaniens, avec des acceptions très diverses, parfois difficiles à cerner. La signification du concept présent très tôt chez Lacan, varie grandement d'un moment à l'autre, d'un texte à l'autre, jusqu'au moment où elle paraît se fixer de manière ternaire⁴ (jouissance phallique, jouissance Autre, jouis-sens). Suzanne Ginestet-Delbreil ne retient pas cette version. S'inspirant de Michèle Montrelay et de ses élaborations sur l'opposition continu/discontinu et la coexistence dans l'inconscient féminin du phallocentrisme et de la concentricité en tant qu'incompatibles, et sur la notion d'« être-deux-dans », elle essaie de rendre compte de ce qui se joue dans une rencontre sexuelle, dans l'émotion esthétique, mais aussi de ce que produit la surprise de la trouvaille telle qu'elle advient dans la parole. La jouissance consiste pour elle en la rencontre de l'insu en soi, qui relève du savoir hors *logos*. Et cette rencontre se joue nécessairement en trois temps. C'est là un des apports spécifiques de l'autrice qui insiste sur l'importance de ces trois temps logiques. Ils consistent en un moment d'effacement du sujet, suivi - temps essentiel- d'un arrêt, période de repos, puis d'une ré-émergence du sujet, devenu autre à lui-même. On retrouve là la structure du mot d'esprit, de la levée du refoulement telle qu'elle peut opérer dans l'expérience de l'analyse. Et cette structure s'applique à toutes les formes de jouissances, qu'elles soient proprement sexuelles ou qu'elles relèvent de la sublimation. Elle repose sur la possibilité d'un nouage, ou d'un re-nouage entre corps pulsionnel et langage.

L'autrice récuse l'usage extensif du concept de jouissance évoqué plus haut. Elle regrette cette inflation qui fait qu'on ne sait plus très bien de quoi on parle. Elle insiste en particulier sur la nécessaire distinction entre les effets désubjectivants du traumatisme, trouant les capacités de symbolisation, et la

⁴ Cf. *La troisième* 1974.

jouissance sexuelle et sublimatoire qui tout au contraire produisent des effets de subjectivation. Pour elle, se servir du même concept pour parler de ces deux registres si éloignés ne lui paraît pas du tout pertinent. On le perçoit, son interprétation et son usage du concept de jouissance diffèrent très nettement de ceux de Lacan.

Notons que c'est aussi l'occasion pour Suzanne Ginestet-Delbreil, de s'attarder sur une question clinique rarement abordée, bien que présente chez Freud : celle de la frigidité masculine, caractérisée par une difficulté, sinon une impossibilité que s'opère ce nouage entre corps et logos, et par un refoulement radical des effets du corps à corps avec la mère.

La jouissance dont il est question ici dépend d'une transmission essentiellement, sinon spécifiquement maternelle. Elle relève de ce qui se joue au moment des tous premiers liens en-deçà de la parole (mais pas du langage). Cette conception donne une consistance nouvelle à ce qu'on appelle, avec et après Lacan, la jouissance Autre, la jouissance supplémentaire. Elle n'est plus seulement l'apanage de quelques rares mystiques mais se retrouve chez chacune... et chacun :

« Ça n'arriverait qu'aux femmes, et pas à toutes, selon Lacan [...]. C'est une assertion que je mets en doute. Cet insu peut être éprouvé par des hommes. Il n'est pas réservé aux femmes ou aux seules mystiques. Tout un chacun est susceptible de l'éprouver » (p. 94)

Dé-supposer le savoir/le supposer :

Je l'ai déjà évoqué, dès le début de l'ouvrage Suzanne Ginestet-Delbreil souligne combien les discours traditionnels excluent les femmes du *logos* et leur attribuent une mystérieuse connaissance quant à la jouissance sexuelle, à l'amour, et toutes sortes d'autres choses énigmatiques. Cette attribution paraît être l'envers nécessaire de l'exclusion. Ni Freud, ni Lacan ne rompent totalement avec cette conception. « *Was will das Weib ?* », demande l'un, des dizaines d'années après avoir commencé d'écouter les hystériques. Tandis que l'autre supplie les femmes d'expliquer en quoi consiste leur jouissance, regrettant qu'elles n'en disent mot. Tous deux, dans ce qu'ils affirment en tout cas, paraissent continuer de supposer aux femmes ce mystérieux savoir. Et on peut se demander s'il ne s'agirait pas, aujourd'hui, d'en finir avec une telle supposition : dé-supposer le savoir féminin pour pouvoir commencer à penser que femmes et hommes sont logés à la même enseigne, celle du langage, de la raison, du Symbolique, et du désir... mais aussi à l'enseigne du réel d'une jouissance Autre, transmise par une femme en place de mère.

Y a-t-il une manière sexuée de prendre place dans le *logos* et le « savoir Autre » ? Je laisse la question ouverte. Quoi qu'il en soit, le travail de l'autrice devrait nous aider, à en finir avec la supposition d'une énigmatique et inaccessible connaissance qui serait l'apanage des « personnes du sexe ».

INVITATIONS

Il y a encore bien d'autres choses dans ce livre qui se conclut sur des questions très actuelles sur les changements en cours, en particulier quant à la place (nouvelle ?) que peut occuper aujourd'hui une femme dans le jeu du désir et pas seulement dans la société. Les hommes n'en ont pas encore tout à fait pris la mesure, les femmes non plus sans doute ...

Daniel Weiss

*

... et de quelques autres



Interventions de deux cartels issus de membres du Cercle freudien
au séminaire inter-associatif européen de psychanalyse
le 4 décembre 2021 à Gand.

- :- :- :- :- :- :-

1^o cartel : Le féminin des hommes et des femmes.

(Luciana Stella, Marie-Laure Roman, Franco Quésito, Jean-Pierre Van
Eeckhout, Michel Didier-Laurent, M.J. Sophie Collaudin)

M – J. S. Collaudin

Cette jouissance au-delà du phallique, dite « Autre » est ce féminin des hommes et des femmes dont parle J. Lacan dans *Encore* ? Cette jouissance échappant au registre phallique de la parole, fantasmée parfois, en évoquant les mystiques, comme possibilité de jouissance infinie, introduit la mort. Quel lien avec le réel et ce « mystère plus lointain que l'inconscient » développé, après Lacan, par Alain Didier-Weill dans son avant dernier livre ?

Après avoir réfléchi sur le refus, la haine et le déni du féminin, nous nous demandons si le féminin n'est pas le lieu où survient, dans l'imprévu et hors de la maîtrise du savoir, du nouveau par sa création d'une jonction de signifiants déjà là avec des perceptions du corps : serait-ce une autre manière de répondre au manque à être ? Dans le dernier séminaire sur le féminin, les femmes n'ont pas pu intervenir par la parole, comme s'il fallait refouler le dire : est-ce un déni du féminin par les femmes elles-mêmes ? Les femmes redoutent souvent ce que les hommes vont faire ; ils agissent facilement puisque tellement sûrs d'être importants pour leur mère. Les hommes redoutent souvent ce que les femmes vont dire qui ne relève que de l'épinglage par le signifiant de ce qu'elles perçoivent et non d'un savoir caché ; ils questionnent : comment tu le sais ? qui te l'a dit ? Et quand elles se taisent : que cachent-elles ? Cela fait partie du questionnement de chacun sur la jouissance de l'Autre.

La question de la féminité et non du féminin, a à voir avec le complexe d'Œdipe et le nom du père, et la relation de la fille à son père. Entre mère et fille on parle de ravage (r), sans doute parce qu'il y a eu et il y a encore mais actuellement moins (surtout à propos du sexe) beaucoup d'innommables et d'innommés avant son accession à la résolution de l'Œdipe. Michèle Montre-lay dit : dans la féminité, il y a un ensemble de pulsions orales, anales et vagi-nales qui résistent au refoulement. Mais de quel refoulement parle-t-elle ? La rencontre mère enfant, fille ou garçon, construit l'image inconsciente du corps selon Françoise Dolto : « *l'ensemble des perceptions transformées en sensations ap-partenant au sujet* » par la parole maternelle écoutant et nommant ces percep-tions. Ce don de paroles associé au don d'objet (sur lequel insiste Rosine Le-fort) permet l'identification primordiale à l'autre (maternel ou non).

Cette identification première ne se fait pas, par exemple, chez l'enfant autiste à cause de ce qui persiste dans son corps d'inexprimable, car non représenté puisqu' innommé par l'autre : douleur, ou effroi qu'il attribue à l'autre. Il ne pourra en manifester que des mises en scènes le plus souvent muettes pour se faire entendre. Les limites à l'excitation des perceptions sont données surtout par la voix avec des signifiants qui sont autant de noms de père, et construi-sent au fil du temps, en opérant le refoulement originaire, cette image incons-ciente de ce corps qui de réel devient symbolique (comme tente de la figurer le nœud borroméen), et la possibilité de parler et d'agir dans la vie ordinaire. Cette construction se poursuit toute la vie et la création artistique en fait par-tie.

Ce qui se dit sur homme et femme dépend de la culture et de la subjectivité de chacun ; parler juste du féminin est difficile, et il ne suffit pas de pointer que ce féminin traverse hommes et femmes. En français le mot homme peut dési-gner le genre humain donc hommes et femmes. C'est intéressant, car cela écrit dans le même mot quelque chose de commun aux hommes et aux femmes. C'est une difficulté avec le langage, une difficulté du langage lui-même ou une merveille de la langue ? Homme au sens de genre humain, différencie l'espèce humaine des animaux n'ayant que le réel, permettant vie ou mort, comme li-mites à leur système instinctuel. Donc la différence tient bien à la possibilité de nommer avec des mots.

En ce sens le langage n'est pas masculin mais phallique. Le mythe grec des Erinyes aborde le passage du monde maternel archaïque, du côté du réel, au discours organisé et rationnel construit par le symbolique. Les Erinyes dans la mythologie grecque, sont les déesses de la vengeance. Ces furies sont trois sœurs et sont associées aux serpents (représentant une image du corps d'ordre digestif dans les premiers dessins d'enfants). Dans le texte d'Eschyle, elles poursuivent Oreste, le persécutent parce qu'il a tué Clytemnestre, sa mère pour venger le crime qu'elle-même a commis en tuant Agamemnon son père. Le dieu Apollon soutient la défense d'Oreste et la déesse Athéna organise un procès en bonne et due forme. Au cours de ce procès, Oreste est acquitté. Les Erinyes deviennent les « Euménides », c'est-à-dire les « Bienveillantes » qui

conduisent les humains de la naissance à la mort. Ce procès, par l'intervention de la parole masculine d'Apollon, et l'intermédiaire d'une femme Athéna, change la loi. Dans le Thème des Trois coffrets (1913), s'appuyant sur l'œuvre de Shakespeare : *Le Marchand de Venise*, Freud développe le thème mythique des trois sœurs : la dernière au début métaphorise la mort et à la fin devient une figure de l'amour.

La femme existe-elle contrairement à ce que dit J. Lacan ? On voit aujourd'hui que les femmes sont différentes de ce que fantasment les hommes. Elles ont fait fonctionner leur pays à leurs risques et périls pendant les guerres mondiales, dans une situation inhabituelle ; elles existent ! C'est LA femme toute qui n'existe pas, parce qu'elle existe une par une. Certains hommes en font des listes : le poète Ovide en les distinguant comme personnes différentes et Don Juan en les comptant comme des choses : *mille et tre*. Le langage féminin n'est pas de même nature que le langage masculin car une femme n'est pas obligée de se mettre en situation phallique pour parler. Mais la parole existe, comme héritage du père de la préhistoire dans son sens mythique.

Après la deuxième guerre mondiale les mots des féministes ont laissé des traces dans la langue. Dans la langue allemande, le mot pour désigner le sexe est un mot qui ne désigne pas la différence des sexes, mais l'engendrement et la généalogie qui s'ensuit. Et les femmes disaient alors que les hommes risquaient de disparaître comme géniteurs. Les guerres ont touché au lignage, pas au sexe, ce mot tellement prononcé qu'il ne dit plus rien. Il y a eu des coupures dans la transmission et bien d'autres choses. Parce que l'humanité se pose la question de sa disparition, se pose la question du genre, dit Pierre Legendre. L'humanité symbolique : père, mère, enfants, la génération pourrait disparaître, y compris dans le discours scientifique qui est aussi du réel... Maintenant on veut produire des enfants et beaucoup se posent la question d'avoir ou pas des enfants. Michèle Montrelay parle beaucoup de la femme mère enceinte et de ce qui se transmet à son fœtus. Que peut-il être transmis à l'enfant en gestation, qui entend et a des perceptions, des émotions de la femme qui le porte : par exemple concernant les générations d'avant ou son désir d'avoir un garçon ou une fille ?

Dans les dernières années de l'École freudienne de Paris, pour les femmes, il était impossible de parler : une interview en tant que mère tombait sur un refus d'écouter des auditeurs donc sur une impossibilité de parler. Après la dissolution de cette école, la source de ce refus pose encore question ; du réel pas abordé revient, réel d'autant plus important que les femmes ne peuvent pas parler ; impossible de parler sans interlocuteur. Le non recevoir est inacceptable. Il faut plus d'échanges de paroles. Lacan n'a pas compris tout de Saussure : Ce dernier a élaboré tout au long de son cours un schéma du circuit de la parole qui va du locuteur vers l'allocutaire. Chaque interlocution fonctionne selon l'algorithme signifiant-signifiant dans un échange dialectique. J. Lacan casse ce circuit, il fait du sujet un sujet singulier et non pas un locuteur en dialogue avec un interlocuteur. Lacan, très influencé par Hegel, Heidegger et

Kojève, conçoit un sujet énonciatif et non pas dialogique. Cela n'ouvre pas à une nécessité d'échanges entre les deux sexes.

Les hommes supportent-ils la part de parole féminine dans le langage phallique ? Quand l'enjeu est phallique, la parole féminine qui est en lien profond avec le pulsionnel n'est plus recevable. La langue, c'est la référence au langage de la mère dans les premiers échanges avec son enfant, donc au féminin. Elle existe dans les groupes de femmes, car ailleurs, elle n'est pas recevable, sauf sous sa forme artistique. Les femmes sont plus proches du réel que les hommes. Pour S. Freud, dans *Analyse interminable*, le roc c'est l'impossibilité vécue lorsque deux sexes s'affrontent. Est-ce leur manière souvent différente d'affronter le réel ? On rêve d'un groupe ou d'une société ouverts au féminin des hommes et des femmes, lieu de l'amour comme le dit F. Dolto. Peut-être peut-on faire mieux que Lacan et questionner encore le féminin des hommes ?

Sophie Collaudin

*

2° cartel : *trouble dans le consentement, consentement au trouble.*

(Pierre Boismenu, Pascale Pennel, Michèle Vierling-Weiss, Isabelle Lemaire)

-I-

Notre cartel s'est constitué en mars dernier, en vue du séminaire de juin, mais il lui est paru prématuré alors de délivrer son travail... On est supposés maintenant plus prêts, au bout de neuf mois de réunions mensuelles, où les échanges ont été l'occasion de trouvailles des un.e.s et des autres, à chaque fois relancées par des lectures diverses et des associations cliniques, qui ont ouvert de multiples perspectives. Il n'est évidemment pas question d'en faire une quelconque synthèse. On se propose plutôt aujourd'hui, pour en manifester l'hétérogène de tenter une parole plurielle, une gageure en 20 mn... Pour ma part, je vais m'en tenir à soutenir le titre que nous avons retenu assez vite : « *Trouble dans le consentement, consentement au trouble* ».

Au départ, il n'y avait pas de thème arrêté a priori sinon l'orientation générale autour de la question du féminin. Mais s'est assez tôt imposé de questionner le signifiant de « *consentement* » et ça n'a cessé alors d'aimer nos rencontres. Cette histoire de consentement, ça nous vient d'abord massivement aujourd'hui de l'extérieur de notre pratique analytique, du champ social, quoiqu'on en reçoive aussi directement des échos dans la pratique, notamment avec des jeunes femmes ou jeunes gens. On aura sans doute des exemples tout à l'heure. Comme l'a dit un jour l'une d'entre nous : « Il nous revient, comme analystes, de *subvertir* ce terme ». De *jeter le trouble* dans son usage « discourcourant » qui se répand à la faveur des mouvements actuels de dénonciation des abus sexuels commis par ceux qui sont en position d'avoir une emprise, y compris et d'autant plus sous sa forme amoureuse, sur qui n'est pas en mesure de s'en prévenir.

Car ce qui fait question, ce n'est pas le mot, c'est l'injonction qu'il véhicule et qui tend à s'imposer dans le tourbillon médiatique jusqu'à son dépôt dans le Droit à propos de toute rencontre donnant lieu à relation, d'obtenir un consentement dit « *explicite et éclairé* », supposant voire imposant qu'entre d'eux se rencontrant il conviendrait de s'accorder clairement de façon explicite et en connaissance de cause sur tout ce qui va arriver. Ce qui revient à en faire « projet » bien négocié, articulé sur la binarité oui/non, à renouveler même d'acte en acte. A la limite : obéir à une logique algorithmique rationalisant strictement les conduites où une pure conscience « claire et distincte » donnerait le signal du comportement adéquat.

Or, *depuis* ce que notre pratique nous enseigne, la psychanalyse peut faire valoir la complexité voire l'ambiguïté foncière du *dire oui* ou *dire non*, ou *ne rien dire* (« se laisser faire »), pour autant que le psychisme ne se réduit pas à la

conscience qu'on en prend et que ce qu'on peut appeler « la décision du désir » (depuis peut-être la *Bejahung* freudienne jusqu'à l'assentiment amoureux, y compris dans le transfert analytique) convoque la structure inconsciente du désir que le « vouloir » « acte » sans trop *savoir* ce qu'il veut, la question chaque fois se posant de déterminer si c'est un agir qui cède sur le désir ou si c'est une mise en acte du désir sur lequel on ne cède pas. A ce titre, c'est presque tout l'appareillage « conceptuel » que la pratique analytique, riche de toute l'expérience clinique, a depuis sa fondation forgé, qui est appelé à témoigner contre le violent réductionnisme d'une idéologie étroitement « rationalisante », purement calculante, sacrifiant ou déniant l'insistance du désir au profit d'un pur « intérêt » qu'on est supposé calculer et/ou d'une aliénation à la jouissance de l'Autre, présentifiée ou pas par un autre qu'on dira alors « pervers (forcément) narcissique ».

Autrement dit, recevant de l'extérieur ce terme de consentement (bien qu'on le trouve déjà dans le texte freudien mais comme un nom commun, non élevé au rang de concept ou signifiant proprement analytique), ce premier « mouvement » consisterait à se l'approprier dans notre champ pour en repérer « l'ombre » portée sur notre pratique, et à en renvoyer sur l'espace public de quoi en opacifier la trop facile clarté. A savoir ne pas confondre l'éthique du désir (et son enjeu d'effets de jouissances) avec une morale sociale et ses incidences politiques qui tendraient à forclure le sujet de l'inconscient et à instaurer une « normalivité » *sous couvert* de Loi qui réduirait en particulier tout « jeu amoureux » à un faux « contrat social » c'est-à-dire *in fine* « commercial », loi d'un marché de dupes pour le coup bien pervers...

De là, on est « naturellement » c'est-à-dire « mœbiennement » amenés à retourner cette mise à jour *d'un trouble dans le consentement* en une orientation par un certain *consentement au trouble*. C'est-à-dire un consentement mis en jeu dans un rapport à l'autre rencontré qui mobilise l'altérité en soi-même vers un à-venir non seulement indéterminable a priori mais pouvant impliquer plutôt un certain pari sur ce qu'on ne connaît justement pas, ou du moins pas-tout, et que c'est même ce qui peut en faire la valeur, c'est-à-dire l'attrait, la séduction. Pas sans risque bien sûr, à estimer, que le séduisant auquel avoir consenti s'avère séducteur auquel avoir cédé, ou que l'indéterminabilité d'un « se laisser faire » où se joue paradoxalement un engagement actif dans sa passivité, une « passivation », débouche sur une « auto-destruction », comme l'illustre peut-être le parcours d'une Nelly Arcan.

Cette orientation nous a amenés dans le cartel à engager de multiples questionnements dont je me contenterai d'indiquer trois parmi beaucoup d'autres, avant de laisser la parole :

. Quelle est la part du pulsionnel dans ces situations où le désir peut céder sur la jouissance et d'autant plus sous couvert d'amour ? Sachant aussi qu'il ne s'agit pas, au nom de la Morale, d'éradiquer le pulsionnel redevenu « Le Mal » et que le troisième temps de la pulsion (« se faire... ») selon Lacan peut inversement mettre au bord de l'avènement d'un sujet au désir...

. Comment interpréter que ce soient surtout des femmes essentiellement qui aient affaire avec cette problématique du consentement, ou du moins que, si elle peut concerner les hommes, ce soit justement au titre du féminin ?

. Ne serait-il pas intéressant aussi d'envisager précisément ce qui se joue dans le consentement à *l'analyse* ? A partir de l'assentiment initial à consulter, consentement d'abord au transfert puisqu'il y s'agit d'amour, et qui suppose d'en venir à se faire dupe de l'inconscient via la confiance en un analyste d'en soutenir le désir au travail ; consentement en fin à se passer de cette médiation et à ex-sister au réel de l'inconscient pas-tout déterminé sans recours à l'Autre présentifié sinon sans voisinage avec quelques autres.

Pierre Boismenu

*

... ET DE QUELQUES AUTRES

Trouble dans le consentement, consentement au trouble

Pascale Pennel

*L'histoire est déjà là, inévitable.
Celle d'un amour aveuglant
Toujours à venir, jamais oublié.*

Marguerite Duras
L'amant de la Chine du Nord

Saisis par l'ampleur médiatique et par les dénonciations des affaires récentes (Kouchner, Springora), nous en sommes venus, au sein de notre cartel, à interroger les approches contemporaines du consentement et son corollaire, le traumatisme.

Le traumatisme se décline, aujourd'hui, le plus souvent, sur le mode de la sacralisation de la position de victime, en lien avec un idéal de pureté, d'évidence d'un « oui » ou d'un « non » qui signerait un consentement « éclairé ».

Nos échanges nous ont conduits sur les pas des amoureux. La rencontre n'est pas sans risque, on le sait, elle suppose de consentir au lâchage d'une identité, de s'affronter à l'indéterminé, de quitter les voies balisées, de consentir au trouble...

Dans « la conversation des sexes, philosophie du consentement », Manon Garcia nous livre le texte de loi de l'État de Californie concernant le consentement « affirmatif » : « le consentement affirmatif signifie l'accord affirmé, c'est-à-dire verbal, conscient et volontaire, à s'engager dans l'activité sexuelle. L'absence de protestation ou de résistance ne signifie pas le consentement et le silence non plus. Le consentement doit être continu tout au long de l'activité sexuelle et peut être révoqué à n'importe quel moment ». Et Manon Garcia n'hésite pas à affirmer : « On voit mal pourquoi parler pendant le sexe pourrait être excitant mais parler de consentement pendant le sexe serait un insurmontable remède au désir... ».

Ainsi, véritable passe sanitaire de la société, le consentement s'érige comme gage de respectabilité et de transparence, et accrédite l'illusion d'harmonie. Quid de l'intime, de l'abandon à l'autre, si le législateur entre aussi dans la chambre à coucher. A ce sujet, le film de Stéphane Demoutier, « la fille au bracelet » illustre assez bien ce qu'il faut de courage aujourd'hui pour garder ce qui nous appartient de plus intime. La fille au bracelet, ce personnage fas-

cinant, a-t-elle tué sa meilleure amie ? Nous assistons au procès d'Assises où vidéo, sextapes, évocations de multiples partenaires et jouissance sans entrave pourraient faire preuve de sa culpabilité. L'adolescente garde pourtant dans son mutisme, sa vibrante intimité, en laissant l'émoi hors du champ de la caméra.

« L'Émoi, c'est le trouble », dit Lacan, dans le séminaire « l'Angoisse » : « L'Émoi est essentiellement l'évocation du pouvoir qui fait défaut, l'expérience de ce qui vous manque dans le besoin. » (Séance du 19/12/1962).

...Pouvoir qui fait défaut... ?...

LE CONSENTEMENT A L'AMOUR (DE TRANSFERT) NE VA PAS DE SOI.

Depuis quelques années, elle s'allonge chaque semaine sur le divan et si elle quitta quelques temps ce refuge, elle y revint suite à un énième chagrin d'amour qu'elle vivait à nouveau sur un mode quasi mélancolique. Son existence tient au regard que l'homme porte sur elle, et quand celui-ci vient à manquer, elle s'effondre, alors même que c'est elle qui provoque les ruptures. C'est l'impossibilité d'inscrire une relation dans la durée qui amena cette femme à l'analyse.

Il semblait que, dans le transfert, cette analysante cherchait à incarner l'excellence. Sa parole se déployait sans aspérité, sans accroc, contrôlée. Petit à petit, cependant, elle exprime combien les mots, trop nombreux, se bousculent en elle. Etoffe de jouissance dans laquelle il faut pourtant trancher. Un événement en apparence banal, vécu lors d'une interruption des séances pendant la période des vacances, permit à l'analysante de faire un pas conséquent. L'homme avec qui elle démarrait une nouvelle relation lui proposa de regarder une vidéo de ses vacances passées avec son ex petite amie.

Pourquoi accepta-t-elle de se confronter à ce passé dont elle était cependant exclue ? « J'ai tenu le coup pendant 1h30 » nous dit-elle..., jusqu'à ce qu'apparut sur l'écran, l'image du corps de cette autre femme. Elle vécut alors dans le corps, l'expérience de l'extrême détresse, du ravage : l'envie d'être unique, la jalousie - « ce truc d'ado »-, ce qui ne pouvait être nommé, cet inconscient, s'expulsa par fragments. Ascendance du réel sur le non symbolisable, disjonction de la jouissance et du désir : E-MOI...

« Désirer, déchirer ... ça n'est pas très éloigné » dit la Penthésilée de Kleist qui, confrontée elle aussi à l'irruption d'un insolite émoi, fit le choix de mettre en pièces puis de dévorer son amant... Tandis que les héroïnes de Marguerite Duras, se laissent ravir pour échapper à toute douleur. Notre patiente fit le choix de « l'inespéré » comme le dit Alain Didier-Weill dans « un mystère plus lointain que l'inconscient ». Elle fit le choix du tumulte des mots qu'elle adressa dans une grande angoisse à celui qui se tenait auprès d'elle. Ne resta-t-elle pas là, fidèle, à la règle éthique de l'analyse, « *Wo Es war soll ich werden* » ?

« J'ai voulu mettre un visage sur une tête », conclut-elle en séance après avoir relaté cette expérience du corps, animé par la Lalangue, à travers une phrase bancale qui vient dire le trou dans le sens, sa rencontre avec l'incroyable, l'impossible.... mais qui signe aussi sa singularité, sa sortie de la logique du sens pour celle de la jouissance liée à l'amour et au désir.

Quelques jours après cet épisode, le jeune homme revint pour lui dire qu'elle lui avait manquée

Le lieu du féminin, que nous définirons ici comme la capacité à entendre l'inouï, de laisser résonner là où l'on ne raisonne plus, s'était-il ouvert aussi pour lui, réveillant la mémoire et le désir ?

La féminité ne peut se dire qu'au une par une. Pour chaque femme, une partie d'elle est insérée dans le discours et une autre en dehors de n'être pas-toute. C'est pourquoi nous avons voulu évoquer une féminité singulière.

Pour cette jeune femme et pour beaucoup de femmes, le fait d'être désirées est nécessaire pour qu'elles puissent déployer leur jouissance de femme. Mais ce qui les angoisse ensuite, c'est le vide concernant le désir de l'autre. Que me veut-il ? Quel obscur objet de désir suis-je pour lui ? Combien de femme craignent d'être réduites à des objets, en particulier peut-être en cette période où a émergé cette notion de « zone grise » et où toute relation peut-être potentiellement tirée du côté de son obscur ...

Les féministes font progresser le droit des femmes et elles ne peuvent le faire que dans un discours phallique. Mais certains et certaines n'y consentent pas entièrement, et font intervenir une autre dimension imaginaire à atteindre un jour qui ne relève pas d'une logique phallique.

Pour terminer sur le savoir des femmes, il nous faut encore citer Gisèle Chaboudez : « Une jouissance féminine ne sait pas fondamentalement quelque chose, elle est sans un savoir donné sur ce dont elle jouit. Il est supposable que ce savoir ne peut pas exister quand cette jouissance a lieu, sinon elle n'aurait pas lieu, un savoir notamment de l'inexistence de l'Autre auquel elle s'adresse, en quoi d'ailleurs il n'y a pas de jouissance de l'Autre en ce sens puisqu'il n'y a pas cet Autre. Mais il y a ce lieu où s'est avéré ce manque de l'Autre, son absence en tant que complétude, où elle jouit de ce qu'il y a sa place. »

Les 4 et 5 Décembre. Gand

Pascale Pennel

*

... ET DE QUELQUES AUTRES

Consentir au désir ?

Michèle Weiss-Vierling

« Ce fut une nuit, lors d'un incendie que j'ai embrassé ta main pour la première fois, et qu'en réponse tu as serré la mienne ; je n'oublierai jamais ton consentement secret. »

Ivan Bounine, *Les allées sombres* (1946).

Une érotique du langage passant par un geste, un regard, du corps qui dit le mystère d'une rencontre, accord secret entre deux amants, séparés du reste du monde. Comme le laisse entendre Bounine, le consentement est une affaire non seulement de paroles mais aussi de corps qui concerne à parts égales les deux amants et – pourrait-on ajouter, suivant Pascal – un consentement de soi à soi-même pour chacun d'entre eux, ce qu'on pourrait formuler autrement : un consentement à l'Autre en soi ce qui serait le trajet d'une analyse.

En ce début de XXI^{ème} siècle, les étudiantes avec qui je travaille au BAPU, dans le cadre de consultations psychothérapiques, évoquent de plus en plus souvent leur rencontre amoureuse/sexuelle en termes d'abus, voire de viol. Elles auraient été victimes d'une mauvaise rencontre. Pour certaines d'entre elles, une plainte a déjà été déposée ou va l'être contre le jeune homme supposé responsable, qu'il s'agisse d'une rencontre l'espace d'une soirée sans lendemain ou d'une relation durable.

J'ai reçu, par exemple, un étudiant accusé de viol anal par une jeune femme avec qui il vivait en couple depuis quelques années. Elle a porté plainte contre lui dans l'après-coup de leur relation, n'étant plus certaine qu'elle consentirait dorénavant à ce à quoi elle avait consenti alors. Il a vécu quelques mois avec cette menace avant qu'elle ne décide de retirer sa plainte. Depuis, dans ses rencontres amoureuses, il s'applique consciencieusement à demander le consentement de sa partenaire pour tout geste, caresse, baiser... Faire l'amour avec une femme est devenu un enfer, comme il le dit. Respectant ce rituel, une certaine frigidité s'est installée chez lui ainsi qu'une crainte d'être considéré comme un prédateur. Ce qu'il partage avec bien d'autres jeunes gens.

Il arrive également que les étudiantes reconsidèrent après-coup leurs relations sexuelles, une fois que l'amour et le désir ont déserté la relation engendrant une perte narcissique. Peut surgir alors l'angoisse d'avoir été réduite à un corps, à un objet sexuel. Elles reformulent alors ce à quoi elles avaient d'abord consenti en le renommant abus ou viol. Par parenthèse, on peut noter une confusion de vocabulaire pour beaucoup d'entre elles : attouchements, caresses jugées déplacées etc., sont très fréquemment subsumées par le mot « viol ». De même qu'« avoir été séduite » a disparu au profit de l'expression « avoir subi une emprise », terme dont la première acception revient à la relation primordiale à la mère.

À partir de ce moment, que se produit-il pour elles ? Au moins, deux cas de figure sont possibles :

- Certaines se laissent interroger après-coup et la certitude dans laquelle elles sont quant à l'abus vacille. Un espace psychique peut alors s'ouvrir vers la dimension fantasmatique en jeu et leur singularité désirante. Elles peuvent alors quitter l'aliénation victimaire au groupe proposée par le corps collectif de Me too, « Noustoutes ».
- D'autres s'accrochent désespérément à leur certitude et à un statut de victime qui fait trait d'identification féminine, ce qui leur est sûrement nécessaire à ce moment-là. La proposition d'analyser les ressorts inconscients de ce qu'elles ressentent s'oppose à un refus. Espérons qu'il s'agit là d'une position transitoire. Comme cette jeune fille qui, pendant une absence éthylique lors d'une soirée, a accusé un étudiant de l'avoir violée... alors qu'elle est encore vierge. Elle a interrompu le travail après avoir eu la preuve, grâce aux réseaux sociaux, qu'une femme sur deux était violée par ce qu'on appelle aujourd'hui un « pervers narcissiques ». Une femme sur deux, et donc sans doute, elle...

Le consentement formalisé est devenu un signifiant-maître de notre époque dans lequel l'intime se mêle au droit, à la judiciarisation des relations amoureuses, à la morale, à l'égalitarisme et à l'idéologie de la transparence. « Cum-sentire », comme l'indique l'étymologie, donnerait l'illusion d'une réciprocité, d'une plénitude. Dans son article de 2018 intitulé « Une nouvelle érotique » Jean Allouch se demande si le consentement constitue la nouvelle érotique de notre temps.

Que des femmes aient pris la parole (et non pas « qu'une parole se soit libérée ») pour dénoncer le viol est tout-à-fait important, nécessaire, mais ce qui m'intéresse c'est de rendre compte des effets de « traînée de poudre » que cette prise de parole (surtout par des stars de l'écran) a provoqués, notamment chez les adolescentes ou les jeunes femmes. Pour certaines d'entre elles, ne s'agirait-il pas de se ranger sous la bannière d'un « noustoutes », « metoo », qui leur fournit ainsi un trait d'identification sexué assuré, au risque d'effacer la recherche de leur singularité propre ? Ces sites, ces *hashtag*, seraient-ils pour certaines l'équivalent du pensionnat de jeunes filles de l'époque freudienne.

Pour d'autres, comme je l'ai dit, la question du consentement avec à l'horizon celle du viol peut barrer l'accès à une interrogation, difficile, sur leur sexualité et même les empêcher de la vivre.

Depuis l'affaire Weinstein, et toutes les autres qui ont suivi avec le grand déballage juridico-médiatique qui les a accompagnées, le viol, les abus sexuels, la notion d'emprise ont envahi l'espace collectif.

Dans sa conférence donnée au « Banquet du livre » de Lagrasse en 2018, intitulée *Troubles dans la sexualité*, J. C. Milner fait cette proposition : « Dès lors qu'on fait de l'affaire Weinstein non plus une exception mais une généralité, alors le viol devient la vérité du coït ».

Cette affaire a eu pour conséquence, entre autres, la mise en place de la contractualisation de la relation sexuelle grâce à cette notion si ambiguë, si trouble, de consentement, qui doit dûment être énoncée et éclairée entre les deux parties. La langue érotique s'abîme dans la communication qui abîme à son tour la subjectivité désirante. C'est pourquoi au trouble du consentement comme l'indique notre titre répondent en miroir les troubles de la sexualité..

Certes, la sexualité a toujours été trouble, troublante, intrusive, traumatique... elle l'est de structure. Ce qui est nouveau, dans les discours de notre société, c'est que la « mauvaise rencontre » avec le sexe, est entrée en résonance avec ce qui est désigné comme : « culture du viol », « abus du patriarcat », « relation d'emprise », par les étudiantes que je reçois, et qui s'accompagne d'une démonisation des jeunes hommes... comme je peux l'entendre très fréquemment au BAPU.

Le consentement est présenté comme la clé permettant de faire le départ avec l'abus, le viol. Viol et consentement se situent en continuité sur une bande de Möbius.

« Ou bien » la transparence liée à la « communication » entre partenaires c'est-à-dire à un projet de maîtrise de la libido, « ou bien » la relation abusive. Ce que traduit bien cette proclamation binaire : « quand je dis oui, c'est oui, quand je dis non c'est non ». « *Yes means Yes* », comme le disent les applis de rencontre américaines. Comme si tout le champ de l'ambiguïté, du clair-obscur qui constituent le texte profond de la rencontre s'y réduisait.

« Oui c'est oui et non c'est non » tend à effacer dans la langue le côté irrémédiablement boiteux de la sexualité des femmes comme des hommes et à gommer l'opacité du désir qui cherche à se dire ! Dans cette nouvelle normalité sexuelle, qu'en est-il du corps et de la dimension d'altérité, qu'il s'agisse de celui de l'autre ou du sien ? « *C'est du safe sex* », comme le disait une étudiante, effaçant ainsi ce que la rencontre des corps peut avoir de chavirant.

Par ailleurs, le Je du « je consens » ou « je ne consens pas » est-il si clair ? Est-ce celui du Moi ou celui d'une subjectivité qui toujours balbutie ? Le oui et le non sont toujours fragiles. Michela Marzano se demande « quelle est la chair du oui ou de non », tout comme elle interroge l'autonomie du je dans le « je consens » en reprenant l'aphorisme de Lacan : « *je suis là où je ne pense pas et, je pense là où je ne suis pas* ». L'authenticité du je émerge là où je ne contrôle pas.

Le consentement, accord « explicite, conscient et volontaire », c'est-à-dire une affaire de maîtrise de la libido, n'est-il pas également une façon d'envisager la possibilité de l'adéquation et de l'harmonie de l'union des corps et des cœurs. Version actuelle du non-ratage sexuel ?

Michèle Weiss-Vierling

*

... ET DE QUELQUES AUTRES

.....

Isabelle Lemaire

*« Les mondes de la vie publique et de la vie privée sont
inséparablement liés ; les tyrannies et les soumissions de
l'un sont les tyrannies et les soumissions de l'autre. »*

Virginia Woolf *Trois guinées*

Il paraît difficile d'interroger ce que serait un trouble dans le consentement sans d'emblée énoncer que le forçage en exclue toute possibilité. Le forçage renvoie dans le champ politique au régime totalitaire. L'exclure « c'est penser un lien social qui repose sur un consentement et non sur un trauma ».

Avec # MeToo on est passé d'un phénomène viral à un mouvement social à part entière. Une histoire est en train de s'écrire nous dit Geneviève Fraisse, l'histoire d'une révolte que l'on doit prendre au sérieux. La question du consentement est politique tout simplement parce qu'un « nous » collectif dit que c'est un problème. Nous la suivons sur ce point quant à son traitement dans l'espace public mais la question du consentement ne pourra être pleinement déployée sans sa reprise dans une dimension à la fois intime et singulière, évitant ainsi de pérenniser les effets d'un traitement social qui précipite une victimisation.

Consentir à une perte ?

Si le livre de Vanessa Springora fait « évènement » c'est parce qu'il déplie la voie singulière d'une femme qui fait état d'un franchissement : il s'agit bel et bien d'assumer quelque chose qui de l'ordre d'une perte afin de pouvoir s'arracher de l'emprise exercée par l'homme qu'elle aime. Che vuoi? Que désire cet homme ? De quel désir de désir suis-je amenée à répondre ?

Clotilde Leguil reprend la question à partir du conte de Perrault *La Barbe bleue* où il s'agit pour le personnage féminin d'aller jusqu'au bout pour savoir de quoi relève le désir de l'Autre. C'est parce que la dernière épouse de Barbe bleue a surmonté l'angoisse liée à l'interdit qu'elle ouvre la porte du cabinet et se confronte au désir secret de l'homme qu'elle a épousé, en l'occurrence désir de conduire les femmes au silence total. Clotilde Leguil rappelle avec justesse que la question de la désobéissance ne peut se faire qu'au un(e) par un(e) parce qu'elle repose sur un choix qui nécessite l'engagement du sujet : un consentir à la perte d'amour qui permet d'accéder à son propre désir.

Désobéir au petit autre, certes, mais aussi et surtout à la férocité du surmoi intériorisé dont Alain Didier-Weill avait si justement décliné les trois temps : de la bouche cousue (« Pas un mot ») à la censure comme réponse à la transgression de l'interdit (Un premier mot a été énoncé par le sujet - n'insiste pas ; tu as dit un mot, tu n'en diras pas deux ! ») jusqu'au troisième temps où le sujet se confronte au Che vuoi ? et est amené à répondre de son désir. Quand on évoque le mutisme des femmes - mutisme dont il a toujours été question des premiers temps du MLF au mouvement Metoo- il est toujours intéressant de se rappeler ces trois temps. Pour Vanessa Springora comme pour la jeune épouse de Barbe Bleue c'est donc l'acte de désobéissance qui fondant un avant et un après, se donne comme temps de subjectivation du désir. Il n'y a plus de refuge possible dans l'espace voilé de la passion amoureuse avec ce qu'elle comporte de « ne rien vouloir en savoir ».

Je ne suis pas une fiction ?

Dans un entretien publié dans la revue *Ornicar ?* en 2020, Vanessa Springora raconte que le tout premier titre de son manuscrit était : « Je ne suis pas une fiction ». C'est dans la suite du mouvement #MeToo qu'elle a décidé de mettre en avant la question du consentement. L'expérience d'écriture donne à Vanessa Springora la possibilité de mettre de l'écart avec ce personnage de fiction qui lui a collé à la peau depuis qu'elle a lu *La prune de mes yeux* parce que s'il y a bien une chose à laquelle elle ne consent pas c'est à se « retrouver prisonnière de cette histoire (...) histoire gravée, figée dans le marbre de l'écriture pour toujours, devenir ce personnage de fiction, en avoir la confirmation ».

Il me semble que l'on peut entendre ce « Je ne suis pas une fiction » comme la capacité du sujet à dire non au surmoi archaïque qui ne cesse de la mal dire : « Tu n'es rien d'autre que cette fiction, il n'y a aucune altérité en toi qui puisse être soustraite à ce regard ». Vouer sa vie à la jouissance morbide d'incarner ce personnage de fiction ne pourrait que conduire à un état de pétrification mélancolique. C'est la bouche cousue.

Comme le faisait remarquer très justement Alain Didier-Weill la force irrésistible du jugement surmoïque ce n'est pas qu'il tire son efficacité d'un quelconque rapport à la vérité ... mais d'un rapport au Réel.

Réal sexuel et place du fantasme :

Lacan s'est emparé de la question du fantasme en allant au-delà du huis clos intimiste de la fantaisie masturbatoire pour en écrire la formule plus générale $S \diamond a$ que vous connaissez tous. C'est sur la fonction défensive du fantasme que nous voudrions ici mettre l'accent : si de rapport sexuel il n'y a pas au grand désarroi des partenaires, le fantasme peut venir y parer en tant que fiction qui illusionne sur la rencontre possible avec l'Autre sexe. Autrement dit,

le fantasme est ce qui permet de donner un peu de crédit à une fiction impossible.

Si consentir à se faire l'objet du fantasme d'un petit autre est une chose qui relève également du fantasme, se faire incarnation de l'objet du désir n'est jamais sans risque de s'y perdre, c'est-à-dire d'obéir sans limite à l'impératif de jouissance émanant du surmoi archaïque : « Jouis de n'être que ça rien d'autre que ça ! ». Le destin tragique d'Isabelle Fortier en relève sans doute toute la dimension destructrice dans un déchirement entre une identité de putain, Cynthia, et la tentative d'y faire barrage par l'écriture : Isabelle Fortier s'est fait connaître et reconnaître comme écrivaine sous le nom de Nelly Arcan. *Putain*, son premier livre, l'a fait entrer avec fracas dans la littérature en 2001.

En septembre 2007 Nelly Arcan se rend sur le plateau d'une émission de variété très populaire au Québec malgré les conseils de son entourage qui pressent ce qui va s'avérer comme une épreuve d'une grande violence pour elle. L'entrevue menée par l'animateur vedette et son acolyte, se détourne très vite de l'œuvre d'Arcan. C'est Cynthia qui est conviée, sa *putasserie*, ses déclarations chocs, son apparence physique et ses incohérences. Les animateurs se moquent d'elle, raillent sa robe et son décolleté jugé très alléchant. La voilà donc livrée comme proie offerte à une assemblée d'hommes sans retenue.

Pourquoi s'est-elle rendue à cette émission de télévision ? Pourquoi ne s'y est-elle pas rendue avec un costume d'« écrivain intellectuelle » pour paraître crédible et non pas avec son *corps de pute* ? Pourquoi s'est-elle *jetée dans la gueule du loup* selon l'expression de ses proches ?

Sa décomposition au fur et à mesure du show télévisé témoigne du fait qu'elle n'était pas en mesure d'être à la fois Nelly Arcan et Cynthia, autrement dit elle n'était pas en mesure d'assumer sa division d'être « ça » et « pas que ça ». S'il y a eu épreuve du feu c'est parce qu'il s'agissait de tester la solidité de sa position du sujet qui assume sa division d'être parlant : être à la fois Réel du corps sexué et à la fois exister à la parole qui arrache à ce Réel. C'est, me semble-t-il, à ce point précis de solidité et de concomitance de la double affirmation- double *Bejahung* - qu'achoppe Isabelle Fortier et la honte qui l'envahit en est le résultat, tout comme la honte envahit celui qui commet un lapsus là où le mot d'esprit l'emmène ailleurs.

Mais comme le fait remarquer Anouchka d'Anna dans le livre qu'elle consacre à Nelly Arcan on peut se demander quelle femme pourrait traverser une telle épreuve ? Ce show télévisé rassemblait tous les acteurs d'une scène de rebut visant au renforcement du commandement du regard fascinant qui ne fait que dévoiler l'envers du symbolique en ouvrant sur le monde de l'obscénité. Ce renforcement du commandement surmoïque « Tu n'es qu'un corps voué à la putasserie » se faisant ici probablement avec la complicité du masochisme primordial.

Consentir au je.u du désir ?

Qu'est-ce que consentir au je.u du désir si ce n'est se déprendre de toute maîtrise : consentir au trouble comme point d'horizon dont on ne sait où il mène.

Si le sujet est assujetti à son fantasme l'expérience de la cure est bien de nature à lui permettre de s'y reconnaître comme auteur. Faire l'expérience du rapport opaque à la pulsion et à la façon singulière dont nous nous y articulons en tant que sujet ouvre la voie d'une respiration quant à son mode de jouir singulier. Respiration. Inspiration ... créativité ?

Le *pousse-au-jouir* contemporain n'est pas sans effet rebond. Il oriente probablement d'avantage vers une exigence : celle d'un *droit au plaisir sécurisé* qui devient dès lors revendication. Sheila Jeffreys, historienne de la politique de la sexualité humaine avance ainsi l'idée d'une « érotisation de l'égalité » pour contrer « l'érotisation de la soumission ».

Concluons (provisoirement) avec Freud et un commentaire qu'il fait dans *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*, commentaire toujours d'actualité :

« Etant donné les vifs efforts faits dans la civilisation contemporaine pour réformer la vie sexuelle, il n'est pas superflu de rappeler que la recherche psychanalytique n'a pas plus de prétention de cet ordre que n'importe quelle autre recherche. Elle n'a d'autre but que de découvrir des relations en ramenant le manifeste au caché. Que des réformes se servent de ses découvertes pour remplacer ce qui est nuisible, cela lui convient. Mais elle ne peut prédire si d'autres institutions n'auront pas pour conséquence d'autres sacrifices, peut-être plus lourds ».

Isabelle Lemaire

*

Da capo

Relance

- : - : - : -

Ainsi qu'on aura pu le lire, ce numéro, le premier d'une série possiblement à venir, recueille une petite part de ce qui a pu s'élaborer au Cercle ces derniers temps.

Les formes et les adresses initiales en sont diverses, qu'il s'agisse de la participation des membres du Cercle aux rencontres avec d'autres, d'invitation, ou de contributions élaborées au sein de notre association. Il nous paraît légitime que cela donne lieu à un retour auprès des membres du Cercle, comme d'autres initiatives, passées et à venir.

Il nous paraît également très souhaitable que ce qui est proposé là soit l'occasion de discussions, débats, échanges, fussent-ils, pourquoi pas, « musclés ». Après tout, certains des thèmes abordés ne manquent pas d'inviter à ce qu'autrefois on appelait « la dispute » : qu'il s'agisse des thèmes très actuels du « consentement », du sexe post-moderne, ou de thèmes qui ont été les nôtres depuis très longtemps... et plus encore : le rêve, le féminin, l'autre et l'Autre...

Peut-être tout cela pourra donner lieu à de la relance. Peut-être...

Pour proposer un texte à publier dans les *Lettres du Cercle* :

lettres.ducercle@gmail.com

Jeanne-Claire Adida

Pierre Boismenu

Daniel Weiss

*

**